# ŒUVRES COMPLÈTES

DU

# CAPITAINE MARRYAT,

TRADUITES PAR DEFAUCONPRET.

---

| | |
|---|---|
| PIERRE SIMPLE. | 2 vol. in-8°. |
| JACOB FIDÈLE. | 2 vol. in-8°. |
| JAPHET A LA RECHERCHE D'UN PÈRE. | 2 vol. in-8°. |
| MONSIEUR LE MIDSHIPMAN AISÉ. | 2 vol. in-8°. |
| RATTLIN LE MARIN. | 2 vol. in-8°. |
| KING'S OWN, ou IL EST AU ROI. | 2 vol. in-8°. |
| LE PIRATE ET LES TROIS CUTTERS, suivi de CLAIR-DE-LUNE. | 2 vol. in-8°. |
| FRANCK MILDMAY, ou L'OFFICIER DE LA MARINE ROYALE. | 2 vol. in-8°. |
| NEWTON FORSTER, ou LA MARINE MARCHANDE. | 2 vol. in-8°. |
| SNARLEY YOW, ou LE CHIEN DIABLE. | 2 vol. in-8°. |
| LE PACHA A MILLE ET UNE QUEUES. | 2 vol. in-8°. |
| ARDENT TROUGHTON. | 2 vol. in-8°. |
| LE VIEUX COMMODORE. | 2 vol. in-8°. |
| LE MARIN A TERRE. | 2 vol. in-8°. |
| LE VAISSEAU FANTOME. | 2 vol. in-8°. |
| PAUVRE JACK. | 2 vol. in-8°. |
| JOSEPH RUSHBROOK. | 2 vol. in-8°. |
| PERCIVAL KEENE. | 2 vol. in-8°. |
| LES AVENTURES DE M. VIOLETTE. | 2 vol. in-8°. |

---

Typographie de Cosson, rue du Four-Saint-Germain, 47.

# LE PIRATE

## ET LES TROIS CUTTERS,

PAR

LE CAPITAINE MARRYAT.

---

NOUVELLE ÉDITION.

I




PARIS,
LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,
30, RUE JACOB.
MDCCCXLV




# LE PIRATE.

## CHAPITRE PREMIER.

### LA BAIE DE BISCAYE.

C'était vers la fin du mois de juin de l'année 179 ; les vagues courroucées de la baie de Biscaye se calmaient peu à peu, après un ouragan aussi violent qu'il était extraordinaire

dans cette saison. Cependant, la mer roulait encore de grosses lames, et de temps en temps le vent sifflait avec fureur, comme s'il eût voulu renouveler le conflit des éléments; mais ses efforts étaient chaque fois plus faibles, et les nuages sombres que la tempête avait appelés, fuyaient de tous côtés devant les rayons puissants du soleil, qui perçait et brisait leurs masses, en faisant jaillir des flots de lumière.

Tandis que cet astre répandait sa clarté resplendissante sur la partie de l'océan Atlantique dont nous parlons, à l'exception d'un seul objet, à peine visible, comme à la création, on n'apercevait de tous côtés qu'une vaste étendue d'eau, qui ne semblait bornée que par le dais du firmament.

Nous avons dit, à l'exception d'un seul objet; car du centre de ce tableau, si simple, mais si sublime, composé des trois grands éléments, il se trouvait un fragment du quatrième; et nous disons un fragment, parce que ce n'était que la carcasse d'un navire ayant perdu tous ses mâts, et dont les œuvres mortes ne se montraient par intervalles sur la suface des ondes, que pendant les courts instants où leurs ondulations encore violentes leur permettaient de reprendre

la place que leur assignait leur légèreté comparative, ce qui n'arrivait qu'assez rarement. Tantôt une vague se brisant sur le plat-bord du navire, le couvrait d'un déluge d'eau, tantôt il reparaissait à la surface, quand l'eau s'échappait par les sabords de son pont.

La *Circassienne* était un excellent bâtiment bien équipé, parti de la Nouvelle-Orléans avec une cargaison dont la majeure partie consistait en coton. Le capitaine était un bon marin, dans l'acception ordinaire de ce terme, et son équipage était composé d'hommes robustes et connaissant leur profession. En traversant l'Atlantique, ils avaient essuyé la tempête dont nous avons décrit la fin, et avaient été poussés par le vent dans la baie de Biscaye, où le bâtiment, comme nous le verrons bientôt, avait perdu tous ses mâts, et fait une voie d'eau à laquelle tous leurs efforts n'avaient pu remédier. Il y avait alors cinq jours que l'équipage effrayé avait quitté le navire sur deux de ses barques. L'une avait coulé à fond avec tous ceux qui s'y trouvaient. Le destin de l'autre était incertain.

Nous avons dit que l'équipage avait abandonné le navire, mais nous n'avons pas assuré

qu'il n'y restât aucun être vivant; si cela eût été, nous n'aurions pas fait perdre tant de temps à nos lecteurs, en leur décrivant une carcasse de navire flottant sur les eaux au gré des vents. C'est la vie que nous voulons décrire, et la vie existait encore sur ce bâtiment. Dans la cuisine de la *Circassienne*, établie sur le pont, et par bonheur si solidement attachée qu'elle avait résisté à toute la violence des vagues, se trouvaient encore trois êtres : un homme, une femme et un enfant. Les deux premiers appartenaient à cette race inférieure, parmi laquelle on va chercher depuis si long-temps sur les côtes brûlantes de l'Afrique des travailleurs qui fertilisent le sol de l'Amérique, mais qui ne récoltent pas pour eux-mêmes le produit de leurs travaux. L'enfant, attaché au sein de la femme était de sang européen, mais il était pâle, et cherchait en vain à tirer du sein de sa nourrice épuisée de quoi soutenir sa faible existence. Des larmes coulaient sur les joues noires de la négresse, tandis qu'elle pressait l'enfant contre son cœur, et qu'elle cherchait, en tournant le dos au vent, à le mettre à l'abri de l'eau que chaque vague qui passait sur le navire faisait tomber sur eux; indifférente à toute autre

chose, et ne songeant qu'à l'enfant qui lui avait été confié, elle ne faisait pas entendre une seule plainte, quoiqu'elle frissonnât de froid, et qu'elle eût de l'eau jusqu'aux genoux, chaque fois que le bâtiment était couvert par une lame. Le froid et la terreur avaient changé la couleur de sa peau, qui avait pris une teinte de cuivre jaune.

L'homme qui était son compagnon de détresse était assis en face d'elle sur les fourneaux qui n'offraient plus alors qu'un siége glacial à un malheureux mourant de froid, de fatigue et de faim. Il y avait plusieurs heures qu'il n'avait parlé. Tous les muscles de sa figure étaient relâchés; ses lèvres épaisses, projetées en avant, dépassaient de beaucoup ses joues tombantes, dont les os étaient saillants, comme les cornes près de percer d'un jeune taureau, et l'on ne voyait guère que le blanc de ses yeux. Il paraissait plongé dans un accablement plus profond que celui de la femme, dont toutes les pensées se portaient, non sur elle, mais sur l'enfant qu'elle tenait sur ses genoux. Il sentait pourtant vivement, quoique ses facultés parussent émoussées par l'excès de ses souffrances.

— Hélas! — dit la négresse d'une voix faible,

après un long silence; et sa tête retombait affaissée sur sa poitrine. Son compagnon ne prononça pas un mot, mais le son de cette voix le rappelant à lui-même, il se leva, entr'ouvrit un peu la porte, et regarda du côté du vent. Une vague se brisait sur le navire en ce moment, et l'eau qui en jaillit, lui tombant dans les yeux, il se trouva comme aveuglé : il ferma la porte, et reprit sa première position en gémissant.

— Eh bien! Coco, quoi vous penser? demanda la femme, couvrant l'enfant avec plus de soin que jamais et baissant la tête sur lui. Un regard de désespoir et un frisson causé par le froid et l'inanition furent la seule réponse qu'elle reçut.

Il pouvait être alors huit heures du matin, et la fureur des vagues diminuait sensiblement. A midi la chaleur du soleil se fit sentir à ces infortunés à travers les planches de la cuisine, et ses rayons lancèrent sur eux des petits jets de lumière par les fentes des volets, qui avaient été soigneusement fermés. Le nègre parut se ranimer peu à peu : enfin il se leva, et ouvrit de nouveau la porte. La mer était encore agitée, mais ce n'était que rarement qu'une vague

était assez forte pour couvrir le bâtiment. Se tenant d'une main au jambage de la porte, il fit un pas sur le pont pour examiner l'Océan.

— Quoi vous voir, Coco? demanda la femme, remarquant qu'il avait les yeux tournés vers un certain côté.

— Moi croire voir quelque chose; mais avoir reçu tant d'eau salée dans les yeux, que moi pas bien voir, répondit Coco, se frottant le visage pour en ôter le sel qui s'y était cristallisé pendant la matinée.

— A quoi vous croire que cela ressembler, Coco?

— Rien qu'un petit nuage. Et rentrant dans la cuisine, il se rassit sur les fourneaux en soupirant.

— Hélas! s'écria la négresse, qui venait de découvrir l'enfant pour le regarder, et qui vit qu'il avait perdu toutes ses forces. — Pauvre petit massa Edouard! lui avoir l'air bien mal en vérité! Moi croire que lui mourir bientôt. — Vous regarder Coco, lui plus respirer.

L'enfant qu'elle avait soulevé n'avait plus la force de soutenir sa tête, et il paraissait à l'instant de mourir.

— Ah! Judy, vous plus avoir de lait pour le

pauvre petit; et si lui plus avoir de lait, falloir bien que lui mourir. — Un instant, Judy; moi mettre mon petit doigt dans sa bouche; si lui pas mort, lui sucer.

Coco plaça son doigt dans la bouche de l'enfant, dont les lèvres lui firent sentir une légère pression, comme s'il eût cherché à en tirer sa nourriture.

— Judy! s'écria-t-il, massa Édouard être pas mort. Vous essayer encore; peut-être rester quelques gouttes de l'autre côté.

La pauvre Judy secoua la tête douloureusement, et des larmes coulèrent le long de ses joues. Elle sentait que la nature était épuisée.

— Coco, dit-elle en s'essuyant les yeux, moi donner tout mon sang pour massa Édouard; mais moi avoir plus de lait, la source en être desséchée.

L'expression dont Judy venait de se servir, et qui lui avait été suggérée par son amour pour l'enfant, fit naître une nouvelle idée dans l'esprit de Coco. Il prit son couteau, se fit une coupure au bout d'un doigt; le sang en sortit, et il inséra son doigt dans la bouche de l'enfant.

— Eh bien, Judy, massa Édouard être pas

mort. Vous voir comme lui sucer, s'écria Coco enchanté du succès de son épreuve, et oubliant pour un instant leur situation presque désespérée.

Cette étrange nourriture rendit peu à peu quelques forces à l'enfant, et pendant cinq ou six minutes il suça le doigt du nègre avec une sorte de vigueur.

— Vous voir comment massa Édouard sucer, Judy? continua le nègre. — Vous sucer, massa Édouard, vous sucer; Coco avoir dix doigts, et lui pouvoir vous donner dix fois à sucer avant que vous mourir. — Mais l'enfant fut bientôt satisfait, et il tomba endormi entre les bras de la négresse.

— Et maintenant, Coco, dit Judy, vous aller encore regarder la mer.

Le nègre sortit de la cuisine, et jeta les yeux de tous côtés sur l'Océan.

— Oh! Judy! s'écria-t-il avec un accent de joie; moi croire... non, moi pas croire, moi être bien sûr, Dieu m'en être témoin; — moi voir un vaisseau.

— Bien vrai! s'écria Judy avec un vif transport de joie, quoique faiblement exprimé; en ce cas massa Édouard pas mourir.

— Oui, Judy, oui ; Dieu m'être témoin ; et venir de ce côté. Et Coco, qui semblait avoir recouvré tout-à-coup une partie de la force et de l'agilité qu'il possédait quelques jours auparavant, grimpa sur le toit de la cuisine, s'y accroupit sur ses jambes, et agita en l'air son mouchoir jaune dans l'espoir d'attirer l'attention de ceux qui étaient à bord du vaisseau qu'il voyait; car il savait qu'il était très possible qu'un bâtiment démâté, et dont les œuvres mortes étaient presque de niveau avec la surface de l'eau, échappât à leurs regards.

Le hasard voulut heureusement que la frégate, car c'en était une, dirigeât sa course précisément vers le bâtiment presque naufragé, quoiqu'il n'eût été remarqué par personne, pas même par le marin qui était en vigie au haut du grand mât, et dont les yeux s'étaient toujours portés vers la ligne de l'horizon. Au bout d'une heure, les trois infortunés, au sort desquels nous désirons avoir pu inspirer quelque intérêt, furent menacés d'un nouveau danger, celui d'être coulés à fond par le choc de la frégate qui n'était plus qu'à un câble de distance, et qui arrivait en droite ligne, chassant devant elle les vagues qu'elle faisait écumer en poursui-

vant sa course rapide et impétueuse. Coco réunit toutes ses forces pour pousser de grands cris en continuant à agiter son mouchoir, et heureusement enfin il fut aperçu ou entendu des marins qui étaient sur le beaupré, occupés à plier la voile du petit foc, qu'on avait étendue après la tempête pour la faire sécher.

— Tribord tout! s'écrièrent-ils à la hâte.

— Tribord tout! répéta-t-on sur le gaillard d'arrière; et à l'instant on changea la position de la barre du gouvernail sans faire une seule question, comme c'est toujours l'usage à bord d'un vaisseau de guerre, quoique en même temps un pareil ordre ne doive jamais être donné sans qu'on soit prêt à en offrir une explication satisfaisante.

Cette manœuvre subite fit battre et trembler les bonnettes des hunes; la voile de misaine fasia, et le grand foc fut éventé; tandis que la frégate, s'écartant tout-à-coup de quelques toises de la *Circassienne* qui était presque sous sa proue, faisait bouillonner avec une telle force la mer qui entourait les deux navires, que ce ne fut pas sans peine que Coco put se soutenir à son poste élevé, en se tenant aux débris de la souche du grand mât. La frégate

cargua ses voiles, mit une barque en mer, et en moins de cinq minutes, Coco, Judy et l'enfant furent à l'abri des dangers qui les menaçaient. La pauvre Judy, à qui son amour pour l'enfant avait prêté une force surnaturelle, le remit entre les bras de l'officier qui arriva pour les secourir, tomba sans connaissance, et fut portée à bord de la frégate. Coco s'assit sur les écoutes de poupe, regarda autour de lui d'un air égaré, et fit des éclats de rire fou qui se succédèrent sans interruption, et qui furent la seule réponse que purent obtenir les questions qu'on lui adressa. Enfin, il perdit à son tour l'usage de ses sens, et il fut confié aux soins du chirurgien.

## CHAPITRE II.

### LE CÉLIBATAIRE.

Dans la soirée de ce même jour où l'enfant, le nègre et la négresse avaient été sauvés par l'heureuse arrivée de la frégate, M. Witherington, demeurant dans Finsbury-Square, était

seul, assis dans sa salle à manger, étonné de ne pas avoir reçu la nouvelle de l'arrivée de la *Circassienne*, et ne pouvant concevoir la cause de ce retard. Comme nous le disions, M. Witherington était seul; il venait de dîner, et il avait devant lui son vin de Porto et son vin de Xérès. Quoique le temps fût assez chaud, un petit feu brillait dans la cheminée parce que, disait-il, cela avait un air confortable. Après avoir eu quelque temps les yeux fixés sur le plafond, quoiqu'il ne pût certainement y rien découvrir de nouveau, M. Witherington remplit son verre, et se mit ensuite plus confortablement en deboutonnant trois boutons de son gilet, en repoussant sa perruque plus en arrière sur sa tête, et en détachant ses boucles des genouillères de culottes; il termina ses arrangements en tirant à lui deux chaises qui étaient à sa portée, plaça ses pieds sur l'une, et appuya un bras sur l'autre. Et pourquoi M. Witherington n'aurait-il pas pris toutes ses aises ? il avait une bonne santé, une bonne conscience, et huit mille livres sterling de rente.

Satisfait de ses petits arrangements, M. Witherington vida son verre, et le remettant sur

la table, il s'appuya le dos sur sa chaise, plaça ses mains sur sa poitrine, entrelaça ses doigts les uns dans les autres, et se trouvant fort bien dans cette position, il retomba dans ses réflexions sur le retard de l'arrivée de la *Circassienne*.

Nous le laisserons dans ses méditations pour le faire connaître plus particulièrement à nos lecteurs.

Le père de M. Witherington était le fils cadet d'un homme issu d'une des familles les plus anciennes et les plus fières de la partie orientale du comté d'York. Il avait à choisir entre les quatre professions qui sont comme le patrimoine des fils cadets dans les veines desquels coule un sang patricien : l'armée, la marine, le barreau et l'église. L'armée ne lui convenait pas, dit-il, parce qu'on n'est pas confortablement au milieu de marches et contre-marches perpétuelles; la marine ne lui convenait pas davantage, parce que rien n'est moins confortable que des tempêtes, des ouragans et du biscuit moisi; le barreau lui convenait encore moins, parce que, dans cette profession, sa conscience pourrait se trouver mal à l'aise, ce qui ne serait pas très-confortable; enfin l'église

ne lui convenait pas du tout, parce qu'il y attachait l'idée d'un bénéfice peu lucratif, des devoirs pénibles à remplir, d'une femme et de huit à dix enfants : existence très-peu confortable encore. M. Witherington père ne voulut donc entrer dans aucune de ces professions libérales, et, à l'horreur indicible de toute sa famille, il accepta l'offre que lui fit un vieil oncle, renégat à sa noblesse, qui lui proposa de l'employer dans sa maison de banque, en lui promettant de l'y associer quand il l'aurait mérité. Il en résulta que tous ses autres parents furent indignés, lui fermèrent leur porte, et se conduisirent à son égard comme ils l'auraient fait envers une de leurs filles qui aurait eu le malheur de faire un faux pas.

Cependant, M. Witherington père s'appliqua avec soin à sa besogne ; au bout de quelques années, il devint associé de son oncle, après le décès duquel il se trouva en possession d'une belle fortune, qui s'accroissait encore tous les ans.

Il acheta alors une maison dans Finsbury-Square, et pensa qu'il était temps de chercher une femme.

Ayant encore une bonne partie de l'orgueil

de sa famille, il résolut de ne pas mêler le sang noble des Witheringtons à la lie qui coule dans les veines des habitants de Cateaton-Street ou de Mincing-Lane, et après des recherches convenables, il se décida pour la fille d'un comte écossais, qui était arrivé à Londres avec un essaim de neuf filles, sur un petit bâtiment de Leith, dans la vue de faire passer leur noblesse comme un équivalent des guinées de ceux qui prétendraient à leur main. M. Witherington, ayant été assez heureux pour être le premier en date, eut ses coudées franches et put choisir entre les neuf. L'objet de son choix avait des cheveux blonds, des yeux bleus, un teint blanc marqué de quelques taches de rousseur, une grande taille, une figure qui, à tout prendre, n'était pas mal, et se trouvait placé sous le n° 4 du rôle de la famille, inscrit sur la première feuille blanche d'une vieille bible in-folio.

De ce mariage naquirent deux enfants : d'abord une fille qui reçut le nom de Maggy (1) sur les fonds de baptême, et que nous aurons bientôt à présenter à nos lecteurs comme une

(1) Abréviation familière du nom Marguerite.

(*Note du Traducteur.*)

vieille fille de quarante-cinq ans, et ensuite, Antoine-Alexandre Witherington, que nous avons laissé, au commencement de ce chapitre, assis très-confortablement et livré à de profondes réflexions.

M. Witherington père avait voulu que son fils entrât dans les bureaux de sa maison de banque, et celui-ci, en fils obéissant, ne manquait pas d'y entrer tous les jours; mais pendant le peu de temps qu'il y restait, il ne faisait jamais rien, car il avait fait l'heureuse découverte que son père était né avant lui ; en d'autres termes, que son père avait beaucoup d'argent, et qu'il ne pouvait l'emporter avec lui.

Comme M. Witherington père avait toujours aimé le confortable, son fils avait contracté de bonne heure le même goût ; il le portait même encore plus loin, et il divisait toutes les choses de ce monde en deux classes : — celles qui pouvaient contribuer au confortable de l'existence, et celles qui y étaient contraires.

Un beau jour, lady Marie Witherington, après avoir payé tous les mémoires de la semaine, paya sa dette à la nature, ce qui veut dire qu'elle mourut. Son mari paya le mémoire de l'entrepreneur des funérailles, d'où il est à présumer qu'elle fut enterrée.

Peu de temps après, M. Witherington père eut une attaque d'apoplexie, on le mit au lit. Peu de jours après, il eut une seconde attaque, et la mort, qui n'a aucun sentiment d'honneur, le frappa quand il était incapable de se défendre. Il fut placé dans le même tombeau que sa femme, lady Marie Witherington. Et son fils — notre M. Witherington, déduction faite de quarante mille livres laissées à sa sœur par son père, se trouva en possession d'un revenu clair et net de huit mille livres sterling, et d'une excellente maison dans Finsbury-Square. M. Witherington considéra cette fortune comme très-confortable, et par conséquent il quitta les affaires.

Pendant la vie de ses parents, il avait été témoin de deux ou trois scènes matrimoniales qui l'avaient porté à ranger le mariage dans la classe des choses non confortables; c'est pourquoi il resta garçon.

Sa sœur en fit autant, c'est-à-dire elle resta fille. Mais fut-ce parce qu'elle avait conçu, comme son frère, de la répugnance pour le mariage, ou parce qu'elle louchait de manière à effrayer ceux qui auraient pu être épris de ses quarante mille livres? c'est ce qu'il est hors

de notre pouvoir de dire. M. Witherington avait trois ans de moins que sa sœur, et quoiqu'il portât perruque depuis quelque temps, ce n'était que parce qu'il le trouvait plus commode. Deux mots suffisent pour peindre le caractère de M. Witherington, — bizarrerie et bienveillance. Il avait certainement l'humeur bizarre, comme la plupart des célibataires. L'homme n'est qu'un caillou brut, s'il n'est poli par l'attrition qui résulte du contact avec un sexe plus doux. La femme est une pierre ponce qui fait décroître les aspérités du caractère de l'homme, et qui lui donne une rondeur qui le met en état de rouler dans le monde avec le reste de son espèce, poussant et coudoyant ses voisins, mais sans leur faire mal, suivant que le flux des circonstances le met en contact avec eux.

M. Wirtherington sortit enfin de sa rêverie, et tira le ruban attaché au cordon de la sonnette, et qu'il était du devoir de son sommelier de lier au bras du fauteuil de son maître, quand il se retirait après avoir mis le dessert et le vin sur la table; car, comme le disait avec vérité M. Witherington, il est très peu confortable d'être obligé de se lever pour sonner.

il avait même calculé plusieurs fois les avantages et les désavantages d'avoir une fille d'environ huit ans, qui pourrait sonner au besoin, faire sécher devant le feu le journal arrivant tout mouillé en sortant de la presse, et couper les pages d'un roman nouveau. Mais quand il vint à songer qu'elle ne pourrait toujours rester à cet âge, cette réflexion fit pencher la balance, et il pensa qu'il valait mieux ne pas en avoir.

M. Witherington sonna une seconde fois, et retomba dans sa rêverie.

M. Jonathan, le maître-d'hôtel, arriva; mais voyant son maître occupé à réfléchir, il s'arrêta à la porte, droit, muet et immobile, avec une figure aussi lugubre que s'il eût été planté à la porte d'un pair du royaume récemment décédé, attendant le départ du convoi funèbre, pour le conduire; car c'est une chose bien entendue, que plus le rang du défunt est élevé, plus la figure est allongée, et que plus la figure est allongée, plus le paiement doit être libéral.

Or, comme M. Witherington est encore plongé dans ses pensées, et que Jonathan restera dans la position que nous venons de décrire, comme un cocher de fiacre qui attend

que sa pratique ait fini une visite, nous profiterons de ce moment de loisir pour raconter à nos lecteurs la courte histoire de Jonathan Frapp. Il avait servi long-temps M. Witherington père, d'abord comme valet de pied, nom qui vient sans doute de ce que ceux qui le portent sont exposés à recevoir de leurs supérieurs certaines applications du pied, ayant pour objet de communiquer plus de rapidité à leurs mouvements. Il avait obtenu une promotion au bout de quelques années en obtenant le grade de valet de chambre, ce qui lui donnait le droit indubitable d'user de son pied envers ses inférieurs comme ses supérieurs en avaient usé auparavant à son égard Enfin, il avait été élevé à la dignité de sommelier, et la promotion ne pouvait aller plus loin.

Quelque temps après, Jonathan devint amoureux; car les sommeliers font des folies aussi bien que leurs maîtres. Ni lui, ni l'objet de sa flamme, qui était femme de chambre dans une autre famille, ne voulurent mettre à profit les tristes exemples qu'ils avaient sous les yeux des résultats d'une telle imprudence; ils quittèrent le service, et se marièrent.

Comme la plupart des sommeliers et des

femmes de chambre qui se marient ensemble, ils prirent un cabaret. Il faut pourtant rendre justice à mistriss Frapp en disant qu'elle aurait préféré un restaurant; mais Jonathan refusa d'y consentir, par la bonne raison, dit-il, qu'on buvait encore quand on n'avait plus soif, tandis que personne ne mangeait sans avoir faim.

Il y avait de la vérité dans cette observation, et cependant leurs affaires ne prospérèrent pas. On a supposé que les joues pâles, le teint jaune, le corps maigre, et l'air grave de Jonathan lui avaient fait perdre peu à peu ses pratiques; car bien des gens ne sont que trop portés à juger de la bonté de l'ale et du porter, par la rotondité, le coloris rubicond et l'air jovial du maître de la maison, et l'on conclut qu'il ne pouvait y avoir de bonne bière dans un cabaret dont l'hôte semblait le spectre de la famine. Les apparences jouent certainement un grand rôle dans ce monde, et il paraît que, par suite de l'apparence cadavéreuse de Jonathan, il ne tarda pas à figurer dans la gazette sur la liste des banqueroutiers.

Mais ce qui avait ruiné Jonathan dans une profession, lui procura sur-le-champ de l'em-

ploi dans une autre. L'officier employé par ses créanciers pour vendre son mobilier, était en même temps, suivant l'usage, tapissier et entrepreneur de funérailles; il jeta sur lui un coup d'œil, et rendit justice à sa physionomie particulièrement lugubre; il avait un beau-frère qui était précisément de même taille, aussi maigre, aussi blême, et il pensa qu'ils figureraient parfaitement ensemble, aux deux côtés de la porte d'un défunt, en attendant le départ du convoi, et pendant la marche, à droite et à gauche du corbillard. Il lui en fit sur-le-champ la proposition. Jonathan l'accepta sans hésiter, et sa nouvelle occupation étant de pleurer la perte des autres, il ne songea bientôt plus à pleurer celle de quelques centaines de livres, qui lui était personnelle. Tandis qu'il était debout à la porte de ceux qui venaient de passer par celle d'un autre monde, sa taille droite et roide, sa figure allongée et son air sombre et lugubre semblaient souvent un sarcasme contre la douleur postiche des héritiers du défunt. Car le chagrin n'est bon à rien dans ce misérable monde, à moins qu'il ne soit payé. A la vérité, Jonathan ne versait pas de larmes, mais sa physionomie exprimait naturellement

un chagrin muet pendant qu'il conduisait le corps d'un défunt à sa dernière demeure, et qu'il buvait un pot de porter à sa mémoire en revenant du cimetière, perché avec ses compagnons sur le haut du corbillard, comme autant de corbeaux. Jonathan enterra ainsi bien des gens pendant quelques années; il enterra même sa femme, et jusques-là tout allait bien ; mais enfin, il enterra aussi celui qui l'employait à enterrer les autres, ce qui était une chose beaucoup plus sérieuse.

Jonathan perdit alors son emploi précisément par la raison que bien des gens auraient crue devoir être sa première recommandation. Il se présenta à presque tous les entrepreneurs de funérailles de Londres, et aucun d'eux ne voulut l'employer, parce qu'ils ne trouvaient personne qu'ils pussent apparier avec lui pour lui servir de pendant. Dans ce cruel embarras, Jonathan songea à M. Witherington; il avait long-temps et fidèlement servi son père ; il l'avait même enterré ainsi que lady Marie Witherington sa mère, et il pensa que tous ces services lui donnaient le droit de s'adresser à lui. M. Witherington le reconnut sur-le-champ, car une figure comme celle de Jonathan ne pouvait s'oublier, et heureusement pour celui-

ci il avait besoin en ce moment d'un sommelier, le sien étant sur le point de commettre la même folie qui avait été le commencement des malheurs de Jonathan. Le pauvre diable fut donc installé chez le fils dans le même grade qu'il avait occupé chez le père; mais il y conserva ses habitudes funèbres, sa figure allongée et son air morne et lugubre. — Jamais il ne se permettait un sourire, à moins que son maître ne se trouvât dans un accès de bonne humeur; et alors, s'il souriait, c'était plutôt par devoir que par véritable gaieté de cœur.

Jonathan n'était pas médiocrement savant pour la situation qu'il occupait dans le monde, car pendant le temps qu'il avait été au service d'un entreprenenr de funérailles, il avait appris la signification de toutes les devises latines qu'on place au bas de ces écussons qu'on attache aux murs extérieurs de la maison où est décédée une personne noble ou riche, et qui y restent jusqu'à la fin du deuil, et il savait citer ces devises assez à propos dans la conversation. Nous l'avons laissé debout et immobile à la porte de la salle à manger de son maître. Il l'avait fermée, mais il avait une main appuyée sur la serrure.

— Jonathan, lui dit M. Witherington après

un long intervalle, je voudrais relire la dernière lettre que j'ai reçue de New-York. Vous la trouverez sur ma toilette.

Jonathan quitta la chambre sans répliquer un seul mot, et revint bientôt avec la lettre.

— Il y a long-temps que j'attends ce navire, Jonathan, dit M. Witherington en dépliant la lettre.

— Oui, monsieur, il y a long-temps, *tempus fugit*, répondit le sommelier à demi-voix, et les yeux à demi fermés.

— J'espère, continua M. Witherington, qu'il n'est pas arrivé d'accident à ma pauvre cousine et à ses deux jumeaux; et pourtant, à l'instant où je parle, ils peuvent être tous trois au fond de la mer.

— Oui, monsieur, dit Jonathan; la mer prive de ses profits légitimes plus d'un honnête entrepreneur de funérailles.

— Par le sang des Witheringtons! je me trouverai sans héritiers, et je finirai par être obligé de me marier, ce qui ne serait rien moins qu'agréable.

— Rien moins qu'agréable, répéta Jonathan. — Ma femme est morte, *in cælo quies.*

— Eh bien! espérons encore, dit M. Wi-

therington en soupirant; mais dans un tel état d'incertitude, on ne peut avoir l'esprit à l'aise.

Il relut la lettre, peut-être pour la vingtième fois, la replia, la mit dans sa poche, et dit au sommelier : — Vous pouvez vous retirer, Jonathan; quand je sonnerai, vous m'apporterez le café.

Une cousine de M. Witherington, — et une cousine qui avait toujours été sa favorite, car M. Witherington, jouissant d'une fortune considérable, et ayant renoncé au commerce, était courtisé par ses parents, — s'était compromise jusqu'à un certain point; c'est-à-dire que, malgré la défense positive de sa famille, elle avait donné son cœur à un jeune lieutenant d'infanterie dont la naissance n'était qu'honnête, et dont la fortune ne consistait qu'en la paie d'un officier subalterne. Malheureusement les hommes pauvres font ordinairement l'amour mieux que les riches, parce qu'ayant à songer à moins de choses, et n'étant pas tout gonflés de leur propre importance, ils ne sont pas si égoïstes et pensent à leur maîtresse plus qu'à eux-mêmes. D'une autre part, les jeunes filles qui laissent surprendre leur cœur, ne s'inquiètent jamais s'il y aura de quoi *faire*

*bouillir la marmite*, probablement parce que les jeunes filles, quand elles ont l'amour dans le cœur, perdent l'appétit, et que, n'éprouvant pas alors le besoin vulgaire de manger, elles s'imaginent que l'amour continuera à leur servir de nourriture. Or nous en appelons aux personnes mariées, et nous leur demandons si nous n'avons pas raison de dire que, quoique de nouveaux mariés regardent presque avec dégoût le repas qui leur est servi le jour de leurs noces, ils retrouvent bientôt après leur appétit avec intérêt.

Ce fut précisément le cas de Cécilia Witherington, ou, pour mieux dire, de Cécilia Templemore, le lendemain du jour où elle avait changé de nom. Ce fut aussi le cas de son mari, dont l'appétit, toujours bon, même quand il faisait la cour à sa maîtresse, semblait avoir redoublé depuis la bénédiction nuptiale. Il en résulta que leurs dépenses, au bout de quelques semaines, et quoiqu'ils logeassent dans les casernes du régiment, montèrent à une somme alarmante. Cécilia écrivit à ses parents, qui lui répondirent, avec une bonté attendrissante, qu'ils la verraient mourir de faim plutôt que de lui donner aucun secours. Cet avis ne

lui convenant pas plus qu'à son mari, elle s'adressa alors à son cousin Antoine, qui lui répondit qu'il les recevrait avec grand plaisir à sa table elle et son mari, et qu'ils pouvaient venir prendre leur logement chez lui, dans Finsbury-Square. C'était tout ce qu'ils pouvaient désirer, mais il y avait une petite difficulté. Le régiment du lieutenant Templemore était en garnison dans une ville du comté d'York, qui était à une certaine distance de Finsbury-Square, et il était difficile de concilier la possibilité de dîner avec M. Witherington à six heures après-midi, avec la nécessité de paraître tous les jours à la parade à neuf heures du matin Plusieurs lettres et autant de réponses se succédèrent sur ce sujet embarrassant, et enfin il fut convenu que M. Templemore vendrait sa commission, et viendrait s'établir avec sa femme chez M. Witherington. Ce projet fut exécuté, et M. Templemore trouva qu'il était beaucoup plus agréable de se lever le matin à neuf heures pour faire un bon déjeûner que pour aller à la parade.

Mais M. Templemore avait une fierté honorable et un caractère d'indépendance qui ne lui permettaient pas de manger le pain d'un

autre dans l'oisiveté, et après un séjour de deux mois chez M. Witherington, il lui ouvrit son cœur avec franchise, et le pria de l'aider à trouver un état qui pût lui procurer une honnête existence. M. Witherington, qui leur était devenu attaché à tous deux, voulut lui faire quelques remontrances, et lui dit que Cécilia était sa cousine, sa cousine de prédilection, et que, quant à lui, jamais il ne se marierait. M. Templemore n'en persista pas moins dans ses projets, et enfin M. Witherington, quoiqu'à contre-cœur, y donna son consentement. Une maison de commerce très respectable, de Londres, cherchait un associé qui pût veiller à ses intérêts en Amérique et recevoir les marchandises qu'elle y envoyait. M. Witherington fit toutes les avances de fonds nécessaires, et quelques semaines après, M. et mistriss Templemore mirent à la voile pour New-York.

M. Templemore était plein d'activité et d'intelligence; ses affaires prospérèrent, et il espéra qu'au bout de quelques années, il pourrait retourner en Angleterre avec une fortune suffisante pour vivre indépendant. Mais pendant l'automne de la seconde année qui suivit leur arrivée, la fièvre jaune fit des ravages dans ce

pays, et environ trois semaines après que mistriss Templemore eut donné le jour à deux jumeaux, M. Templemore fut du nombre des milliers de victimes que cette cruelle maladie enleva. Quand mistriss Templemore fut en état de quitter sa chambre, elle était veuve et mère de deux garçons charmants.

Lorsqu'on apprit cet événement à Londres, la maison de commerce à laquelle M. Templemore était associé pourvut à son remplacement, et M. Witherington écrivit à sa cousine pour lui offrir chez lui l'asile dont elle avait un si grand besoin dans la situation douloureuse et inattendue où elle se trouvait. Il fallut trois mois à mistriss Templemore pour arranger toutes ses affaires, et au bout de ce temps, avec deux négresses qu'elle avait données pour nourrices à ses enfants, faute d'en avoir pu trouver d'autres, et ayant pour domestique le nègre Coco, elle s'embarqua sur le bâtiment nommé la *Circassienne*.

# CHAPITRE III.

## LA TEMPÊTE.

Ceux qui, en se promenant sur la jetée, avaient vu la *Circassienne* sortir du port toutes ses voiles déployées, ne se doutaient guère du sort qui attendait ce beau navire.

L'équipage le prévoyait encore moins, car la confiance est ce qui caractérise les marins, et ils ont l'heureux talent de la faire partager à tous ceux qui se trouvent avec eux. Nous ne dirons rien du voyage, et nous nous bornerons à décrire la catastrophe.

Un ouragan, venant du nord-ouest, durait depuis trois jours, et avait poussé la *Circassienne* dans la baie de Biscaye. Vers minuit, il sembla se calmer. Le capitaine, qui était resté tout ce temps sur le pont, fit venir son aide, et lui dit : — Oswald, l'ouragan tire à sa fin, et je crois qu'avant que le jour paraisse, il nous aura fait tout le mal dont il est capable. Je vais me reposer une heure ou deux. Appelez-moi, s'il y a quelque changement dans le temps.

Oswald Bareth, homme de grande taille, dont le corps ne semblait composé que de nerfs et de muscles, bel échantillon de la race transatlantique, examina toute la circonférence de l'horizon avant de lui répondre. Enfin ses yeux se fixèrent sur le côté d'où venait le vent. — J'ai dans l'idée que nous ne sommes pas à la fin, monsieur, dit-il; je n'en vois aucun signe de ce côté. L'ouragan ne fait que se reposer. Il attend des bras frais pour les mettre aux soufflets, comptez-y bien.

— Il a duré trois jours, reprit le capitaine Ingram; et vous savez que les ouragans d'été ne vivent pas davantage.

— Oui, répliqua Oswald; mais il leur prend quelquefois fantaisie de ressusciter. Je n'aime pas l'aspect du ciel de ce côté. L'ouragan reviendra, aussi sûr qu'il y a des serpents dans la Virginie.

— Eh bien! il en sera ce qu'il en sera, répondit le capitaine. Ayez l'œil à tout, Bareth, et ne quittez pas le pont pour m'appeler. Envoyez-moi un homme de l'équipage.

Le capitaine descendit dans sa cabine. Oswald consulta la boussole qui était dans l'habitacle, — dit quelques mots à l'homme qui était au gouvernail, — donna deux ou trois coups bien appliqués dans les côtes à quelques matelots qui étaient à causer les bras croisés, — fit sonder le puits de la pompe, — mit dans sa bouche une nouvelle chique de tabac, et recommença à examiner le firmament. Un nuage plus noir et plus bas que ceux qui obscurcissaient le ciel se répandait sur le zénith, et avait pour base l'horizon du côté du vent. Oswald n'y avait les yeux fixés que depuis quelques secondes, quand il le vit se fendre dans sa partie la plus opaque pour donner passage à une petite

langue de feu, qui fut suivie au même instant d'un éclair beaucoup plus vif. Le vent cessa tout-à-coup, et la *Circassienne* se releva sur sa quille. Mais bientôt le vent fit entendre de nouveau ses hurlements, et le navire fut obligé de céder à sa force. Un autre éclair brilla, et il fut suivi d'un coup de tonnerre dans le lointain.

— L'ouragan nous a fait tout le mal dont il est capable, disiez-vous, capitaine. J'ai dans l'idée que le pire est encore à venir, murmura Oswald, les yeux toujours fixés sur le firmament. — Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il un moment après, je ferai serrer cette voile de senaut. A l'arrière, mes amis, serrez la voile de senaut! Tenez-la ferme en la descendant, ou elle effraiera notre passagère en fouettant le mât, et lui fera perdre l'esprit. — Si jamais j'ai un bâtiment à moi, je n'aurai pas de femmes à bord. Les dollars ne me tenteront pas.

Les éclairs se succédaient rapidement, et les éclats de tonnerre qui les suivaient au même instant prouvaient que la tempête s'approchait. Il tomba un déluge de pluie. — Le vent cessa, — il mugit de nouveau, — il cessa encore, — changea d'un quart ou deux, et les voiles mouillées et appesanties fouettèrent les mâts.

— La barre au vent, Mathieu! s'écria Os-

wald, tandis qu'un éclair terrible aveuglait un instant tous ceux qui étaient sur le pont, et que le coup de tonnerre qui partait en même temps les étourdissait. Le vent reprit toute sa force, puis cessa tout-à-coup, et fut suivi d'un calme plat. Les voiles pendaient des vergues, et la pluie tombait perpendiculairement en torrents. Le bâtiment chancelait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et les ténèbres devinrent soudainement profondes.

— Qu'un de vous descende et appelle le capitaine! s'écria Oswald. De par le ciel! nous aurons une tempête sérieuse. — Attention aux grands bras! — Brassez carré! — Dépêchez-vous! — Cette voile de hunier aurait déjà dû être carguée, se dit-il à lui-même, mais je ne suis pas le capitaine. — Carrez les vergues, mes amis, — vite! vite! — Ceci n'est pas un jeu d'enfant.

Attendu la difficulté de trouver les cordes et de se les passer de l'un à l'autre, au milieu d'une obscurité profonde, et du déluge d'eau qui les aveuglait, les hommes de l'équipage ne purent exécuter les ordres d'Oswald aussi vite que le cas l'exigeait; et avant qu'ils eussent pu accomplir leur tâche et que le capitaine Ingram eût

eu le temps de monter sur le pont, le vent déploya tout-à-coup toute sa force contre le malheureux bâtiment en le frappant du côté directement opposé à celui d'où il avait soufflé d'abord, le prenant en arrière, et le jetant à la bande. L'homme qui était au gouvernail fut jeté par-dessus la roue; les autres qui étaient avec Oswald dans les grandes bittes, roulèrent dans les dalots avec les glènes de cordages et tous les objets qui étaient sur le tillac sans y être attachés, et cherchèrent ensuite à se tirer de cette masse confuse, et de l'eau dont les dalots étaient remplis. Ce changement soudain et la secousse qui en fut la suite éveillèrent les hommes qui étaient dans leurs hamacs. Ils s'imaginèrent que le bâtiment coulait à fond, et montèrent à la hâte, en chemise, sur le tillac par la seule écoutille qui n'eût pas été fermée, tenant en main leurs vêtements, pour les mettre si le destin le leur permettait.

Oswald Bareth fut le premier qui réussit à se relever. Il gagna le gouvernail, non sans peine, et mit la barre tout au vent. Le capitaine Ingram et quelques autres arrivèrent aussi près du gouvernail, car c'est le rendez-vous de tous les bons marins dans les dangers de ce genre.

Mais les rugissements du vent, qui ne permettaient pas d'entendre les ordres, — la pluie constante et l'eau que le vent faisait jaillir de la mer, et qui les aveuglaient, — les vagues, arrêtées dans leur cours impétueux par le vent qui avait changé tout-à-coup, se brisant contre le navire, et le couvrant à chaque instant d'immenses lames d'eau, — les éclats terribles du tonnerre qui grondait sur leurs têtes, — l'obscurité profonde, — et la nécessité où se trouvaient les marins de passer sans cesse d'un côté du navire à l'autre, suivant qu'il donnait à la bande à babord ou à tribord, firent qu'il se passa quelque temps avant qu'ils pussent avoir aucune communication utile entre eux.

Au milieu de ce conflit des éléments, ils ne recevaient de secours que des éclairs, et il faut être dans une situation bien terrible pour que les éclairs soient le seul secours qu'on ait à attendre; mais leur vive lueur, leurs flammes fourchées, partant en même temps de tous les points de l'horizon, les mettaient en état de reconnaître leur position, et quelque déplorable qu'ils la jugeassent, elle leur semblait moins redoutable que les ténèbres et l'incertitude. Pour ceux qui ont été accoutumés aux

difficultés et aux dangers que présente la vie d'un marin, la poésie n'offre rien qui parle plus fortement à l'imagination que les vers de la noble prière d'Ajax, qui prouvent la force et le pathétique du poëte grec, et dont nous ne pouvons donner qu'une idée bien faible en les traduisant :

Arbitre souverain de la terre et des cieux !
O mon père ! ô mon roi ! de mon humble prière
Exauce les accents, et rends-moi la lumière :
Écoute ce nuage ; Ajax, de ta bonté,
Ne demande, ô grand Dieu, que du jour la clarté.
Si c'est ta volonté que la Grèce périsse,
Frappe, elle se soumet aux coups de ta justice ;
Mais frappe-nous du moins à la face du jour.

Oswald confia le gouvernail à deux marins, et coupa avec son couteau les courroies qui attachaient au mât d'artimon les haches enveloppées dans la toile goudronnée. Il en garda une pour lui, et remit les deux autres entre les mains du contre-maître et de son aide. Le vent rugissait avec une telle force qu'il était impossible de parler de manière à se faire entendre; mais la lampe brûlait encore dans l'habitacle, et à l'aide de cette faible lumière, le capitaine Ingram comprit les signes que lui faisait Oswald, et donna de la même manière son consente-

ment à ce qu'il voulait faire. Il était nécessaire de faire marcher le navire le vent arrière, et le gouvernail n'avait plus d'empire sur sa marche. En quelques instants les rides des agrès du mât d'artimon furent coupées, et ce mât tomba par-dessus le côté du bâtiment, presque sans qu'aucun de ceux qui étaient sur les autres parties du pont s'en aperçût, et ceux mêmes qui en étaient plus voisins n'en furent avertis que par la chute des écoutes du hunier qui tombèrent sur quelques-uns de leurs compagnons qui s'en trouvaient trop près.

Oswald retourna près de l'habitacle et examina quelque temps la boussole. Le navire ne faisait pas d'embardée, et semblait s'enfoncer encore davantage dans l'eau. Oswald fit de nouveaux signes au capitaine, qui donna son consentement. Cet homme intrépide marcha vers l'avant, suivi de ses deux compagnons, tous trois se tenant à la balustrade du bâtiment et aux chevillots servant à amarrer les manœuvres, et tous trois arrivèrent enfin aux grands porte-haubans. La force du vent et la solidité des câbles, qu'il fallait couper presque sous l'eau, firent qu'ils eurent besoin de faire des efforts pénibles et prolongés, et rendi-

rent cette opération aussi difficile que dangereuse. Le contre-maître fut emporté par une vague par-dessus la balustrade, et s'il ne se fût retenu aux agrès sous le vent, la mer lui aurait servi de tombeau. Il n'en conserva pas moins tout son courage, et rejoignit ses compagnons ; il continua à les aider dans leur travail. Le dernier coup fut porté par Oswald, la dernière corde céda, et le grand mât tomba dans les vagues écumantes. Oswald et ses compagnons se hâtèrent de quitter leur situation dangereuse, et allèrent rejoindre le capitaine, qui était encore près du gouvernail avec plusieurs hommes de l'équipage. Le navire fit alors lentement une embardée, et se redressa. Au bout de quelques minutes, il marchait vent arrière; roulant pesamment, et frappant de temps en temps les mâts qui tenaient encore aux manœuvres sous le vent, et qu'il traînait avec lui comme à la toue.

Quoique le vent soufflât encore avec la même violence, ses sifflements ne faisaient pas tant de bruit depuis que le bâtiment en suivait l'impulsion, et qu'il était allégé de ses mâts de l'arrière. La première opération à faire fut de le dégager des mâts qu'il traînait encore; mais

quoique tout l'équipage pût alors y travailler, on ne put faire que bien peu de chose avant l'arrivée du jour; et même alors, c'était une entreprise pleine de danger, car le navire plongeait dans l'eau jusqu'au plat-bord; ceux qui y travaillaient étaient attachés par des cordes, pour empêcher qu'ils ne fussent entraînés par quelque vague, et à peine y avaient-ils réussi, qu'un roulis pesant, aidé par une énorme lame d'eau qui frappa les taquets d'amure, envoya le mât de misaine dans la mer par-dessus les bossoirs de tribord. Ce fut ainsi que la *Circassienne* perdit tous ses mâts dans cet ouragan.

## CHAPITRE IV.

### LA VOIE D'EAU.

Le mât de misaine fut dégagé des manœuvres qui l'attachaient encore au navire. L'ouragan continua, mais le soleil brilla et fit sentir sa chaleur. La *Circassienne* vogua encore

une fois le vent arrière. Tout danger fut considéré comme passé, et les matelots riaient et plaisantaient en travaillant à préparer des mâts de rechange pour mettre le bâtiment en état d'arriver au port qui était sa destination.

— Je me soucierais fort peu du tour que nous a joué cet ouragan, dit le contre-maître, si ce n'était pour notre grand mât. Il était d'une telle beauté! En suivant le Missisipi depuis son embouchure jusqu'à sa source, on ne trouverait pas un arbre pour en faire un semblable.

— Bah! bah! dit Oswald, on trouve dans la mer d'aussi beaux poissons qu'elle en ait jamais produits, et il croît en Amérique d'aussi beaux arbres qu'aucun de ceux qu'on y ait jamais abattus. J'ai pourtant dans l'idée que nous paierons cher pour nous procurer de pareils mâts, quand nous serons à Liverpool. Mais cela regarde nos armateurs.

Le vent qui, lorsqu'il avait changé tout-à-coup pour passer au sud et à l'est, avait déployé toute la violence d'un ouragan, n'était plus alors que cette brise fraîche et régulière que les marins ne sont pas fâchés de rencontrer, et qui ne leur inspire aucune crainte. Le ciel était pur et brillant. C'était un change-

ment délicieux après une nuit ténébreuse où tout avait été péril et confusion. Les hommes travaillaient avec ardeur afin de pouvoir déployer assez de voiles pour diminuer le roulis du navire et le faire obéir au gouvernail.

— A présent que nous avons une voile de senaut sur l'avant, dit un homme de l'équipage, je suppose que le capitaine pensera que nous irons assez vite avec elle.

— Oui, oui, répondit le contre-maître, avec un vent comme celui qui nous pousse, nous n'aurons pas besoin de déployer beaucoup de voiles.

— En ce cas, vous avez gagné quelque chose en perdant vos mâts : vous aurez moins d'embarras avec les manœuvres.

— Nous en aurons assez en arrivant dans le port, Bill. — De nouveaux mâts, de nouvelles voiles, de nouveaux agrès, un navire à radouber.

— Qu'importe? plus nous resterons longtemps dans ce port, mieux cela vaudra. — J'aurai le temps de m'y marier.

— Combien de fois avez-vous dessein de vous marier, Bill? A ma connaissance, vous avez une femme dans chaque pays du monde.

— Je n'en ai point à Liverpool.

— Il vous sera bien aisé d'y en trouver une, Bill; car depuis trois semaines vous faites les yeux doux à ces deux noiraudes.

— Tout est port dans une tempête; mais il n'en est pas de même par un beau temps. Mais le fait est que vous vous trompez, Jack; ce sont les deux enfants que j'ai du plaisir à regarder. J'aime à les voir tous les deux tétant leurs nourrices noires. Il me semble voir deux petits chats allaités par deux guenons.

— Je connais bien les deux négresses, Bill, mais je ne puis jamais distinguer les enfants l'un de l'autre. C'est comme six et une demi-douzaine.

— Oui, ou comme deux balles fondues dans le même moule.

— Dites-moi, Bill, quelqu'une de vos femmes a-t-elle jamais eu des jumeaux?

— Non: et mon intention n'est pas qu'elles en aient, à moins qu'on ne nous paie doubles gages.

— A propos, dit Oswald, qui, debout près d'eux, écoutait leur conversation en surveillant le travail dont il s'occupait, il me semble qu'il serait à propos de voir ce que le navire a pu

faire d'eau pendant cette tourmente. De par le ciel ! je n'y avais pas encore songé. — Charpentier, laissez là votre doloire et allez sonder l'archipompe.

Le charpentier, qui, malgré le roulis incommode du bâtiment, faisait sa part de l'ouvrage, exécuta sur-le-champ cet ordre. Il prit le fil de caret auquel une équerre de fer était suspendue, le descendit dans l'archipompe, et en le retirant, il vit que l'eau en découlait ; il s'imagina qu'il avait pris un fil de caret qui avait été mouillé par la quantité d'eau que la pluie et les vagues avaient jetée sur le pont, et en choisissant un bien sec, il y attacha l'équerre, et fit une seconde épreuve. Après l'avoir retiré, il l'examina un instant d'un air de consternation, et s'écria enfin : *Sept pieds* d'eau, de par le ciel !

Si l'équipape de la *Circassienne*, dont la totalité était alors sur le pont, eût été frappé en ce moment par le fluide électrique, le choc n'aurait pu être plus violent, et le changement qu'opéra sur toutes les physionomies cette nouvelle effrayante n'aurait pas été plus soudain.

Accumulez sur des marins tous les désastres, tous les dangers auxquels peuvent les exposer

les vagues, les vents, les éléments conjurés ou les ennemis, ils supportent tout avec un courage qui va jusqu'à l'héroïsme. Tout ce qu'ils demandent, c'est que la planche qui se trouve entre eux et la mort, soit en bon état, et alors ils compteront sur leur énergie, et seront pleins de confiance en eux-mêmes. Mais qu'il soit question d'une *voie d'eau*, et ils sont à demi paralysés; si l'eau gagne, ils perdent tout courage; et s'ils reconnaissent que leurs efforts sont inutiles, ils ne sont plus que des enfants.

Dès qu'Oswald entendit le rapport du charpentier, il courut aux pompes. Il faut sonder encore une fois, Abel, lui dit-il; coupez le fil de caret mouillé, et attachez-en un bien sec à l'équerre.

Oswald sonda lui-même l'archipompe, et le résultat de cette troisième épreuve fut encore le même. — Il faut du monde aux pompes, mes amis, dit-il en cherchant à cacher ses propres craintes; mais plus de la moitié de cette eau a dû y entrer quand le bâtiment était à la bande.

Cette idée, si judicieusement mise en avant, fut saisie avec avidité par les marins, qui se hâtèrent d'obéir à ses ordres, pendant qu'Oswald allait porter cette fâcheuse nouvelle au

capitaine, qui, épuisé par les veilles et la fatigue, et croyant que le danger était passé, s'était jeté sur son lit pour prendre quelques heures de repos.

— Croyez-vous, Bareth, que le bâtiment ait fait une voie d'eau? demanda le capitaine Ingram. Il est impossible qu'il ait reçu une telle quantité d'eau.

— Je le crois comme vous, monsieur; mais il a tellement fatigué, que ses flancs peuvent s'être ouverts par le haut. — Fasse le ciel que ce ne soit rien de pire!

— Que craignez-vous donc?

— Je crains que les mâts n'aient percé la quille pendant qu'ils étaient dans l'eau, encore attachés aux manœuvres. Vous pouvez vous rappeler combien de fois ils ont frappé contre le bâtiment avant que nous ayons pu nous en débarrasser; et je me souviens à présent, qu'au point du jour, tandis que le grand mât paraissait être entièrement sous le navire, j'ai senti une secousse qui ne pouvait venir que d'un choc violent contre la quille.

— Que la volonté de Dieu se fasse, Bareth! mais ne perdons pas un instant pour nous rendre sur le pont.

Quand ils y arrivèrent, le charpentier s'approcha du capitaine, et lui dit d'un ton tranquille : *sept pieds trois pouces*, monsieur.

Tout l'équipage travaillait alors aux pompes. Les hommes sous les ordres du contre-maître s'étaient divisés en deux troupes, et nus jusqu'à la ceinture, ils se relevaient toutes les deux minutes. Ils travaillèrent ainsi une demi-heure sans une seconde d'interruption.

Ce fut une demi-heure pendant laquelle tous les esprits restèrent en suspens. Le grand point dont il s'agissait de s'assurer était de savoir si le bâtiment avait fait une voie d'eau dans le haut de ses côtés, ou si cette quantité d'eau avait pénétré de l'intérieur du navire dans l'archipompe. Dans ces deux cas on pouvait espérer de s'en rendre maître et de l'empêcher d'augmenter. Le capitaine Ingram et son aide étaient debout en silence près du cabestan, et le premier tenait sa montre en main pendant que tout son équipage faisait les plus grands efforts, il était sept heures dix minutes quand la demi-heure expira ; on sonda l'archipompe, on mesura soigneusement le fil de caret, et le résultat fut : *sept pieds six pouces*. Ainsi donc, au lieu de diminuer, l'eau avait augmenté de trois

pouces pendant la demi-heure qu'on avait fait jouer les pompes sans relâche.

Les hommes de l'équipage échangèrent entre eux un regard de désespoir, qui fut suivi de malédictions et d'exécrations. Le capitaine Ingram garda le silence, les lèvres pressées l'une contre l'autre.

— Tout est fini pour nous! s'écria un des hommes.

— Pas encore, mes amis, dit Oswald, il nous reste encore une chance; le navire a diantrement fatigué, et il peut avoir fait une voie d'eau dans ses flancs. Dans ce cas nous n'avons qu'à le faire marcher encore une fois vent arrière, et à faire jouer les pompes. Par ce moyen, il fatiguera moins qu'il ne le fait à présent qu'il prête le flanc aux vagues, et les voies d'eau qui sont établies pourront se fermer ou du moins se rétrécir.

— Je ne serais pas surpris que M. Bareth eût raison, dit le charpentier; quant à moi, c'est aussi mon opinion.

— Et c'est également la mienne, dit le capitaine; allons, mes amis, courage! il ne faut jamais se rendre tant qu'il reste un boulet à tirer, essayons encore! Et pour les encourager,

il mit bas son habit, et se mit lui-même à travailler aux pompes. Pendant ce temps Oswald courut au gouvernail et fit marcher le navire vent arrière.

A la manière lourde et lente dont la *Circassienne* tourna pour obéir au gouvernail, on pouvait juger quelle quantité d'eau elle pouvait avoir dans sa cale. Tout l'équipage s'évertua encore une heure sans relâche, et le résultat de ce pénible travail fut — *huit pieds d'eau.*

Personne ne dit qu'il ne voulait plus pomper, mais tous firent voir quelle était leur intention en remettant leurs chemises et les jaquettes qu'ils avaient quittées en se mettant à l'ouvrage.

— Que faire, Oswald? dit le capitaine Ingram à Bareth, en retournant avec lui vers l'arrière; vous voyez que nos hommes ne veulent plus pomper, et dans le fait ce serait inutile. — Notre destin est décidé.

— Du moins, monsieur, je crains fort que celui de la *Circassienne* ne le soit, répondit Oswald. Les pompes ne servent à rien; elles ne pourraient maintenir le bâtiment à flot jusqu'à demain matin. Nous n'avons plus d'espoir que dans nos barques; je ne crois pas qu'elles aient

souffert aucune avarie, et il faut que nous quittions ce bâtiment avant le soir.

— Des barques surchargées de monde sur une mer comme celle-ci! dit le capitaine en secouant la tête.

— C'est une bien faible ressource, monsieur, j'en conviens; mais il vaut mieux l'essayer que de rester ici pour couler à fond avec notre navire. Le grand point est d'empêcher nos hommes de s'enivrer; si nous pouvons y réussir, cela vaudra mieux que de les fatiguer inutilement; ils auront besoin de toutes leurs forces avant de remettre le pied sur la terre ferme, s'ils ont ce bonheur. — Leur parlerai-je, monsieur?

— Parlez-leur, Oswald. — Quant à ce qui me concerne, je m'inquiète peu de ce qui m'arrivera, Dieu le sait. — Mais ma femme, mes enfants!

— Mes amis, dit Oswald, en s'avançant vers les hommes de l'équipage, qui réunis sur la proue, attendaient dans un sombre silence le résultat de sa conférence avec le capitaine, travailler plus long-temps aux pompes, ce ne serait qu'épuiser nos forces sans aucune utilité. Il faut donc maintenant songer à nos barques,

car une bonne barque vaut mieux qu'un mauvais bâtiment. Cependant le vent est encore trop violent et la mer trop houleuse pour des barques en ce moment, et nous ferons bien de rester sur ce navire aussi long-temps qu'il sera possible. Mais il faut nous occuper à préparer les barques, à y mettre de l'eau, des vivres, et ce qui peut nous être nécessaire, afin de pouvoir les mettre en mer sans délai quand l'instant sera venu. Alors, nous devrons mettre notre confiance en la merci de Dieu et en nos propres efforts.

— Nulle barque ne peut résister à de pareilles vagues, s'écria l'un d'eux; et puisque notre vie doit être courte, mon avis est que nous la rendions du moins joyeuse. — Qu'en dites-vous, camarades? ajouta-t-il en se tournant vers les autres.

Quelques cris d'approbation se firent entendre. Oswald saisit une des haches, qui étaient placées près des grandes bittes, et s'avança vers le marin qui venait de parler.

— William, lui dit-il en le regardant fermement en face, il peut arriver que notre vie à tous soit fort courte; mais elle ne sera pas joyeuse dans le sens que vous entendez, et que

je comprends fort bien. Je serais fâché d'avoir votre sang sur mes mains, ou celui de qui que ce soit de vous; mais, aussi sûr qu'il y a un Dieu, je fendrai avec cette hache la tête du premier qui essaiera d'entrer dans la soute aux liqueurs. Vous savez que je ne plaisante jamais. — Fi! croyez-vous être des hommes, quand, pour l'amour de quelques verres de rhum, dans un moment comme celui-ci, vous vous privez de la seule chance que vous ayez de pouvoir en boire tant qu'il vous plaira quand vous serez à terre? Il y a temps pour tout, et c'est à présent celui d'être sobres.

Comme le plus grand nombre des hommes de l'équipage déclarèrent qu'ils étaient du même avis qu'Oswald, le parti le plus faible fut dans la nécessité de se soumettre, et l'on commença à faire les préparatifs nécessaires. Les deux barques qui étaient sur les boute-hors se trouvèrent en bon état. Quelques hommes s'occupèrent à couper une partie de la balustrade, afin de pouvoir faire glisser les barques dans la mer, car il n'existait plus aucun moyen de les hisser. On sonda de nouveau l'archipompe, et l'on y trouva neuf pieds d'eau. Le navire devenait lourd et pouvait à peine continuer sa marche.

Deux heures se passèrent ainsi. L'ouragan avait perdu de sa force, et les vagues, qui, depuis que le vent avait changé tout d'un coup, s'étaient croisées et entrechoquées avec fureur, semblaient avoir repris leur cours régulier. Tout était prêt pour le départ. Les marins, une fois à l'ouvrage, avaient recouvré leur ardeur jusqu'à un certain point, et se livraient de nouveau à l'espérance, à mesure que le vent, diminuant de violence, offrait une chance de plus en leur faveur.

Les deux barques étaient assez grandes pour contenir tout l'équipage et les passagers; mais, comme les matelots se le disaient les uns aux autres (ce qui prouvait la bonté de leur cœur), que deviendraient ces pauvres enfants dans une barque découverte, pendant, Dieu savait, combien de jours et de nuits? Le capitaine Ingram était descendu dans la cabine de mistriss Templemore pour lui apprendre la situation désespérée du bâtiment, et le parti qu'on allait prendre, et le cœur et la bouche de la malheureuse mère répétèrent les paroles des matelots : — Que deviendront mes pauvres enfants?

Il était près de six heures du soir quand tout

fut prêt. Le navire tourna lentement et avec peine quand on voulut le placer encore une fois vent arrière; enfin les barques furent lancées sur la mer. L'ouragan était alors considérablement diminué, mais le bâtiment était plein d'eau, et l'on s'attendait à chaque instant à le voir couler à fond.

Il n'existe aucune occasion qui exige plus de sang-froid et de détermination qu'une situation semblable à celle que nous venons d'essayer de décrire. Il est impossible de connaître l'instant précis auquel un vaisseau rempli d'eau, mais flottant encore sur une mer houleuse, coulera à fond; et ceux qui s'y trouvent, sont tourmentés par une fièvre d'esprit, dans la crainte d'y rester si long-temps, que le navire sera englouti tout-à-coup, et les laissera disputant leur vie aux vagues. Cette crainte se faisait sentir à un grand nombre des hommes de l'équipage de la *Circassienne*, et la plupart étaient descendus dans les barques dès qu'elles avaient été mises en mer.

Tout avait été préalablement arrangé. Oswald devait avoir le commandement d'une barque, et le capitaine devait prendre celui de la plus grande, où il recevrait mistriss Templemore,

ses enfants, leurs nourrices et le domestique nègre. Dès que la barque sur laquelle Oswald devait partir fut pleine, il s'écarta du bâtiment pour faire place à l'autre barque, et se plaça sous le vent pour l'attendre. Le capitaine Ingram aida mistriss Templemore à descendre dans sa barque, et fit ensuite placer à côté d'elle une des nourrices avec un de ses enfants. Coco amena vers le bord du navire la seconde nourrice, Judy, tenant l'autre enfant dans ses bras. Le capitaine Ingram appuya un pied sur le bord de la barque pour aider Judy à y descendre; mais en ce moment une forte lame souleva la poupe de la *Circassienne*, et son gaillard d'avant disparut entièrement sous les eaux. La même lame mit en contact le plat bord de la barque avec le côté du bâtiment, et les marins effrayés, criant : — Il coule à fond, de par le ciel! poussèrent la poupe du navire avec de longs avirons, de crainte d'être entraînés dans le tourbillon qui se formerait à l'instant où il serait englouti dans les flots.

Le capitaine Ingram, qui avait un pied sur le bord de la barque, et l'autre sur le banc des rameurs, fut renversé par le choc, et avant qu'il eût pu se relever, la barque, poussée par

le vent, était déjà à quelque distance du bâtiment.

— Mon enfant! s'écria la pauvre mère, mon enfant!

— Retournez au navire, ramez, mes amis! s'écria le capitaine Ingram en saisissant le gouvernail.

Les marins qui avaient été épouvantés par l'idée que la *Circassienne* coulait à fond, se rassurèrent en voyant qu'elle était encore à flot. Ils prirent les rames, et firent les plus grands efforts pour y retourner, mais ils ne purent y réussir. Le vent et les vagues étaient d'accord pour les en éloigner, et, ni les rames, ni le gouvernail, ne purent vaincre leur résistance. Le capitaine Ingram, qui avait excité les rameurs à déployer toute la vigueur de leurs bras, reconnut bientôt que tous leurs efforts étaient inutiles.

— Mon enfant! mon enfant! continuait à s'écrier mistriss Templemore, qui était debout, les bras étendus vers la *Circassienne*. A un signe que fit le capitaine, la proue de la barque se tourna du côté opposé. La malheureuse mère vit qu'il ne lui restait aucun espoir, et elle tomba privée de connaissance.

## CHAPITRE V.

### LA VIEILLE FILLE.

Peu de temps après les désastres que nous venons de décrire, M. Witherington descendit pour déjeûner un peu plus tôt que de coutume, et trouva son grand fauteuil de maroquin vert

occupé par un personnage qui n'était rien moins que William son laquais, qui, les pieds appuyés sur le garde-feu, lisait le journal avec tant d'attention, qu'il n'avait pas entendu entrer son maître.

— Par celui de mes ancêtres qui combattit sur ses genoux après avoir eu les deux jambes emportées par un boulet, j'espère que vous êtes confortablement, monsieur William. Ne vous dérangez pas, je vous prie.

William, quoique aussi impudent que la plupart de ses confrères, fut un peu déconcerté en se trouvant ainsi surpris à l'improviste.

— Je vous demande pardon, monsieur, répondit-il; mais M. Jonathan n'avait pas eu le temps de jeter un coup d'œil sur le journal.

— Et quelle nécessité qu'il le fasse, monsieur? Aucune, que je sache.

— M. Jonathan dit, monsieur, qu'il est à propos d'examiner l'annonce des morts, de peur qu'il ne s'y trouve quelque nouvelle de ce genre qui puisse vous faire une impression pénible.

— C'est beaucoup d'attention, en vérité.

— Et je viens de voir ici, monsieur, une histoire relativement à un naufrage.

— Un naufrage, William! — Où cela est-il? — Que Dieu me protège! — Montrez-moi l'endroit.

— Je crains, monsieur, que ce ne soit le vaisseau qui vous a causé tant d'inquiétude; — le... la... j'en ai oublié le nom.

M. Witherington lui prit le journal des mains, et il y eut bientôt trouvé l'article qui rendait compte du naufrage de la *Circassienne*, et qui disait de quelle manière un enfant, sa nourrice et un nègre avaient été sauvés.

— Ma pauvre Cécilia dans une barque découverte! s'écria M. Witherington; et l'on a vu une des barques couler à fond! — Elle a peut-être péri! Merci du ciel! un enfant est sauvé du moins. — Où est Jonathan?

— Ici, monsieur, répondit William, d'un ton solennel. Il était arrivé pendant que son maître lisait le journal, avait mis sur la table les œufs à la coque qu'il apportait pour le déjeûner, et s'était placé derrière le fauteuil de M. Witherington, roide, grave et silencieux, comme s'il eût conduit un convoi funéraire.

— Il faut que je parte pour Portsmouth dès que j'aurai déjeûné, Jonathan, si toutefois je déjeûne. J'ai perdu l'appétit.

— C'est ce qui arrive assez ordinairement dans ces tristes occasions, monsieur. — Prendrez-vous votre carrosse, ou une voiture de deuil ?

— Une voiture de deuil pour courir la poste à raison de quatorze milles par heure ! Vous êtes fou, Jonathan.

— Donnerai-je des gants noirs au cocher et au laquais, monsieur ? mettrai-je un crêpe à leur chapeau ?

— Au diable votre ancien métier ! je ne vais pas à un enterrement ; il s'agit plutôt d'une résurrection. Il paraît qu'on n'a vu couler à fond qu'une des deux barques ; et qui sait si ma pauvre nièce n'était pas sur l'autre ?

— *Mors omnia vincit*, dit Jonathan en levant les yeux au ciel.

— Ne songez pas à cela, occupez-vous de vos affaires. — On frappe deux coups à la porte ; c'est le facteur. — Allez chercher mes lettres.

Jonathan lui en apporta plusieurs, parmi lesquelles il s'en trouvait une de M. Maxwell, capitaine de la frégate de Sa Majesté, l'*Eurydice*. Il détaillait à M. Witherington toutes les circonstances que le lecteur connaît déjà, et ajoutait qu'il avait fait partir pour Londres,

par la diligence de Portsmouth, l'enfant, sa nourrice et le nègre, et qu'un de ses officiers, qui se rendait par la même voiture dans la capitale, s'était chargé de les conduire chez lui.

Le capitaine Maxwell était un ancien ami de M. Witherington; il avait dîné chez lui avec M. Templemore et sa femme; et par conséquent les réponses que le nègre et la négresse avaient faites à ses questions avaient suffi pour lui faire savoir où il devait les envoyer, avec l'enfant dont ils étaient chargés.

— Par le sang de mes ancêtres, ils seront ici ce soir! s'écria M. Witherington, et je n'aurai pas la peine de faire le voyage de Portsmouth. — William, vous avez tout entendu; allez avertir Marie, et que tout soit prêt quand ils arriveront.

— Dans quelles chambres les mettra-t-on, monsieur?

— Dans quelles chambres? Que m'importe? la nourrice peut coucher avec la cuisinière, et l'autre avec Marie.

— Fort bien, monsieur, je vais les en avertir, dit William, se hâtant de s'en aller, et

jouissant déjà du remue-ménage que cette nouvelle allait causer dans la cuisine.

— S'il vous plaît, monsieur, dit Jonathan avec une gravité imperturbable, l'un des deux est un homme, à ce que je crois.

— Eh bien ! qu'importe ?

— Rien, monsieur, si ce n'est que Marie peut ne pas se soucier de coucher avec lui.

— Par tous les fléaux d'Égypte, vous avez raison. — Eh bien ! prenez-le avec vous ; vous aimez cette couleur.

— Pas pendant la nuit, monsieur, répondit Jonathan en le saluant gravement.

— Eh bien ! qu'ils couchent ensemble ! voilà l'affaire arrangée.

— Sont-ils mari et femme, monsieur ?

— Que cinq cents diables les emportent tous deux ! s'écria M. Witherington ; comment le saurais-je ? Mais il faut d'abord que je déjeune, et nous parlerons ensuite de cette affaire.

Il se versa une tasse de thé, prit un œuf, et se mit à déjeuner à la hâte sans savoir pourquoi il se pressait tant. Le fait était que sa tranquillité avait été troublée par l'annonce de l'arrivée des trois individus qu'il attendait dans la soirée, et qu'il désirait finir promptement

son déjeuner pour se mettre à réfléchir sur l'embarras dans lequel il se trouvait, car c'était un embarras pour un vieux garçon. Dès qu'il eut fini sa seconde tasse de thé, il s'assit bien confortablement sur son grand fauteuil, et prononça entre ses dents le soliloque suivant.

— Par le sang des Witheringtons! que vais-je faire, moi vieux garçon, d'un bambin au maillot, d'une nourrice aussi noire que l'as de pique, et d'un autre drôle aussi noir qu'elle par-dessus le marché? Le renverrai-je d'où il vient? Oui, c'est le mieux. Mais l'enfant? — Il m'éveillera tous les matins à cinq heures en brâillant. — Il faudra que je l'embrasse trois fois par jour, — fort agréable, en vérité! — Et cette mauricaude de nourrice — avec ses lèvres épaisses — elle baisera l'enfant toute la journée, et puis elle me l'apportera pour que je le baise à mon tour; — très ragoûtant! Ignorante comme une vache. — Si l'enfant a la colique, elle lui fera avaler un grain de poivre, ce qui le fera piailler encore davantage; — et il aura la colique tous les jours, c'est l'usage des enfants dans les Indes-Occidentales. — Pauvre cousine! qu'est-elle devenue avec son autre enfant!

Comme je voudrais qu'on l'eût sauvée aussi, la pauvre femme! elle pourrait venir ici et prendre soin elle-même de ses enfants. — Je ne sais vraiment que faire. — J'ai grande envie de faire venir ici ma sœur Maggy. — Mais elle est si tracassière! — Je ne me presserai pas; je prendrai le temps d'y réfléchir.

Les réflexions de M. Witherington furent interrompues par un coup frappé à la porte de l'appartement où il venait de déjeuner.

— Entrez! s'écria-t-il.

Il vit entrer la cuisinière. Elle avait les joues aussi rouges que si elle eût été occupée à préparer un dîner pour vingt personnes, et elle n'avait pas mis, suivant l'usage, un tablier blanc.

— Monsieur, lui dit-elle en faisant une révérence, je viens vous prier de chercher une autre cuisinière.

— Fort bien, fort bien! répondit M. Witherington, mécontent d'avoir été interrompu.

— Et s'il vous plaît, monsieur, je m'en irai ce soir. — Je ne coucherai pas ici cette nuit, monsieur.

— Allez au diable, si bon vous semble, et quand vous voudrez, s'écria M. Witherington

avec colère; mais sortez de cette chambre et fermez la porte.

La cuisinière se retira, et M. Witherington resta seul.

— Que le ciel confonde la vieille folle! pensa-t-il; qu'a-t-elle donc dans la tête? Je suppose qu'elle ne veut pas faire la cuisine pour des nègres. — Oui, c'est sûrement cela.

On frappa une seconde fois à la porte.

— Oh! elle y a réfléchi à deux fois, il paraît.

— Entrez!

Ce n'était pas la cuisinière, c'était Marie, la chambrière.

— S'il vous plaît, monsieur, dit-elle en pleurnichant, je viens vous prévenir que je vais vous quitter.

— De par le ciel, c'est une conspiration! — Eh bien! vous en êtes la maîtresse.

— Et s'il vous plaît, monsieur, je m'en irai ce soir.

— A l'instant même, si cela vous plaît, s'écria M. Witherington, plus courroucé que jamais.

Marie se retira et il fallut à M. Witherington quelques instants pour se calmer.

— Les servantes, c'est le diable dans ce pays!

dit-il enfin. Elles sont orgueilleuses comme Lucifer. — Elles ne veulent pas servir avec des nègres et manger à la même table, je suppose. — Oui, c'est cela. — Que l'enfer les confonde tous, les blancs comme les noirs! — Et ainsi, voilà ma maison détraquée par l'arrivée d'un bambin. — Cela me mettra fort à l'aise. — Que ferai-je ? — Ferai-je venir ma sœur Maggy? Non, je ferai venir Jonathan.

Il sonna, et Jonathan arriva.

— Eh bien! Jonathan, lui dit-il; la cuisinière est en fureur, Marie pleurniche, toutes deux veulent s'en aller; que signifie tout cela?

— Monsieur, William leur a dit que vous aviez positivement ordonné que la nourrice négresse couchât avec la cuisinière, et le nègre avec Marie, et cet arrangement ne convient ni à l'une ni à l'autre.

— Peste soit du drôle! il fait toujours quelque infernale bévue! — Vous savez fort bien, Jonathan, que je ne pouvais avoir cette intention.

— J'en étais bien sûr, monsieur. Si le nègre et Marie étaient morts, vous auriez pu les faire mettre dans la même fosse; mais les mettre dans le même lit pendant leur vie, cela serait

contraire aux usages reçus. — Mais elles ne m'ont pas laissé le temps de m'expliquer.

— Eh bien! allez leur dire que mon intention était seulement d'ordonner qu'on préparât une chambre pour la nourrice et l'enfant, et une autre pour le nègre; et que tout cela finisse.

Le sommelier se retira, alla parler aux deux servantes, et le calme se rétablit dans la maison.

Dans la soirée du même jour, le nègre, la nourrice et l'enfant arrivèrent, et tout était prêt pour les recevoir. Le jeune Édouard n'eût pas de coliques; il ne s'éveilla pas à cinq heures du matin en criant; et au total, M. Witherington ne se trouva pas si tourmenté qu'il l'avait craint. Ce n'était pourtant pas qu'il fût confortablement; car sa tranquillité était troublée par les escarmouches continuelles qui avaient lieu entre les domestiques, et Judy venait à chaque instant lui faire en mauvais anglais des plaintes contre la cuisinière, dont il faut avouer que l'esprit était rempli de préventions contre les nègres en général, et contre Judy et Coco en particulier. Quelques indispositions de l'enfant, et mille autres riens qui, en se réunissant,

formaient un faisceau formidable, conspiraient aussi contre le repos du vieux garçon, et enfin il ne trouva plus ni paix ni trève dans sa maison.

Trois mois s'étaient passés sans qu'on eût appris quel avait été le destin des deux barques de la *Circassienne*, et le capitaine Maxwell, qui était venu voir M. Witherington, lui dit qu'il était convaincu que deux barques découvertes n'avaient pu résister aux vagues que la mer roulait encore lorsqu'elles avaient quitté le navire, et qu'elles avaient dû être submergées. Ne voyant donc aucune apparence que mistriss Templemore pût arriver pour prendre soin de son enfant, M. Witherington se détermina enfin à écrire à sa sœur qui demeurait à Bath, et l'ayant informée de toute cette histoire, il l'invita à venir s'établir chez lui pour prendre la surintendance de toute sa maison. Quelques jours après, il en reçut la réponse qui suit :

Bath, août.

« Mon cher frère Antoine,

» Votre lettre m'est arrivée mercredi dernier, et je dois dire que je ne fus pas peu surprise en

en lisant le contenu. Dans le fait, elle me fit faire tant de réflexions, qu'étant à faire une partie de whist dans la soirée chez lady Betty Blakin, mes distractions continuelles me firent perdre quatre shillings six pences. Vous me dites que vous avez chez vous un enfant, fils de votre cousine qui s'est mariée il y a quelques années contre le gré de toute sa famille. J'espère que tout ce que vous me dites à cet égard est vrai, quoique je n'ignore pas ce dont sont capables les vieux garçons. Mais, comme dit lady Betty, il vaut mieux ne point parler de ces sortes de choses, ni même y faire allusion. Je ne puis m'imaginer pourquoi les hommes, hors de l'état de mariage, se regardent comme dispensés de cette pureté dont se font un devoir si strict les femmes qui se trouvent dans le même cas. Lady Betty pense de même, car j'ai eu avec elle une petite conversation sur ce sujet. Au surplus, comme c'est une chose faite, elle croit, comme moi, que le mieux est de tâcher d'empêcher que l'affaire ne fasse du bruit.

» Je présume bien que vous n'avez pas dessein de faire cet enfant votre héritier, ce que je regarderais comme blessant toutes les convenances : d'ailleurs lady Betty me dit qu'en pa-

reil cas le droit à payer serait de dix pour cent, et qu'il n'y aurait aucun moyen de l'éviter. Au surplus, je me suis fait une règle de ne jamais parler de choses semblables. Quant à la demande que vous me faites de venir prendre la surintendance de votre maison, j'ai consulté lady Betty à cet égard, et elle est d'accord avec moi que, pour l'honneur de la famille, il est à propos que j'y consente, attendu que cela pourra sauver les apparences. Vous vous trouvez dans un océan d'embarras, et c'est ce qui arrive à tous ces hommes qui se permettent trop de licence, et qui se laissent égarer par des femmes adroites et intrigantes. Quoi qu'il en soit, comme dit lady Betty, moins on en parle, mieux cela vaut.

» Je vais donc prendre les mesures nécessaires pour louer ma maison, et je compte arriver chez vous dans dix à douze jours. Je ne puis venir plus tôt, car j'ai des engagements qui vont jusqu'à cette époque. On m'a déjà fait bien des questions sur ce sujet désagréable, mais je n'y fais jamais qu'une seule réponse, qui est que les hommes sont des hommes après tout, et que, dans tous les cas, on a moins de reproches à vous faire que si vous

étiez marié. Car je me fais une loi de ne jamais parler de ces sortes de choses, et j'évite même d'y faire allusion ; car, comme dit lady Betty, quand un homme s'est mis dans un embarras semblable, moins on fait de bruit, plus on est sage. C'est tout ce qu'a à vous dire, quant à présent, votre affectionnée sœur,

» MARGUERITE WITHERINGTON. »

« *P. S.* Lady Betty et moi nous sommes d'accord pour penser que vous avez agi très-prudemment en prenant à vos gages un nègre et une négresse pour amener l'enfant dans votre maison. Cela donne à toute cette affaire un air *étranger* aux yeux des voisins, et nous sommes en mesure de garder nos secrets.

» M. W. »

— Par tous les péchés de mes ancêtres ! s'écria M. Witherington, n'en est-ce pas assez pour faire perdre l'esprit à un homme ? — Que le ciel confonde toutes les vieilles filles soupçonneuses ! — Et la laisserai-je venir ici. — Au diable sa lady Betty, et toutes les vieilles chattes qui ne vivent, comme elle, que de scandale et de calomnie ! — Hélas ! continua-t-il avec un profond

soupir en jetant la lettre sur une table, ce n'est pas ainsi que je retrouverai mon cher confort.

Mais si M. Witherington trouva, dès le commencement, que sa situation était peu agréable, elle le devint encore moins par la suite.

Sa sœur Maggy arriva à l'époque qu'elle avait indiquée, et elle s'installa avec pompe dans sa maison, comme une protectrice qui venait sauver la réputation de son frère. Quand on lui apporta l'enfant pour la première fois, au lieu de remarquer la ressemblance très-prononcée qu'il avait avec M. Templemore, elle fixa le seul œil qui lui restait, tantôt sur ses traits, tantôt sur ceux de son frère, et s'écria enfin en levant et secouant un doigt :

— Oh! Antoine, Antoine! — Et vous espériez de me tromper! — Voyez ce nez! — Regardez cette bouche! — Fi! Antoine, fi! c'est une honte!

Il faut que nous passions légèrement sur tous les désagréments que la bienfaisance et la bonté de M. Witherington lui occasionnèrent. Pas un jour, presque pas une heure ne s'écoulait sans que ses oreilles fussent assaillies par quelque maligne insinuation de sa sœur. Judy et Coco, sur leur propre demande, furent renvoyés en

Amérique, bien récompensés. Les domestiques qui avaient été long-temps à son service demandèrent leur congé l'un après l'autre, et il vit ceux qui les remplacèrent ensuite disparaître aussi rapidement qu'une lune succède à une autre. Sa sœur gouvernait en despote toute la maison de son frère, et son frère lui-même; et tout le confort du pauvre M. Witherington avait disparu. Enfin arriva le moment où le jeune Édouard devait être mis en pension. Après son départ, M. Witherington reprit courage, et après quelques mois d'orage continuel, sa sœur retourna à Bath, et il se trouva aussitôt beaucoup plus confortablement.

Édouard venait passer chez lui toutes les vacances, et était le favori de tous ceux qui le connaissaient. Mais, grâce aux insinuations de miss Maggy, l'idée qu'il était fils naturel de M. Witherington s'était généralement répandue, et les remarques qu'on faisait à ce sujet étaient si désagréables à ce dernier, que, quelque attachement qu'il eût pour Édouard, il ne fut pas très-fâché de l'entendre dire, quelques années après, qu'il désirait entrer dans la marine.

Le capitaine Maxwell le prit avec lui, et lui

servit de protecteur dans cette carrière. Quand sa mauvaise santé l'obligea à quitter momentanément le service, il lui procura de l'emploi sur d'autres vaisseaux. Nous laisserons donc Edouard Templemore suivre sa profession pendant quelques années. Pendant ce temps, M. Witherington devenait plus vieux et encore plus amateur de ses aises, et sa sœur Maggy, qui ne rajeunissait pas, faisait sa partie de whist et des remarques charitables avec lady Betty Blakin.

Durant tout cet espace de temps, on n'avait jamais eu de nouvelles des deux barques de la *Circassienne;* on croyait généralement qu'elles avaient été englouties par les flots, et l'on ne pensait plus à ceux qui y avaient cherché un refuge, que comme à des êtres qui n'étaient plus.

## CHAPITRE VI.

### LE MIDSHIPMAN.

Le gaillard d'arrière de la frégate de Sa Majesté la *Licorne* était occupé par deux très grands personnages. Le capitaine Plumbton, commandant de la frégate, était l'un, et, s'il n'é-

tait pas grand de taille, il regagnait en largeur ce qui lui manquait en hauteur. On aurait pu dire qu'il tenait plus que sa part du gaillard d'arrière, s'il n'en eût été propriétaire, en sa qualité de capitaine, ce qui lui donnait droit à la part du lion; il n'avait pas plus de quatre pieds dix pouces de hauteur, mais il avait autant de circonférence à la ceinture, de sorte que si on l'eût mis sous une presse, il y aurait eu de quoi faire de lui un homme de très grande taille. Il marchait toujours son habit déboutonné, et ses pouces placés sous ses aisselles dans les entournures de son gilet, de manière à augmenter ses dimensions horizontales. Il tenait aussi la tête en arrière, ce qui poussait en avant sa poitrine et son estomac. Il marchait comme un acteur sur le théâtre dans une procession; mais, si sa démarche laissait à désirer, il avait le cœur excellent.

Le second personnage était le premier lieutenant de la frégate, qu'il avait plu à la nature de jeter dans un moule tout différent. Il était aussi grand que le capitaine était petit, aussi maigre que son officier supérieur était corpulent. Ses longues cuisses en bâtons allaient presque aux épaules du capitaine; et quand il lui arrivait de baisser la tête pour lui parler à

l'oreille, il semblait être la grue, et le capitaine la balle de marchandises qu'il s'agissait de hisser. Il avait toujours les mains derrière le dos, avec deux doigts entrelacés ensemble, et sa seule difficulté paraissait être de réduire ses longues enjambées à une dimension convenable pour pouvoir se conformer aux petits pas du capitaine. Son visage était aussi décharné que son corps, ses traits étaient durs, et ils annonçaient un caractère bourru.

Il venait de porter plainte contre plusieurs membres de l'équipage, et le capitaine avait conservé jusqu'alors un air imperturbable. M. Plumbton était un homme dont il était difficile de déranger la bonne humeur et à qui un bon dîner ne déplaisait pas. M. Markitall — c'était le nom du premier lieutenant — aurait cherché noise au Père éternel.

— Il est impossible, monsieur, dit le premier lieutenant, de faire faire le service, si l'on n'est appuyé.

Cette observation, faite d'un ton d'oracle, et paraissant, d'après la taille respective des interlocuteurs, tomber du ciel, n'obtint du capitaine pour toute réponse que les mots : — Très vrai.

— En ce cas, monsieur, je présume que vous trouverez bon que je mette le nom de cet homme sur mon rapport, pour qu'il soit puni.

— J'y réfléchirai, monsieur Markitall.

Ces mots, dans la bouche du capitaine Plumbton, équivalaient à un non.

— Je suis fâché d'avoir à vous dire, monsieur, que les midshipmen me donnent beaucoup d'embarras.

— C'est ce qui arrive toujours avec les jeunes gens, monsieur Markitall.

— Sans doute, monsieur, mais il faut que le devoir se fasse, et je ne puis me passer d'eux.

— Très vrai; — les midshipmen sont très utiles.

— Ils devraient l'être, monsieur; mais je regrette d'avoir à dire qu'ils ne le sont point. — Par exemple, il y a ce M. Templemore, je n'en puis rien faire, — il ne fait que rire.

— Que rire, monsieur Markitall? — M. Templemore rit-il de vous?

— Pas tout-à-fait, monsieur; mais il rit de tout. Si je l'envoie au haut du grand mât pour le punir, il y monte en riant; quand je lui permets d'en descendre, il en descend en riant. Si je lui fais un reproche, il rit le moment d'a-

près. En un mot, monsieur, il ne fait que rire. Je désirerais particulièrement, monsieur, que vous voulussiez lui parler, et voir si une intervention de votre part...

— Le ferait pleurer? — Sur ma foi, monsieur Markitall, il vaut mieux rire que pleurer dans ce monde. — L'avez vous jamais vu pleurer?

— Oui, monsieur, et fort à contre-temps. — Vous pouvez vous souvenir que, l'autre jour, vous avez fait punir Wilson, le soldat de marine que j'ai chargé de prendre soin de sa caisse et de son hamac; eh bien! monsieur, il n'a fait que pleurer tant que la punition a duré; ce qui équivaut... ce qui est tout au moins un acte indirect du mutinerie de sa part, car c'était dire...

— Que le jeune homme était fâché que son domestique fût puni. — Eh bien! monsieur Markitall, je ne fais jamais punir un homme que je n'en sois fâché moi-même.

— Je n'insiste pas sur ce qu'il a pleuré, monsieur; je puis fermer les yeux sur cela; mais je dois vous prier de prendre quelques mesures pour l'empêcher de rire de tout. — Tenez, monsieur, le voici qui monte sur le pont. Mon-

sieur Templemore, avancez! Le capitaine désire vous parler.

Le capitaine ne désirait nullement lui parler ; mais, pressé de cette sorte par son premier lieutenant, il ne pouvait s'en dispenser.

M. Templemore porta la main à son chapeau, et se présenta devant le capitaine avec un air de bonne humeur, mêlé de malice et de hardiesse, qui, je regrette de le dire, prouvait la justice de l'accusation et l'énormité de la faute.

— Ainsi donc, monsieur, dit le capitaine Plumbton interrompant sa promenade, et carrant ses épaules encore davantage, j'apprends que vous vous permettez de rire de mon premier lieutenant.

— Moi, monsieur! dit le midshipman ouvrant de grands yeux, mais un sourire sur les lèvres.

— Oui, monsieur, vous, dit M. Markitall se redressant de toute sa hauteur. Et en ce moment même, vous voilà encore à rire.

— Je ne saurais m'en empêcher, monsieur, — ce n'est pas ma faute, et ce n'est pas la vôtre non plus, à coup sûr, répondit le jeune homme d'un ton de sainte nitouche.

— Ne savez-vous pas, Edouard, — monsieur

Templemore, je veux dire, que c'est une faute très grave que de manquer de respect à son officier supérieur? dit le capitaine.

— Je n'ai jamais ri de M. Markitall qu'une seule fois, monsieur, autant qu'il m'en souvienne, et ce fut quand il tomba sur le tournevire.

— Et pourquoi en avez-vous ri?

— Je ris toujours quand je vois quelqu'un tomber, monsieur. Je ne saurais m'en empêcher.

— En ce cas, je suppose que vous ririez, monsieur, si vous me voyiez rouler dans les dalots sous le vent?

— Oh! s'écria Templemore, se contenant avec peine, j'avoue que mon premier mouvement serait de rire aux éclats. Il me semble que je vous y vois, monsieur.

— En vérité! je suis très-charmé que vous ne m'y voyiez pas. Mais je crois, jeune homme, que vous êtes convaincu par votre propre aveu.

— Convaincu d'avoir ri, monsieur; mais ce n'est pas un crime, il n'en est pas question dans les articles de l'ordonnance de la guerre.

— Non, monsieur, mais il y est parlé du

manque de respect. Vous riez quand vous ètes envoyé au haut du grand mât.

— Mais j'obéis à l'ordre sur-le-champ, monsieur. — N'est-ce pas la vérité, monsieur Markitall ?

— Oui, monsieur, vous obéissez; mais vous prouvez, en riant, que vous vous inquiétez fort peu de cette punition.

— Je ne m'en inquiète pas du tout, monsieur. — Je passe la moitié de ma vie au haut du grand mât; j'y suis accoutumé.

— Mais ne devriez-vous pas sentir la honte de cette punition, monsieur Templemore? dit le capitaine d'un ton sévère.

— Je sentirais la honte, si je sentais que je méritais la punition. — Si c'était *vous*, monsieur, qui me punissiez ainsi, je ne rirais pas, répondit le jeune homme d'un air grave.

— Vous voyez, monsieur Markitall, qu'il sait garder son sérieux, dit le capitaine.

— J'ai tout essayé pour le lui faire garder, monsieur, répondit le premier lieutenant, il m'a été impossible d'y réussir. — Mais je désire demander à monsieur Templemore ce qu'il a voulu dire par les mots : — Si je sentais que je

méritais la punition. — Veut-il donner à entendre que je l'aie jamais puni injustement ?

— Oui, monsieur, répondit le midshipman avec hardiesse. — Cinq fois sur six je suis envoyé au haut du mât pour rien, et c'est pourquoi je ne m'en inquiète pas.

— Pour rien, monsieur ? Trouvez-vous donc que rire ne soit rien ?

— J'apporte à mes devoirs toute l'attention dont je suis capable, monsieur ; j'obéis toujours à tous vos ordres ; je fais tout ce que je puis pour que vous soyez content de moi ; et vous me punissez sans cesse.

— Parce que vous riez toujours, monsieur ; et, ce qui est encore pis, parce que vous faites rire tout l'équipage.

— Je pense, monsieur, que l'équipage n'en fait que mieux sa besogne, quand il est en gaieté.

— Vous pensez, monsieur ? Et quel droit avez-vous de penser ? — Capitaine Plumbton, puisque ce jeune homme juge à propos de me donner des leçons sur la conduite que je dois tenir, je vous prie de voir quel effet produira sur lui une punition à laquelle vous l'aurez condamné vous-même.

— Monsieur Templemore, dit le capitaine, en premier lieu, vous vous permettez trop de liberté dans vos discours, et ensuite vous aimez trop à rire. — Il y a temps pour tout, monsieur, — temps pour rire et temps pour être sérieux. Le gaillard d'arrière n'est pas un lieu convenable pour rire.

— Encore moins le haut du grand màt, à coup sûr, dit le midshipman avec malice.

— Non, vôus avez raison; mais vous pouvez rire sur le gaillard d'avant, ou quand vous êtes dans la cabine des midshipmen avec vos compagnons.

— Je vous demande pardon, monsieur, nous ne le pouvons pas, car M. Markitall nous en fait toujours sortir quand il nous entend rire.

— Parce que vous riez toujours, monsieur Templemore.

— Je crois que cela est vrai, monsieur; et si c'est un tort, je suis fâché de vous déplaire, mais je n'ai nulle intention de vous manquer de respect. — Je ris quand je m'endors, — je ris quand je m'éveille, — je ris quand il pleut, — je ris quand il fait soleil; — je me sens toujours si heureux! — Mais quoique vous m'envoyiez si souvent au haut du grand mât, et

quelque porté que je sois à rire, monsieur Markitall, je vous assure que je ne rierais pas s'il vous arrivait un accident, et que j'en serais au contraire très-chagrin.

— Je vous crois, Edouard, dit le capitaine. — Je le crois véritablement, monsieur Markitall.

— Eh bien ! monsieur, répondit le premier lieutenant, puisque ce jeune homme paraît reconnaître ses erreurs, je n'ai pas dessein d'insister sur mes plaintes. — Tout ce que j'ai à lui demander, c'est de ne plus rire désormais.

— Vous entendez ce que dit le premier lieutenant, jeune homme, dit le capitàine; on ne peut rien de plus raisonnable. J'espère donc qu'il ne me sera plus fait de semblables plaintes. — Monsieur Markitall, faites-moi le plaisir de vous informer quand le nouveau pied du mât de misaine sera prêt. Je voudrais qu'il fût mis en place ce soir.

Le premier lieutenant salua le capitaine, et descendit sous le pont pour prendre les informations qui lui étaient demandées.

— Edouard! dit le capitaine dès que le premier lieutenant ne fut plus à portée de l'entendre, j'ai encore bien des choses à vous dire à ce sujet, mais je n'en ai pas le temps en ce mo-

ment : ainsi vous viendrez dîner avec moi. — Vous savez qu'à ma table je permets de rire — avec modération.

Le midshipman porta la main à son chapeau, et se retira d'un air rayonnant de joie et de bonheur.

J'ai rapporté cette petite scène pour donner au lecteur une idée du caractère d'Édouard Templemore. Il était la gaieté, la bonne humeur et la bonté personnifiées. Il ne pouvait en vouloir à personne; rien ne lui inspirait un sentiment durable; et il aurait rendu tous les services qui auraient pu être en son pouvoir au premier lieutenant lui-même, quoiqu'il en fût persécuté avec une sorte d'acharnement parce qu'il aimait à rire. Nous ne prétendons pas dire que ce jeune homme eût raison de rire à tout propos, ni que le premier lieutenant eût tout-à-fait tort de vouloir réprimer ce penchant. Comme le capitaine l'avait dit, il y a temps pour tout, et Edouard ne riait pas toujours en temps convenable. Mais rire était dans sa nature, et il ne pouvait s'en empêcher. Il était joyeux par essence, et il continua à l'être pendant bien des années, riant de tout, content de tout le monde et presque universellement aimé; et ni les vi-

cissitudes des événements, ni les fatigues du service ne changèrent son caractère franc, gai, libre et hardi.

Il servit son temps comme midshipman, subit son examen, répondit d'une manière satisfaisante à toutes les questions qui lui furent faites, et fut sur le point de se voir refuser son certificat pour avoir ri pendant qu'on l'interrogeait. Il eut le commandement d'une barque dans une expédition où il s'agissait d'enlever une corvette française; il fut un des premiers qui montèrent à l'abordage, et il attaqua le capitaine qui faisait flamboyer une rapière qui avait déjà été fatale à plusieurs Anglais, et qui lui fit à lui-même une blessure qui le renversa. Cependant la prise de ce navire, le courage qu'il avait montré et la blessure qu'il avait reçue lui valurent le rang de lieutenant. Il servit en cette qualité à bord d'un vaisseau de ligne dans les Indes-Occidentales, où il rit de la fièvre jaune, fut nommé commandant d'un beau schooner qui voguait de conserve avec ce vaisseau, et fut enfin chargé de faire une croisière pour gagner des parts de prise pour l'amiral, et de l'avancement pour lui-même, si sa bonne fortune lui procurait quelque heureuse rencontre.

# CHAPITRE VII.

## LA BAIE DU DORMEUR.

Sur la côte occidentale de l'Afrique est une petite baie à laquelle ceux qui y sont entrés à différentes époques ont donné plus d'un nom. Celui sous lequel l'avaient désignée les aventu-

reux Portugais qui osèrent les premiers fendre les vagues de l'océan Atlantique méridional, a été oublié. On n'a peut-être jamais su le nom que lui donnent les naturels de cette côte; et comme elle est indiquée dans quelques anciennes cartes anglaises sous le nom de baie du Dormeur, nous lui conserverons ce nom.

La terre, qui, par sa courbure, a formé ce petit enfoncement sur une côte qui possède peu de havres, et qui n'en exige certainement pas un plus grand nombre à présent, offre peut-être l'aspect le moins attrayant qu'il soit possible d'imaginer. Elle ne présente aux yeux qu'une plage de sable d'une blancheur étincelante, s'avançant en pente vers la mer; derrière, sont quelques petites hauteurs que les vagues viennent battre quand la fureur des vents les pousse vers la terre. On n'y aperçoit rien qui ait la moindre apparence de vie végétale. Plus loin dans l'intérieur, la vue est arrêtée par un mirage, à travers lequel on aperçoit dans le lointain quelques troncs de palmiers, tellement rompus et brisés par la réfraction, qu'on ne dirait jamais qu'il y a là de l'ombre et du feuillage.

L'eau, dans cette baie, était calme et unie

comme le miroir le mieux poli; pas une ride ne paraissait sur la surface, et le murmure d'un ruisseau aurait pu paraître le bruit d'un torrent au milieu du profond silence des ondes et de toute la nature en cet endroit. Pas un souffle d'air ne s'y faisait sentir, et l'atmosphère était comme enflammée par les rayons verticaux du soleil, qui répandait des flots de lumière et de chaleur. On ne voyait pas un oiseau de mer dont le vol rapide décrivît des cercles dans l'air, ou qui, se balançant sur ses ailes, sondât de son œil perçant la profondeur des ondes, pour fondre sur la proie qu'il y découvrirait. Tout était silence, solitude, désolation. Seulement on apercevait de temps en temps quelque énorme requin, nageant indolemment dans la mer échauffée, ou immobile, comme engourdi par les feux ardents du midi.

A l'entrée de cette baie, sur environ trois brasses d'eau, et sans aucun besoin du câble d'embossure, qui était lâche comme une corde tombée dans l'eau, flottait, immobile comme la mort, un navire dont les proportions auraient obtenu l'admiration unanime de tous ceux qui auraient été en état d'apprécier le mérite de sa construction, s'il eût été à l'ancre

dans le port le plus commerçant et le plus fréquenté de tout l'univers. Les lignes en étaient si belles, qu'on aurait pu le regarder comme un être que l'Architecte divin avait créé, et qu'il avait ordonné à la mer de recevoir, pour ajouter à la beauté et à la variété de ses ouvrages; car depuis l'énorme léviathan, jusqu'au plus petit des insectes marins; depuis le majestueux albatros, jusqu'au pétrel précurseur de la tempête, où pourrait-on trouver parmi les habitants de l'Océan une forme plus belle et plus appropriée à son usage, que cet échantillon de l'industrie humaine, dont le moule exquis et les mâts élégants s'élevaient seuls entre la mer et le firmament?

Hélas! il avait été construit par la cupidité, pour aider la cruauté et l'injustice, et il servait alors à un usage encore plus criminel.

— Jadis bâtiment négrier, maintenant c'était un schooner, un pirate renommé et encore plus redouté : — le *Vengeur*.

Il n'existait pas un vaisseau de guerre croisant sur l'Océan, ou le traversant seulement, qui n'eût reçu des instructions pour attaquer ce navire, qui, dans sa carrière de crimes, n'avait jamais rencontré que des succès; — pas

un bâtiment de commerce flottant sur quelque partie de la mer que ce fût, dont l'équipage ne frémît en entendant prononcer son nom, au souvenir des atrocités qui avaient été commises par les monstres qui le montaient. On l'avait vu partout, au nord, au sud, à l'est, à l'ouest; et partout il laissait après lui une trace horrible de rapines et de meurtres.

Ce modèle de beauté navale était tranquille et immobile dans cette baie; ses flancs peu élevés étaient peints en noir, avec une bordure rouge; — ses mâts élancés brillaient comme s'ils eussent été vernis; ses huniers, ses barres traversières et même ses poulies étaient peints en blanc mat; — des bannes étaient tendues à l'avant et à l'arrière pour mettre l'équipage à l'abri des rayons brûlants du soleil; ses cordages étaient bien tendus, et tout annonçait que l'expérience et la discipline régnaient à bord. On voyait le cuivre qui le doublait briller à travers l'eau lisse et limpide de la baie, et si l'on regardait par-dessus son couronnement, dans l'onde bleue qui le soutenait, on pouvait voir le fond de sable sur lequel reposait son ancre sous son écusson. Une petite barque était en mer, attachée à la poupe par une corde, dont

le poids, dans le calme complet qui régnait, semblait l'attirer vers le schooner.

Maintenant, montons à bord. Notre premier objet de surprise sera de reconnaître la méprise qu'on faisait en évaluant le port de ce bâtiment quand on le voyait d'une certaine distance. Au lieu d'un petit navire d'environ quatre-vingt-dix tonneaux, nous découvrons que son port est de plus de deux cents; que son bau est d'une largeur immense, et que ses mâts qui nous avaient paru si légers et si élégants, sont d'une bonne force à laquelle nous ne nous attendions pas. Son pont est formé de planches étroites de sapin où il ne se trouve ni fente ni inégalité. Ses cordages sont faits de chanvre de Manille, bien attachés à des chevillots de cuivre, ou lovés sur le tillac dont la blancheur fait contraste avec le vert brillant de ses balustrades. Son cabestan et ses habitacles sont en acajou à cannelures et ornés en cuivre. Des grillages en cuivre protègent tous les vitrages; des piles de mousquets brillants sont rangées en face du grand mât, et des piques d'abordage sont attachées à la grande vergue.

Au centre du navire, entre le grand mât et celui de misaine, est un long canon de cuivre

placé sur un affût, et arrangé de manière à pouvoir, en cas de mauvais temps, être descendu sous le pont, et mis à couvert; de chaque côté du pont sont montés huit canons de cuivre, de moindre calibre, et d'un travail exquis. Sa construction offre la preuve des talents de l'ingénieur qui y a présidé; l'ordre et l'arrangement qu'on voit régner partout, annoncent que toutes les connaissances navales en théorie et en pratique, et la résolution de maintenir une stricte discipline, se trouvent réunies dans l'homme qui en a le commandement.

Et sans la réunion de toutes ces circonstances, comment ce bâtiment aurait-il pu continuer si long-temps ses courses criminelles et toujours heureuses? Comment aurait-il été possible de maintenir l'union d'une bande de mécréants qui ne craignaient ni Dieu ni les hommes; dont la plupart avaient commis des meurtres abominables, ou des iniquités peut-être encore plus révoltantes? La cause de ce succès était que le commandant de ce navire était si supérieur à ses compagnons, qu'il ne pouvait trouver de rival parmi eux. Il leur était supérieur en talents, en courage et en force physique, car c'était un véritable Hercule. Mal-

heureusement il les surpassait aussi en scélératesse, en cruauté, et en mépris pour toutes les lois divines et humaines.

On ne connaissait que très imparfaitement quelle avait été la vie antérieure de cet homme. On ne pouvait douter qu'il n'eût reçu une excellente éducation, et l'on disait qu'il était né d'une ancienne famille des frontières qui séparent l'Angleterre et l'Ecosse, sur les bords de la Tweed. — Quels événements en avaient fait un pirate; par suite de quelles erreurs était-il déchu du rang qu'il occupait dans le monde pour devenir un proscrit, c'était ce dont personne n'était instruit. Tout ce qu'on savait, c'était qu'il avait passé plusieurs années à faire la traite des nègres, avant de s'être emparé de ce bâtiment, et d'avoir commencé sa carrière criminelle. Son équipage ne lui connaissait d'autre nom que celui de Caïn, et il avait parfaitement choisi ce nom, car depuis trois ans sa main était contre tous, et la main de tous contre lui (1). Sa taille avait plus de six pieds, et la largeur de ses épaules et de sa poitrine annonçait qu'il était doué de toute la force

(1) Genèse, chap. XVI, verset 12.

physique qui peut appartenir à l'homme. Ses traits auraient été beaux, si son visage n'eût été défiguré par plusieurs cicatrices; et, chose assez étrange, ses yeux bleus étaient pleins de douceur, sa bouche était bien formée, ses dents étaient blanches comme des perles, ses cheveux frisés et bouclés. Sa barbe, qu'il portait longue, comme tous les hommes de son équipage, tombait en ondoyant sur sa poitrine. La proportion de tous ses membres était parfaite, mais leur énormité inspirait presque la terreur. Son costume était élégant et parfaitement adapté à ses formes. Il portait des pantalons de toile blanche, des bottes de cuir jaune non tanné, comme on les fait dans les Açores; une chemise de coton à larges raies, un gilet brodé en or, une jaquette en velours d'un bleu foncé et garnie de boutons en or, dont une manche lui pendait sur l'épaule gauche à la manière des marins de la Méditerranée; un bonnet à la turque supérieurement brodé; enfin un châle de cachemire rouge, qui lui servait de ceinture, et dans lequel étaient passés un long poignard et deux pistolets, complétait son costume.

Son équipage se composait en totalité de cent soixante-cinq hommes, de presque toutes les

nations du monde. Cependant il était à remarquer que tous ceux à qui une portion d'autorité était déléguée, étaient Anglais ou nés dans quelque contrée du nord de l'Europe. Les autres étaient principalement des Espagnols et des Maltais. Cependant, il s'y trouvait aussi des Portugais, des Brésiliens, des nègres, etc., qui en formaient le complément. Mais, au moment dont nous parlons, on avait ajouté à l'équipage un supplément de vingt-cinq hommes. C'étaient des Kroumans, race de nègres à présent bien connue, qui habite la côte voisine du cap des Palmes, et parmi laquelle nos bâtiments de guerre qui sont en station sur cette côte, louent souvent des hommes pour remplacer nos marins dans des travaux qu'une chaleur brûlante rend trop pénibles à ceux qui ne sont pas habitués à ce climat. Ce sont des hommes vigoureux et bâtis en athlètes. Ils ont de la gaieté, un excellent caractère, et, tout différents des autres Africains, ils sont toujours disposés au travail. Les relations fréquentes qu'ils ont avec les Anglais font qu'en général ils en parlent la langue suffisamment pour se faire entendre. Ils aiment beaucoup à recevoir un nom quand ils arrivent à bord d'un bâti-

ment, et quand on leur en a donné un, ils le gardent ordinairement toute leur vie. On trouve donc maintenant sur cette côte des Blücher, des Wellington, des Nelson, etc., et ils égoutteront les fauberts, ou s'occuperont des travaux les plus vils, sans croire dégrader ces noms illustres.

On ne doit pas supposer que ces hommes étaient venus volontairement à bord de ce bâtiment. Les pirates les avaient trouvés sur des navires anglais qui avaient loué leurs services pour quelque temps, et ils les avaient gardés pour les employer à la manœuvre, après avoir brûlé ces navires, et avoir assassiné le reste de l'équipage. Ils leur avaient promis une récompense, s'ils s'acquittaient de leurs devoirs; mais les Kroumans, ne comptant pas sur l'exécution de cette promesse, étaient à l'affût de la première occasion qui pourrait se présenter pour s'échapper.

Le capitaine du schooner était sur le gaillard d'arrière, tenant en main un télescope qu'il dirigeait de temps en temps vers la pleine mer, comme s'il se fût attendu à y voir paraître un navire. Les officiers et les hommes de l'équipage étaient couchés ou assis sur le pont, acca-

blés par la chaleur excessive, et attendant avec impatience l'arrivée de la brise de mer pour rafraîchir leurs fronts brûlants. Avec leur longue barbe mal peignée, leur poitrine découverte, leur teint brûlé et leur physionomie féroce, ils formaient un groupe terrible à voir, même quand ils étaient dans le repos.

Il faut maintenant que nous descendions dans la cabine du schooner. L'ameublement en était simple. De chaque côté était un lit qui était relevé; contre la cloison du fond on voyait un grand buffet, destiné dans l'origine à renfermer les verres et la vaisselle de porcelaine ou de faïence, mais qui était alors rempli de vases d'or et d'argent, de toute dimension et de toute espèce, produit du pillage fait par les pirates sur différents navires. Quand le jour tombait, elle était éclairée par des lampes d'argent, qui avaient évidemment été faites pour être suspendues dans quelque église catholique.

Dans cette cabine se trouvaient alors deux individus sur lesquels nous appellerons l'attention du lecteur. L'un était un Krouman, dont la physionomie prévenante respirait la bonne humeur. Il avait été nommé le grand Pompée, probablement à cause de sa grande taille; il

portait des pantalons de toile à voiles; le reste de son corps était nu, et présentait une peau lisse et luisante, couvrant des muscles qu'un anatomiste ou un sculpteur n'aurait pu voir sans admiration.

Le second était un jeune homme de dix-huit à vingt ans. Il avait de beaux traits, pleins d'intelligence, et paraissait de sang européen. Sa physionomie avait pourtant une expression mélancolique qui semblait lui être habituelle; son costume, quoique à peu près le même que celui du capitaine, avait plus de grâce sur ses membres plus délicats, mais parfaitement formés. Il était assis sur un sofa placé à côté de la porte de la cabine, et il tenait en main un livre dont il lisait de temps en temps quelques lignes, levant ensuite ses yeux pour les fixer sur le Krouman, qui, s'acquittant des fonctions de sommelier, nettoyait et rangeait les vases précieux qui se trouvaient dans le buffet.

— Massa Francisco, dit Pompée en lui montrant un gobelet d'or richement sculpté en relief, qu'il venait de frotter avec soin, — ceci être réellement une belle chose.

— Oui, répondit Francisco d'un air grave; vous ne vous trompez pas, Pompée.

— Comment capitaine Caïn lui avoir cela?

Francisco secoua la tête. Pompée mit un doigt sur ses lèvres, et ses yeux pleins d'intelligence se fixèrent sur Francisco.

En ce moment ils entendirent le personnage dont il était question descendre du pont. Pompée se remit à frotter le gobelet d'or, et Francisco fixa les yeux sur son livre.

On ignorait quelle était la nature précise du lien qui semblait attacher le capitaine à ce jeune homme; mais comme Francisco l'avait toujours accompagné et ne le quittait jamais, on supposait en général qu'il était son fils; et les hommes de l'équipage l'appelaient aussi souvent Caïn le jeune, que Francisco. Cependant, on avait remarqué que, depuis quelque temps, ils avaient ensemble de fréquentes altercations, et que le capitaine paraissait surveiller tous ses mouvements.

— Je vous prie de ne pas interrompre votre conversation, dit le capitaine à Francisco en entrant dans la cabine; vous avez sans doute des choses très-importantes à apprendre d'un Krouman.

Francisco ne répondit rien, et eut l'air de continuer sa lecture. Les yeux du capitaine pas-

sèrent alternativement de l'un à l'autre, comme s'il eût voulu lire dans leurs pensées.

— Que lui disiez-vous, monsieur Pompée?

— Moi, massa capitaine! moi dire seulement au jeune massa : cela être beau; — lui demander où vous l'avoir eu; et lui pas répondre.

— Et que vous importe tout cela, misérable nègre? s'écria le capitaine. Et lui arrachant le gobelet des mains, il lui en donna sur la tête un coup si violent, que le Krouman, tout vigoureux qu'il était, en fut renversé, et que le gobelet en fut aplati. Pompée se releva lentement, encore étourdi par ce coup, la tête en sang, et il sortit de la cabine sans prononcer un seul mot.

Caïn se jeta sur une des caisses qui étaient à côté de chaque lit, et dit avec un sourire amer :

— Et voilà ceux dont vous faites vos amis intimes, Francisco!

— Dites plutôt, répondit le jeune homme en mettant son livre sur la table, que voilà quelle est votre injuste cruauté envers un homme qui ne vous avait aucunement offensé. Sa question était fort innocente, car il ne savait pas de quelle manière ce gobelet est tombé en votre possession.

— Mais vous, vous ne l'avez pas oublié ! — Soit, jeune homme, soit ! Mais je vous en avertis encore une fois, comme je l'ai déjà fait souvent, — ce n'est que le souvenir de votre mère qui m'a empêché, depuis long-temps, de donner votre corps pour pâture aux requins.

— Je ne sais quelle influence le souvenir de ma mère peut avoir sur vous ; je regrette seulement que, de quelque manière que ce soit, elle ait eu le malheur d'avoir des rapports avec vous.

— Son souvenir a sur moi l'influence que doit avoir sur un homme celui d'une femme avec laquelle il a passé tant d'années dans une cabine. Mais ce souvenir commence à s'effacer, et je vous dirai, une fois pour toutes, qu'il ne me retiendra plus, si vous continuez à agir comme vous l'avez fait depuis un certain temps. — Vous avez affiché le mécontentement en présence de mon équipage ; vous avez contesté mes ordres, et j'ai tout lieu de croire que vous complotez en ce moment contre moi.

— Et comment rester de sang-froid ! s'écria Francisco, quand je vois commettre tant d'actes d'horrible cruauté, — de cruauté exercée de sang-froid, ce dont j'ai été si souvent témoin depuis quelque temps ? — Pourquoi m'avez-vous fait

monter sur ce navire? Pourquoi m'y retenez-vous? Tout ce que je vous demande, c'est de me permettre de le quitter. — Vous n'êtes pas mon père; vous me l'avez dit.

— Non, je ne le suis pas; mais — vous êtes fils de votre mère.

— Cela ne vous donne ni droit ni pouvoir sur moi, quand même vous l'auriez épousée, ce qui...

— Ce qui n'est pas.

— J'en remercie le ciel; car un mariage avec vous aurait été pour elle une honte encore plus grande.

— Quoi! s'écria Caïn en se levant. Et saisissant le jeune homme par le cou, il l'enleva de terre aussi facilement que si c'eût été un enfant de sept ans. — Mais non, dit-il en le lâchant, non, je ne puis oublier votre mère.

Caïn se rassit sur la caisse.

— Comme il vous plaira, dit Francisco dès qu'il put respirer; il m'importe peu que vous m'étrangliez ou que vous me jetiez à la mer pour être dévoré par les requins; ce ne sera pour vous qu'un meurtre de plus.

— Fou enragé! s'écria Caïn, pourquoi me tenter ainsi?

Et se levant encore une fois, il sortit à la hâte de la cabine.

L'altercation que nous venons de rapporter avait été entendue en grande partie sur le pont, car la porte de la cabine était ouverte, et le dessus vitré avait été retiré pour que l'air y pénétrât. Le visage de Caïn était pourpre quand il reparut sur le tillac. Il vit son premier lieutenant debout près de l'écoutille, et plusieurs hommes de l'équipage qui avaient sommeillé sur l'arrière, ayant encore la tête soulevée sur un coude, comme pour écouter la conversation.

— Cela ne peut continuer, monsieur, lui dit Hawkhurst, son premier lieutenant en secouant la tête.

— Non, répondit le capitaine; pas même s'il était mon fils. Mais que faire? — Il ne connaît pas la crainte.

Hawkhurst lui montra la porte d'entrée.

— Quand je vous demanderai votre avis, vous pourrez me le donner, dit le capitaine; et il se détourna d'un air sombre.

Pendant ce temps, Francisco se promenait dans la cabine, livré à de profondes réflexions. Quelque jeune qu'il fût, il envisageait la mort avec indifférence, car il n'avait aucun lien qui

pût lui rendre la vie précieuse. Il se souvenait de sa mère, mais non de sa mort, car on la lui avait cachée. Dès l'âge de sept ans, Caïn l'avait pris avec lui sur un bâtiment négrier, et depuis ce temps, il ne l'avait jamais quitté. Ce n'était que depuis peu qu'il avait appris que le capitaine n'était pas son père. Pendant toutes les années qu'il avait passées à faire la traite des nègres, Caïn avait consacré beaucoup de temps à l'éducation de Francisco. Lorsqu'il avait commencé à lui donner des leçons, le hasard avait voulu que le seul livre qui se trouvât sur le bâtiment était une Bible qui avait appartenu à sa mère; ce fut sur ce livre qu'il apprit à lire, et à mesure qu'il fit des progrès, Caïn lui en mit d'autres entre les mains. Il peut paraître étrange que le trafic odieux dont son père putatif s'occupait n'ait pas corrompu le cœur et l'esprit de l'enfant; mais y ayant été accoutumé dès ses premières années, il regardait les nègres comme une espèce entièrement distincte de la sienne, idée qui justifiait la cruauté des Européens à leur égard.

Il faut dire aussi qu'il existe des êtres que le ciel a doués de dispositions si heureuses, que le mauvais exemple et la mauvaise compagnie

ne peuvent les pervertir. Francisco était de ce nombre. A mesure qu'il acquit des années et des connaissances, il réfléchit davantage par lui-même, et il était déjà révolté de la manière cruelle dont les malheureux nègres étaient traités, quand le bâtiment négrier fut métamorphosé en pirate. D'abord on s'abstint de tout acte de barbarie. On attaquait des navires, on les pillait, mais on laissait la vie à ceux qui s'y trouvaient. Mais, dans la carrière du crime, la pente est rapide. Les informations données par ceux qu'on avait pillés, et à qui l'on avait laissé la vie sauve, avait mis plus d'une fois le schooner en état d'être pris. Depuis ce temps les pirates n'avaient plus épargné personne, et bien souvent le meurtre avait été accompagné de crimes peut-être encore plus atroces.

Francisco avait donc été témoin de scènes qui lui glaçaient le sang dans les veines. Plus d'une fois, il avait fait les plus vives instances pour obtenir la vie d'infortunés sur le point d'être assassinés de sang-froid, et toujours inutilement. Rempli d'indignation contre le capitaine et contre son équipage, et détestant leur barbarie, il avait depuis un certain temps exprimé son opinion avec intrépidité; et il avait

bravé le capitaine, car, dans la chaleur d'une altercation, Caïn lui avait déclaré qu'il n'était pas son fils.

Si quelque officier ou quelque homme de l'équipage eût dit la dixième partie des choses que proféraient sans crainte les lèvres hardies de Francisco, il aurait à l'instant payé cher sa témérité. Mais il existait dans le cœur de Caïn un sentiment qui combattait en faveur de Francisco, et qu'il ne pouvait étouffer, — c'était le sentiment que fait naître l'habitude. Francisco avait été son compagnon depuis sa première enfance, et sa présence était devenue un besoin pour lui. Il y a dans notre nature un principe que l'on ne peut en extirper, même quand cette nature est la plus dégradée, — c'est de sentir le besoin d'avoir quelque chose à aimer, à protéger, à surveiller. Ce besoin se satisfait sur un chien ou sur tout autre animal, à défaut d'un être de notre espèce. — Tel était le sentiment qui attachait Caïn à Francisco, et c'était ce sentiment qui avait jusqu'alors sauvé la vie à ce jeune homme.

Après s'être promené quelque temps en long et en large, Francisco s'assit sur la caisse que le capitaine avait quittée. Entendant un léger

bruit près de la porte, il leva les yeux de cè côté, et aperçut la tête de Pompée qui regardait dans la cabine, et qui de la main lui faisait signe d'approcher de lui.

Francisco se leva. Il alla prendre sur le buffet une bouteille qui contenait un reste de rhum, et la présenta au Krouman sans prononcer un seul mot.

— Massa Francisco, dit Pompée à voix basse, Pompée dire — tous les Kroumans dire que si eux s'enfuir, vous vous enfuir aussi. — Pompée dire — tous les Kroumans dire que si les pirates vouloir vous tuer, eux pas pouvoir le faire tant qu'un seul Krouman vivre.

A ces mots, il repoussa doucement de la main le jeune Francisco, comme s'il n'eût pas eu besoin de réponse, et se retira à la hâte.

# CHAPITRE VIII.

## L'ATTAQUE.

Pendant ce temps, la brise de mer se faisait sentir au large, et elle arriva bientôt jusqu'à l'endroit où le schooner était à l'ancre. Le capitaine ordonna à un homme de l'équipage de

monter sur les barres traversières des hunes et de surveiller la mer avec grand soin. Il se remit alors à se promener sur le pont avec son premier lieutenant, et continua la conversation qu'il avait commencée avec lui.

— Il peut n'avoir mis à la voile qu'un jour ou deux plus tard, dit-il; j'ai eu égard à cela; et comptez-y bien, quand il passera à l'est, nous ne pouvons manquer de le rencontrer. Si nous ne le voyons pas avant la nuit, je prendrai le large : je connais bien les Portugais.

Le jour commençait à baisser quand le capitaine descendit dans la cabine pour dîner. Il se mit à table avec Francisco, qui mangea en silence. Une ou deux fois, le capitaine, dont le courroux s'était calmé, et sur qui l'intérêt que lui inspirait ce jeune homme avait repris l'ascendant, quoiqu'il l'eût momentanément maîtrisé, avait cherché, mais inutilement, à entamer une conversation avec lui, quand tout-à-coup on entendit l'homme qui était en vigie s'écrier : — Une voile !

— Le voici, de par Dieu ! s'écria le capitaine en se levant avec vivacité. Mais, réprimant ce mouvement, il se rassit au même instant.

Francisco appuya un coude sur la table, porta

une main à son front, et s'en couvrit les yeux.

— C'est un grand vaisseau, monsieur, dit Hawkhurst, entrant dans la cabine quelques instants après; on peut déjà voir jusqu'au second ris de ses voiles de hune.

Le capitaine but à la hâte un grand trait de vin à même une bouteille, jeta un regard de colère et de mépris sur Francisco, et suivit son premier lieutenant sur le pont.

— Alerte, camarades! s'écria Caïn après avoir examiné ce vaisseau quelques secondes à l'aide d'un télescope; c'est lui! qu'on plie les bannes, et qu'on mette l'ancre à poste. — Il y a sur ce navire, mes amis, plus d'argent que vos caisses n'en pourront contenir; et les saints des églises de Goa auront à attendre un peu plus long-temps leurs chandeliers d'or.

Tout l'équipage se mit à travailler avec ardeur; et quelques minutes après, le *Vengeur*, faisant une bordée à tribord, marcha de manière à intercepter le malheureux navire. La brise fraîchit, et le schooner fendait les ondes avec l'impétuosité d'un dauphin qui poursuit sa proie. Au bout d'une heure on pouvait distinguer clairement le corps du vaisseau, mais le soleil descendait vers l'horizon : et avant que

les pirates eussent pu reconnaître quelle en était la force, la nuit arriva. Il était impossible de savoir si le schooner avait été vu ou non; mais dans tous les cas, le vaisseau n'avait rien changé à la direction de sa course, et s'il l'avait aperçu il était évident qu'il l'avait méprisé.

Pendant tout ce temps, on n'était pas oisif à bord du *Vengeur*. On avait débarrassé le pont de tous les objets qui pouvaient gêner les manœuvres, détaché les canons, préparé des boulets; en un mot, on s'était disposé à l'action avec toute l'énergie et la discipline qu'on peut remarquer sur un vaisseau de guerre. On n'avait pas perdu de vue le navire qu'on poursuivait, le capitaine le suivant toujours des yeux à l'aide d'un télescope de nuit. Environ une heure après, le schooner n'était plus qu'à un mille du vaisseau, et l'on gouverna alors de manière à s'en placer à la distance d'un câble, en le tenant sous le vent. Dès que le *Vengeur* fut dans cette position, Caïn monta sur le platbord et héla le navire. On lui répondit en portugais.

— Mettez en panne, ou je vous coule à fond! s'écria Caïn.

Une décharge générale des caronades et une

formidable volée de mousqueterie furent la réponse des Portugais. La bordée partait de trop haut pour frapper les flancs peu élevés du schooner, mais elle ne fut pas sans effet. Elle abattit le petit mât de hune, coupa le grand pic et fit tomber sur le pont une bonne partie des manœuvres dormantes et courantes. La volée de mousqueterie fut encore plus fatale, car elle blessa treize hommes, dont quelques uns dangereusement.

— Bravo, Jean Portugais! s'écria Hawkhurst. Par tous les tisons de l'enfer! je ne vous faisais pas l'honneur de vous supposer tant de feu.

— Ce qu'il ne tardera pas à payer cher, dit Caïn, qui était encore sur le plat-bord, sans s'inquiéter si cette situation était dangereuse.

— Sang pour sang, quand je devrais le boire! s'écria le second lieutenant, qui avait été blessé au bras, et dont le sang coulait sur le pont le long de ses doigts; Bill, bandez-moi le bras avec mon mouchoir.

Cependant Caïn avait ordonné à son équipage de pointer ses canons plus haut, attendu l'élévation considérable du corps du vaisseau qu'il attaquait, et auquel sa bordée fut rendue sur-le-champ.

— C'est cela, mes amis! s'écria-t-il. A tribord! Hawkhurst, faites virer le schooner. — Nous ne pouvons perdre ainsi nos hommes.

La manœuvre fut exécutée avec promptitude et dextérité; le *Vengeur* vira de bord, et se trouva en arrière du navire attaqué.

Les Portugais s'imaginèrent que le schooner, éprouvant une résistance à laquelle il ne s'attendait pas, ne songeait plus qu'à s'éloigner, et ils poussèrent une bruyante acclamation de joie.

— Fort bien! mes braves, fort bien! dit Caïn en ricanant; vous jouez de votre reste, je vous en réponds.

En quelques minutes, le *Vengeur* était à un mille en arrière du vaisseau.

— Maintenant, Hawkhurst, dit Caïn, virez de nouveau; mettez du monde au grand canon, et veillez à ce qu'il soit chargé jusqu'à l'embouchure. Faites monter un autre petit mât de hune, et faites renouer et rejoindre les manœuvres.

La proue du schooner fut alors tournée une seconde fois vers le vaisseau, dont il avait la poupe en droite ligne avec sa proue, à la dis-

tance d'un peu plus d'un mille. Le long canon qui était au milieu du pont fut régulièrement servi; et enfilant le navire, il faisait pleuvoir les boulets dans les cabines et dans toutes les parties de l'arrière du vaisseau. En vain les Portugais manœuvraient pour montrer le flanc à l'ennemi et lui envoyer des bordées, ils ne pouvaient lui faire aucun mal, parce que Caïn avait toujours soin de se tenir à une distance où les caronades du vaisseau ne pouvaient l'atteindre, tandis que chaque coup de son grand canon portait. Le vaisseau était donc à la merci des pirates, et, comme on pouvait s'y attendre, les pirates n'en montrèrent aucune. Leur feu meurtrier dura trois heures, mais alors leur long canon, qui, comme nous l'avons dit, était de cuivre, devint tellement échauffé, qu'il n'était plus possible de le charger. Pendant ce temps on avait mis en place un nouveau petit mât de hune, et l'on avait fait les réparations nécessaires aux manœuvres. Quand le feu cessa, la nuit était trop obscure pour qu'on pût distinguer si le vaisseau avait baissé pavillon ou non. Le *Vengeur* continua à suivre le vaisseau jusqu'au point du jour, s'en maintenant toujours à la même distance.

Maintenant passons à bord du navire attaqué. C'était un de ces bâtiments en si petit nombre que le gouvernement portugais envoie encore tous les ans dans un pays où sa domination avait été autrefois universellement reconnue, et où il ne possède plus que quelques milles de territoire. Il allait à Goa, et avait à bord un nouveau gouverneur pour cet établissement, l'évêque qui revenait de Portugal avec une nièce, et un petit détachement de troupes. Le départ d'un navire avec de tels passagers était une circonstance peu commune, et par conséquent on en parla généralement long-temps avant qu'il mît à la voile. Il y avait déjà quelques mois que Caïn avait reçu de quelques affidés qu'il avait en Portugal tous les détails nécessaires sur l'époque du départ de ce vaisseau, la marche qu'il devait suivre, et les objets qui en composeraient la cargaison; mais, suivant la coutume des Portugais de nos jours, il était survenu délai sur délai, et il n'y avait que trois semaines qu'il avait appris qu'il était enfin sur le point de lever l'ancre. Il suivit donc la côte jusqu'à la baie dont nous avons parlé, et il y resta quelques jours à l'attendre.

Comme le prouva l'événement, Caïn avait

fait preuve de jugement et de résolution, tant en attendant ce navire qu'en l'attaquant. Le feu du schooner avait été destructeur, une grande partie des soldats et des hommes de l'équipage avaient été tués ou blessés les uns après les autres; et enfin ceux que les boulets avaient épargnés jusqu'alors, voyant que tous leurs efforts pour se défendre étaient inutiles, puisque leurs bordées ne pouvaient atteindre le schooner, étaient descendus à fond de cale pour ne pas être exposés au feu. Lorsque le *Vengeur* avait discontinué son feu pour laisser refroidir son long canon, il ne restait plus sur le pont que le capitaine portugais et un vieux marin expérimenté et aguerri, qui tenait le gouvernail.

Sur le faux pont étaient réunis, dans un espace assez resserré, les passagers, quelques hommes de l'équipage, les blessés et le chirurgien qui les pansait. L'évêque, homme de grande taille, ayant une physionomie vénérable, et pouvant avoir soixante ans, était à genoux au milieu de ce groupe, faiblement éclairé par deux ou trois lampes, tantôt adressant au ciel de ferventes prières, tantôt donnant les secours spirituels aux blessés qui étaient sur

le point de mourir et que leurs compagnons apportaient près de lui. A son côté était sa nièce, orpheline âgée d'environ dix-sept ans, qui avait les yeux fixés sur son oncle, tandis qu'il priait, ou qui, à genoux comme lui, regardait avec l'air de la plus tendre compassion ses compatriotes expirants, dont il adoucissait les derniers instants par ses soins consolateurs. De l'autre côté de l'évêque étaient debout le gouverneur, don Philippe de Ribiéra et ses deux fils, jeunes gens à la fleur de l'âge, tous deux officiers au service du roi. Une sombre mélancolie était empreinte sur le front de don Ribiéra, il prévoyait quel serait leur sort, et il y était préparé. L'aîné de ses fils avait les yeux fixés sur la physionomie douce et aimable de Térésa de Silva. — Le soir même, en se promenant sur le pont, ils avaient échangé des vœux d'amour et de fidélité; — le soir même, ils avaient joui ensemble du présent, et avaient vu briller les plus douces espérances dans l'avenir. — Mais il faut que nous les quittions pour retourner sur le pont.

Le capitaine portugais, qui se promenait sur l'arrière du vaisseau, s'approcha du vieux marin qui tenait le gouvernail.

— Antonio, lui dit-il, je le vois avec mon télescope de nuit, il est toujours à la même distance, et pourtant il y a deux heures qu'il a cessé son feu; croyez-vous qu'il soit arrivé quelque accident à son long canon? si cela était, nous pourrions avoir encore quelque chance.

— Je crains bien qu'il ne nous en reste aucune, mon capitaine, répondit Antonio en secouant la tête. Le bruit seul du premier coup qui a été tiré a suffi pour m'apprendre que c'est un canon de cuivre. Et dans le fait, aucun schooner ne pourrait porter un long canon de fer de ce calibre. Comptez-y bien, il attend que le métal se refroidisse, ou que le jour paraisse, pour recommencer son feu. Une couple de longs canons aurait pu nous sauver, mais comme il est meilleur voilier que nous, nous sommes à sa merci.

— Que peut-être ce schooner? — un corsaire français?

— Je le désire de tout mon cœur, et j'ai fait vœu d'offrir à saint Antoine un chandelier d'argent, si ce n'est rien de pire. Nous pourrions encore espérer de revoir notre pays, mais je crains bien...

— Que craignez-vous, Antonio ?

— Je crains que ce ne soit ce pirate dont nous avons si souvent entendu parler.

— Si cela est, il ne nous reste qu'à vendre notre vie le plus chèrement possible.

— C'est bien mon intention, répondit Antonio en tournant la roue d'un rais.

Le jour parut, et leur montra le schooner continuant à les suivre à un bon mille de distance, sans qu'on vît aucun mouvement à son bord. Ce ne fut que lorsque le soleil se fut élevé de quelques degrés au-dessus de l'horizon, qu'on vit une épaisse fumée en couvrir de nouveau la proue, et que les boulets recommencèrent à frapper les bois du vaisseau portugais. La raison de ce délai était que le pirate avait voulu attendre qu'il fit grand jour, afin de s'assurer si l'on n'apercevait nul autre navire sur la mer, avant de fondre sur sa proie. Le capitaine portugais passa à l'arrière et fit arborer son pavillon, mais le *Vengeur* n'en montra aucun, et ses boulets firent encore voler des éclats de bois du malheureux vaisseau. La plupart de ceux qui étaient montés sur le pont pour voir ce qui se passait se hâtèrent de regagner la retraite qu'ils avaient quittée.

— Ne quittez pas le gouvernail, Antonio, dit le capitaine portugais; il faut que je descende pour me concerter avec le gouverneur.

— Soyez tranquille, mon capitaine; aussi long-temps que ces vieux bras tiendront à mon corps, je ferai mon devoir, répondit le vieux marin, tout épuisé qu'il était par la fatigue et les veilles.

Le capitaine descendit sur le faux pont, il y trouva ses passagers rassemblés avec la plus grande partie de l'équipage.

— Mes seigneurs, dit-il en s'adressant au gouverneur et à l'évêque, le schooner ne montre aucun pavillon, quoique nous ayons arboré le nôtre : — je viens vous demander votre bon plaisir; nous ne pouvons nous défendre, et je crains que nous ne soyons à la merci d'un pirate.

— D'un pirate! s'écrièrent quelques hommes de l'équipage en se frappant la poitrine, et en appelant tous les saints à leur aide.

— Silence, bonnes gens, silence! dit l'évêque avec douceur. Quant à ce qu'il convient de faire, ajouta-t-il en se tournant vers le capitaine, je ne puis vous donner aucun avis. Je

suis un homme de paix, et ma place n'est pas dans un conseil de guerre. C'est à vous, don Ribiéra, à vous et à vos fils, qu'il appartient de décider cette question. — Ne tremblez pas, ma chère Téresa; ne sommes-nous pas sous la protection du Tout-Puissant?

— Sainte Vierge, ayez pitié de nous! s'écria Téresa.

— Venez, mes fils, dit don Ribiéra, montons sur le pont, et nous y tiendrons conseil. Qu'aucun homme de l'équipage ne nous suive! il est inutile de risquer des vies qui peuvent encore être précieuses.

Don Ribiéra et ses fils suivirent le capitaine sur le gaillard d'arrière, et ils eurent ensemble une conférence à laquelle Antonio fut admis.

— Nous n'avons qu'une seule chance, dit le vieillard après quelques minutes de discussion. Baissons notre pavillon comme pour nous rendre, alors le schooner viendra se ranger bord à bord avec nous, ou il enverra ses barques pour prendre possession de la prise. Dans tous les cas, nous saurons à qui nous avons affaire, et si c'est un pirate, vendons notre vie le plus

cher possible. Si, quand nous aurons baissé pavillon, le schooner vient se placer bord à bord, comme je crois qu'il le fera pour monter à l'abordage, alors que chacun soit prêt à un combat désespéré.

— Vous avez raison, Antonio, répondit le gouverneur. — Capitaine, faites baisser le pavillon; nous verrons ce que fera le schooner. — Et vous, mes fils, descendez, et préparez tout le monde à faire son devoir.

Comme Antonio l'avait prévu, dès que le pavillon eut été baissé, le schooner discontinua son feu, et déploya ses voiles; il fit ses dispositions pour se placer bord à bord avec le vaisseau portugais, et l'on vit flotter au haut de son grand mât le formidable pavillon noir. En avançant, il lâcha une dernière bordée dans les flancs du malheureux navire, et avant que la fumée se fût dissipée, on sentit le choc de la collision entre les deux bâtiments, et les pirates à longue barbe montèrent en foule à l'abordage.

Ce qui restait des hommes de l'équipage et du détachement des troupes formait encore un nombre assez considérable; la vue du pavillon

noir avait glacé tous les cœurs, mais le désespoir y fit rentrer le courage et l'énergie.

— Vos poignards, mes amis! vos poignards! s'écria Antonio s'élançant à la tête des plus braves Portugais sur les premiers pirates qui arrivèrent.

— Sang pour sang! s'écria le second lieutenant des pirates, en portant un coup de sabre au vieillard.

— Soit! dit Antonio en lui enfonçant son poignard dans le cœur. — Mais il tomba mort au même instant lui-même, percé par le sabre d'un autre pirate.

La lutte fut courte, mais sanglante, et le nombre et la férocité des pirates l'emportèrent bientôt. Caïn se précipita en avant, suivi de Hawkhurst, et ils massacrèrent tout ce qui s'opposait à eux. D'un seul coup de sabre il fendit la tête à don Ribiéra jusqu'aux épaules, et d'un coup de revers tua son fils aîné, tandis que son lieutenant passait son sabre à travers le corps du cadet. Le capitaine portugais avait déjà succombé, et le peu de ses compatriotes qui vivaient encore étaient dispersés de divers côtés sur le tillac et ne pouvaient plus se dé-

fendre. Ce fut alors un massacre général ; les morts et les blessés furent jetés à la mer, et en moins de cinq minutes, il ne resta pas un Portugais mort ou vivant sur le pont ensanglanté de ce malheureux navire.

# CHAPITRE IX.

## LA PRISE.

— Donnez ordre que pas un homme ne descende sous le pont, Hawkhurst, dit le capitaine des pirates.

— C'est ce que j'ai déjà fait, monsieur, et

j'ai placé des sentinelles aux écoutilles. — Ferons-nous reculer le schooner?

— Non; qu'il reste bord à bord. La brise a déjà faibli, et nous aurons un calme dans une demi-heure. — Avons-nous perdu beaucoup d'hommes?

— Je n'en compte encore que sept, non compris les blessés. Mais nous avons perdu Wallace, le second lieutenant.

— Une promotion ne fera pas de mal, dit Caïn en souriant. — Prenez une douzaine de nos hommes les plus sûrs, et allez visiter tout l'intérieur du navire, il doit s'y trouver encore du monde vivant. — Ah! envoyez une bonne garde à bord du schooner; il est à la merci des Kroumans, et...

— Et d'un jeune homme qui serait mieux partout ailleurs, dit Hawkhurst. — Et ceux que nous trouverons ici sous les ponts?

— Vous me les amènerez.

— Vivants?

— Oui.

— Vous avez raison; sans cela nous serions embarrassés pour trouver la partie de la cargaison qui nous convient.

Hawkhurst descendit par l'écoutille, pour réunir les hommes qui étaient à piller sur le premier pont et dans la cabine du capitaine.

— Ici, Maltais, dit le capitaine en s'avançant vers l'arrière. Montez sur ce mât, et examinez bien si vous ne voyez rien sur la mer.

Avant que Hawkhurst eût réuni les pillards, qu'il envoya à bord du schooner, il était survenu un calme plat, comme cela arrive fréquemment dans ces latitudes.

Où était Francisco pendant cette scène sanglante? il était resté dans la cabine du schooner. Caïn, pendant le cours de la nuit, et au lever du soleil, y était descendu plus d'une fois pour tâcher de le déterminer à monter sur le pont, et à prendre part à la prise du vaisseau portugais à l'abordage. Mais tout avait été inutile. La seule réponse du jeune homme aux sollicitations et aux menaces du pirate avait été :

— Faites de moi ce qu'il vous plaira; mon parti est pris. — Je ne crains pas la mort, vous le savez. — Vous avez beau me garder sur cet infâme schooner, je ne prendrai jamais aucune part à ces atrocités. — Si vous respectez la mémoire de ma mère, permettez à son fils de ga-

gner sa vie par des moyens légitimes et honorables.

Ces paroles retentissaient encore aux oreilles de Caïn, tandis qu'il se promenait sur le gaillard d'arrière du vaisseau portugais, et, tout avili qu'il était, il ne put s'empêcher de sentir que ce jeune homme lui était égal en courage physique, et supérieur en force morale. Il réfléchissait en lui-même au parti qu'il prendrait à l'égard de Francisco, quand Hawkhurst remonta sur le pont avec quelques pirates qui traînaient après eux six individus qui avaient seuls échappé au massacre : — l'évêque, sa nièce, une jeune Portugaise au service de celle-ci, le subrécargue du vaisseau, et enfin le chapelain et le domestique de l'évêque. On les rangea en file sur le pont en face du capitaine, qui les regarda tour à tour d'un air sévère.

L'évêque soutint avec fierté et sans baisser les yeux les regards menaçants de Caïn, quoiqu'il sentît que son heure était venue. Sa nièce évita de les rencontrer, mais elle jeta un coup d'œil timide autour d'elle, pour voir si elle apercevait d'autres prisonniers, et si son amant en faisait partie; mais elle ne découvrit pas ce qu'elle cherchait, et elle ne vit que les figures

féroces des pirates et le sang dont le tillac était encore tout couvert. Elle se couvrit le visage des deux mains.

— Qui êtes-vous? demanda Caïn à l'homme qui se trouvait à un bout de la ligne.

Un pauvre domestique au service de monseigneur l'évêque.

— Et vous? demanda-t-il au second.

— Chapelain de monseigneur l'évêque.

— Et vous? dit-il au troisième.

— Subrécargue de ce vaisseau.

— Ah! — Mettez cet homme à part, Hawkhurst.

— Et ces deux autres, en avez-vous besoin? demanda Hawkhurst avec un clignement d'œil expressif.

— Non.

Hawkhurst fit un signe à quelques pirates, qui emmenèrent le chapelain et le domestique. Quelques secondes se passèrent, et l'on entendit un cri étouffé, et le bruit de quelque corps pesant qui tombait dans la mer. Pendant ce temps, Caïn commença à faire quelques questions au subrécargue sur la nature de la cargaison du vaisseau, et sur la manière dont elle

était arrimée. Tout à coup il fut interrompu par un pirate qui, montant à la hâte par l'écoutille, s'écria que le vaisseau avait été percé à fleur d'eau par plusieurs boulets, et que l'eau y entrait rapidement.

Caïn était debout sur le pont, tenant son sabre en main; furieux de cette annonce, il leva le bras, et porta sur la tête du pirate un coup si furieux de la poignée de son sabre, qu'il lui brisa le crâne, en fit jaillir la cervelle, et l'étendit mort sur le tillac, soit que ce fût son dessein, soit qu'il eût frappé plus fort qu'il n'en avait l'intention.

— Prends cela pour ta nouvelle, maudit bavard! s'écria-t-il. Si ces hommes sont obstinés, nous pouvons avoir travaillé pour rien.

L'équipage, qui sentit la vérité de la remarque du capitaine, ne montra aucun mécontentement de cette punition sommaire, et le corps du pirate mort fut jeté à la mer.

— Quelle merci pouvons-nous attendre d'hommes qui n'en ont pas même l'un pour l'autre? dit l'évêque en levant les yeux vers le ciel.

— Silence! s'écria Caïn. Il recommença à faire des questions au subrécargue sur la car-

gaison du navire, et le pauvre homme lui répondit de son mieux.

— Mais l'argenterie, — mais l'argent pour payer la solde de la garnison de Goa, — où tout cela est-il ?

— L'argent pour la garnison est dans la soute au vin. — Quant aux objets d'or et d'argent, je n'en suis pas chargé; ils doivent être dans quelqu'une des caisses de monseigneur l'évêque.

— Hawkhurst, descendez sur-le-champ dans la soute au vin, et mettez l'argent en sûreté. Pendant ce temps, je ferai quelques questions au révérend père.

— Et le subrécargue, — en avez-vous encore besoin ?

— Non, il peut s'en aller.

Le pauvre homme se jeta à genoux pour le remercier, car il se regardait comme sauvé, et les pirates l'emmenèrent. Il est à peine nécessaire de dire qu'une minute après, ses membres étaient déchirés par les requins, qui, attirés de bien loin par l'odeur du sang, étaient en foule autour des deux bâtiments.

Francisco, pendant ce temps, avait appris qu'il y avait quelques prisonniers à bord du vaisseau capturé, et qu'il se trouvait deux fem-

mes parmi eux. Déterminé à plaider encore une fois la cause de la merci, il monta sur le pont, et se plaça derrière le capitaine sans que celui-ci s'en aperçût.

— Très-révérend père, dit Caïn après un moment de silence, vous avez beaucoup d'objets précieux sur ce vaisseau.

— Rien que cette pauvre fille, répondit l'évêque en montrant sa nièce; elle est véritablement inappréciable, et j'espère qu'elle sera bientôt un ange dans le ciel.

— Cependant, si ce que vous prêchez est vrai, ce monde est un purgatoire par lequel il faut passer avant d'y arriver; et cette fille doit regarder la mort comme un bonheur en comparaison de ce qui l'attend peut-être, si vous refusez de m'apprendre ce que je veux savoir. Vous avez beaucoup d'objets d'or et d'argent et des ornements précieux pour les églises de Goa. — Où sont-ils?

— Ils sont dans les caisses qui ont été confiées à mes soins.

— Quel est le nombre de ces caisses?

— Une centaine, — peut-être davantage.

— Dans quelle partie du vaisseau sont-elles placées?

— Aucun de ces objets n'est à moi. Ils appartiennent à ce Dieu auquel ils ont été consacrés.

— Plus de subterfuge, monsieur, et répondez-moi sur-le-champ. — Où les trouverai-je?

— Je ne te le dirai pas, homme de sang. — Tu peux assouvir ta cruauté, mais du moins ta cupidité sera trompée, et la mer engloutira le trésor pour lequel tu as commis tant de crimes. — Je te le répète, pirate, je ne te le dirai pas.

— Saisissez cette fille, mes amis! s'écria Caïn; elle est à vous; faites-en tout ce qu'il vous plaira.

— Sauvez-moi! sauvez-moi! s'écria Térésa en saisissant les vêtements de l'évêque.

Quelques pirates s'avancèrent pour porter la main sur Térésa. Francisco s'élança en avant, et se plaça devant elle.

— Êtes-vous des hommes? s'écria-t-il, tandis que les pirates s'arrêtaient. Homme respectable, ajouta-t-il en s'adressant à l'évêque, je voudrais vous sauver, mais, hélas! je ne le puis. Je l'essaierai pourtant. — Je vous le demande à genoux, dit-il à Caïn, je vous le demande au nom du souvenir que vous conservez

de ma mère, au nom de l'affection que vous avez eue pour moi, ne commettez pas un crime si horrible! — Mes amis, continua-t-il en s'adressant aux pirates, joignez-vous à moi pour obtenir leur vie de votre capitaine. Des hommes braves comme vous l'êtes ne peuvent vouloir frapper des êtres sans défense, et répandre de sang-froid le sang de ce saint homme et de cette malheureuse fille.

Il y eut un moment de silence; un grand nombre de pirates semblaient partager l'opinion de Francisco, mais aucun d'eux n'osa parler. Les muscles du visage de Caïn tremblaient d'émotion; mais de quelle source cette émotion partait-elle, c'était ce que personne n'aurait pu dire.

En ce moment un nouvel incident ajouta encore à l'intérêt de cette scène. La jeune Portugaise qui était au service de Térésa s'était jetée à genoux, au comble de la terreur, et ses yeux égarés erraient au hasard sur les hommes qui composaient l'équipage du *Vengeur*. Tout à coup elle poussa un grand cri de joie en en apercevant un qu'elle reconnut. C'était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, et dont la barbe était encore fort courte. Avant qu'il eût

commis aucun crime, il avait été son amant. Depuis plus d'un an elle le pleurait comme mort, car il servait à bord d'un navire dont on n'avait jamais entendu parler depuis son départ du Portugal. Ce navire avait été pris par les pirates, tout l'équipage avait été massacré, et pour sauver sa vie, il s'était enrôlé avec eux.

— Filippo! Filippo! s'écria-t-elle en se relevant et en se précipitant dans ses bras. — Senora, c'est Filippo! nous sommes en sûreté.

Filippo la reconnut sur-le-champ, et la vue de sa maîtresse lui rappela les jours de son innocence et de son bonheur; il la serra tendrement dans ses bras.

— Épargnez-les! — laissez-leur la vie! — je vous en conjure au nom de ma mère! répéta Francisco, encore aux genoux du capitaine.

— Que Dieu te bénisse, comme je te bénis, bon jeune homme! dit l'évêque en donnant sa bénédiction à Francisco.

Caïn ne répondit rien, mais une forte émotion faisait alternativement hausser et baisser sa large poitrine.

En ce moment, Hawkhurst remonta sur le pont.

— Il est trop tard pour l'argent, capitaine, dit-il; la soute au vin est déjà couverte de six pieds d'eau, il ne reste qu'à savoir si nous pourrons mettre la main sur les objets d'or et d'argent.

Cette nouvelle parut changer le cours des idées du capitaine.

— Maintenant, monsieur, dit-il à l'évêque, un seul mot : — où est votre trésor? Répondez à l'instant, ou, de par le ciel!...

— Ne profanez pas un tel nom en le prononçant, dit l'évêque; je vous ai déjà répondu.

Le capitaine détourna la tête, et dit quelques mots à voix basse à Hawkhurst, qui passa sur le schooner.

— Éloignez de moi ce jeune homme, dit Caïn aux pirates en leur montrant Francisco. — Séparez cet insensé de cette jeune folle, ajouta-t-il en jetant un regard vers Filippo et la jeune Portugaise, qui sanglotaient entrelacés dans les bras l'un de l'autre.

— Jamais! s'écria Filippo.

— Jetez cette fille aux requins? — M'entendez-vous? m'obéira-t-on? s'écria Caïn en levant son sabre.

Filippo tressaillit, se dégagea des bras de la

jeune fille, tira son poignard, et se précipita sur le capitaine pour le lui plonger dans le sein.

Avec la rapidité de l'éclair, le capitaine saisit le bras levé pour le frapper, et lui disloquant le poignet, il le renversa sur le pont aux pieds de sa maîtresse.

— En vérité! dit-il avec un sourire moqueur.

— Vous ne nous séparerez pas! s'écria Filippo en se relevant, et serrant dans ses bras la malheureuse fille.

— Non, mon brave garçon, ce n'est pas mon intention, dit Caïn. — Qu'on les lie ensemble, et qu'on les jette par-dessus le bord!

Cet ordre fut exécuté, car les pirates n'osaient désobéir aux ordres du capitaine, et d'ailleurs ils étaient indignés qu'on eût osé attenter à la vie de leur chef. Il n'était guère nécessaire de lier ce malheureux couple, car ils étaient si étroitement serrés dans les bras l'un de l'autre, qu'il aurait été presque impossible de les séparer. Ils furent portés en cet état à la porte d'entrée, et jetés dans la mer.

— Monstre! s'écria l'évêque en entendant le bruit que firent leurs corps en tombant dans

l'eau ; tu auras un compte terrible à rendre de ce forfait.

— Amenez-moi les deux autres sur l'avant, dit Caïn d'un ton féroce.

L'évêque et sa nièce furent conduits sur le passe-avant.

— Que vois-tu là, bon évêque? dit Caïn en lui montrant les requins qui nageaient entre deux eaux, et qui semblaient attendre avec impatience une nouvelle proie.

— Je vois des créatures qui suivent l'instinct qui leur a été donné, répondit l'évêque, et qui très-probablement se repaîtront avant peu de mes membres ; mais je n'y vois pas un monstre tel que toi. — Ne craignez rien, ma chère Térésa ; il existe un Dieu, et c'est un Dieu vengeur, comme un Dieu qui récompense.

Mais Térésa avait les yeux fermés ; elle ne pouvait supporter une telle vue.

— Vous avez à choisir, reprit Caïn. Répondez à ma question, ou d'abord la torture, et ensuite votre corps pour pâture aux requins, voilà ce qui vous attend. — Quant à cette fille, ajouta-t-il en se tournant vers les pirates, prenez-la sur-le-champ, je vous l'abandonne.

— Jamais ! s'écria Térésa; et elle se précipita dans la mer.

On vit les requins battre les ondes de leur queue, sauter à demi hors de la mer, et se disputer leur proie. L'eau écuma, fut teinte de quelques gouttes de sang, et se calmant peu à peu, elle reprit bientôt sa couleur bleue, et l'on n'y vit plus que les monstres de l'Océan qui ne semblaient pas encore rassasiés.

— Les instruments de torture, vite, vite! les instruments de torture ! dit Caïn à Hawkhurst qui était revenu du schooner; saisissez-le, ajouta-t-il en montrant l'évêque aux pirates, qui, quoique endurcis dans le crime, semblaient frémir de cette dernière catastrophe.

— Ne le touchez pas ! s'écria Francisco, debout près des filets de bastingage; ne le touchez pas, s'il existe en vous quelque chose d'humain !

Bouillant de rage, Caïn lâcha l'évêque qu'il tenait par le bras, prit un pistolet, et fit feu sur Francisco. Mais pendant que le coup partait, l'évêque détourna le bras du pirate, et voyant que la balle n'avait pas atteint le jeune homme, il leva les yeux au ciel pour l'en remercier. Hawkhurst perdant son sang-froid

pour n'écouter que sa colère, le saisit par le collet, le traîna vers la porte d'entrée, et le précipita dans la mer.

— Le fou! murmura Caïn en voyant ce que son lieutenant venait de faire. Mais ne voulant pas montrer son mécontentement, il se tourna vers les pirates, et s'écria en leur montrant Francisco : — Qu'on saisisse ce jeune homme, et qu'on me l'amène ici!

Deux ou trois hommes de l'équipage s'avancèrent pour exécuter cet ordre; mais les Kroumans qui étaient sur le pont du schooner, et qui avaient vu tout ce qui venait d'arriver, avaient passé les uns après les autres à bord du vaisseau capturé, et, ayant Pompée à leur tête, s'étaient rassemblés autour de Francisco. Il en résulta une altercation entre eux et les pirates; et la plupart de ceux-ci n'étant pas bien déterminés à arrêter Francisco, et peut-être même n'en ayant pas la volonté, les Kroumans le mirent au milieu d'eux, et l'emmenèrent sur le schooner.

Pendant ce temps, Hawkhurst et la plupart des hommes de l'équipage visitaient avec soin toutes les parties du navire où l'eau n'avait pas encore pénétré, mais sans y trouver ce qu'ils

cherchaient. Enfin l'eau gagna le faux pont, et rendit toute autre tentative inutile. Le vaisseau, rempli d'eau, devenait immobile, et il était indispensable de le quitter promptement et d'en éloigner le schooner, pour qu'il ne fût pas entraîné dans le tourbillon qui se formerait quand le navire portugais coulerait à fond. Caïn, Hawkhurst, et tous les hommes de l'équipage, trompés dans leur espoir, retournèrent donc à bord du schooner, et avant qu'ils eussent pu s'en éloigner de la longueur d'un câble, le vaisseau, avec tous les trésors qu'il portait, fut englouti dans les ondes.

La rage qu'exprimaient les traits du capitaine tandis qu'il se promenait à grands pas sur le pont avec son premier lieutenant, montrait qu'il méditait quelque nouveau crime. Francisco ne retourna pas dans la cabine, il resta sur la proue au milieu des Kroumans. Ils ne formaient qu'une faible partie de l'équipage, mais ils n'étaient pas à mépriser, car on savait qu'ils étaient aussi vigoureux que déterminés. On remarqua aussi qu'ils étaient tous bien armés; qu'ils surveillaient avec soin tout ce qui se passait sur le pont; qu'ils ne s'écartaient jamais les uns des autres, et qu'ils s'entretenaient avec

vivacité dans leur propre langue. Le schooner marchait alors vers le nord-ouest, toutes ses voiles déployées.

La nuit arriva ; mais Francisco, au lieu de descendre dans la cabine, suivit les Kroumans dans la partie du navire qui leur était destinée. Ils l'entouraient toujours, et paraissaient l'avoir pris sous leur protection. Une fois pendant la nuit, Hawkhurst leur envoya ordre de monter sur le pont, mais ils n'obéirent pas, et quand l'aide du contre-maître vint pour leur faire une remontrance, ils ne lui firent aucune réponse.

Il y avait même sur le navire un certain nombre de pirates qui partageaient les sentiments des Kroumans pour Francisco. Dans les sociétés les plus dépravées, il y a des nuances de scélératesse, et même parmi ces hommes de sang, il s'en trouvait qui n'avaient pas encore pu imposer tout-à-fait silence à leur conscience. Le meurtre abominable d'un évêque, — le cruel destin de la belle Térésa, — la conduite barbare du capitaine à l'égard de Filippo et de sa jeune maîtresse; — étaient des atrocités auxquelles même les plus endurcis d'entre eux n'étaient pas encore habitués. Ils ne regar-

daient pas Francisco comme coupable d'un crime pour avoir invoqué la merci du capitaine, et pourtant ils sentaient qu'il était condamné. Il était aimé de presque tout l'équipage; et les pirates les plus endurcis, à l'exception d'Hawkhurst, s'ils ne l'aimaient pas, ne pouvaient s'empêcher de le respecter, quoiqu'ils pensassent en même temps que, s'il restait à bord, le pouvoir de Caïn lui-même serait bientôt détruit. Depuis plusieurs mois, Hawkhurst, qui détestait ce jeune homme, sollicitait tous les jours le capitaine de le renvoyer du schooner; mais ce soir-là, en se promenant avec lui sur le tillac du *Vengeur*, il le pressa de s'en débarrasser tout-à-fait, cette mesure étant indispensable à leur sûreté. A l'appui de son opinion, il insista surtout sur la conduite des Kroumans, et ajouta qu'il était à craindre qu'une bonne partie de l'équipage ne suivît leur exemple. Caïn sentit qu'il y avait de la vérité dans les observations de son premier lieutenant, et il descendit dans sa cabine pour réfléchir au parti qu'il prendrait.

Il était minuit passé quand Caïn, épuisé de fatigue autant par suite des efforts extraordinaires qu'il avait faits pendant toute cette jour-

née, que des passions violentes auxquelles il s'était livré, tomba dans un sommeil agité. Ses songes présentèrent à son imagination la mère de Francisco lui demandant la vie de son fils, et le capitaine parlait haut en rêvant. Précisément en ce moment, Francisco et Pompée s'étaient rendus sans bruit et avec précaution sur l'arrière du navire, dans le dessein, s'ils trouvaient le capitaine endormi, de prendre dans la cabine les pistolets de Francisco et quelques munitions. Pompée s'y glissa le premier, mais il se retira à la hâte en entendant le capitaine parler. Ils restèrent à la porte de la cabine, et écoutèrent.

— Non, disait Caïn, non! — il faut qu'il meure; — tout est inutile; — ne parle pas en sa faveur; — je sais que je t'ai assassinée; — n'importe, — il mourra.

Une lampe brûlait dans la cabine, mais elle ne répandait qu'une faible clarté, qui suffisait pourtant pour qu'on pût distinguer les objets. Francisco, après avoir entendu ce que Caïn venait de dire, entra et s'approcha du lit.

— Plus un mot, femme! continua Caïn, couché sur le côté et respirant péniblement; plus un mot! je te dis qu'il mourra demain.

Il y eut un instant de silence. Le capitaine écoutait sans doute la réponse que son imagination prêtait à celle qu'un songe lui présentait si vivement.

— Eh bien oui, dit-il enfin, je l'assassinerai, comme je t'ai assassinée.

— Misérable! dit Francisco d'une voix basse et solennelle, tu as donc assassiné ma mère?

— Oui, oui, répondit le pirate endormi.

— Et pourquoi? demanda Francisco, qui, d'après l'aveu que Caïn venait de faire, s'inquiétait peu d'être découvert.

— Parce qu'elle m'avait mis en colère, dit le capitaine.

— Infâme scélérat! tu l'as donc avoué! s'écria Francisco sans chercher à retenir sa voix.

Caïn s'éveilla en tressaillant, et se mit sur son séant. Mais avant qu'il eût recouvré l'usage de ses sens, et tandis qu'il se frottait les yeux pour les ouvrir, Pompée éteignit la lampe, appuya une main sur la bouche de Francisco, lui saisit un bras de l'autre, et l'entraîna hors de la cabine.

— Qui est là? s'écria Caïn; qui est là?

L'officier qui était de quart sur le pont se hâta de descendre.

— Appelez-vous, monsieur ?

— Si j'ai appelé ? — il me semblait qu'il y avait quelqu'un dans la cabine. — Il me faut de la lumière — voilà tout. Et il essuya de grosses gouttes de sueur qui lui tombaient du front.

Pendant ce temps, Francisco et Pompée avaient rejoint les autres Kroumans ; Francisco était altéré de vengeance ; il n'avait pu accomplir le projet qui l'avait conduit dans la cabine ; mais il y avait entendu le capitaine avouer qu'il avait assassiné sa mère, et il avait pris la ferme résolution de venger sa mort en ôtant la vie à son assassin.

Le lendemain matin, les Kroumans refusèrent de nouveau de reprendre leurs travaux ordinaires, et même de monter sur le pont. Hawkhurst en fit son rapport à son chef ; mais, pour cette fois, il prit un autre ton, car il avait sondé, non la majorité de l'équipage, mais les hommes qui avaient le plus d'influence, et qui, comme lui, avaient vieilli dans le crime, et il s'était assuré qu'ils pensaient comme lui.

— Il faut faire un exemple, monsieur, lui dit-il, ou vous ne commanderez plus ce navire, je suis chargé de vous le dire.

— En vérité ! répliqua Caïn avec un sourire ironique ; peut-être avez-vous déjà choisi mon successeur ?

Hawkhurst vit qu'il avait perdu du terrain, et il changea de ton.

— Je ne parle que pour vous, monsieur, reprit-il ; quant à moi, si vous ne commandez plus ce navire, je n'y resterai pas ; si vous le quittez, je le quitte aussi ; et il faudra que nous en trouvions un autre.

Le capitaine s'apaisa et garda le silence quelques instants.

— Appelez tout l'équipage sur le pont, dit-il enfin à son lieutenant.

Tous les pirates se réunirent sur l'arrière.

— Mes amis, leur dit Caïn, je suis fâché que nos lois m'obligent de faire un exemple, mais la désobéissance et la mutinerie doivent être punies. Je suis tenu aussi bien que vous d'obéir aux lois que nous avons adoptées, et qui doivent être exécutées tant que nous ferons voile ensemble ; et vous pouvez croire qu'en faisant mon devoir en ce moment, je cède à un sentiment de justice, et au désir de vous prouver que je suis digne de vous commander. Francisco a été avec moi depuis son enfance, et il

m'est pénible de m'en séparer; mais je suis ici pour faire exécuter nos lois. Il s'est rendu plusieurs fois coupable de mutinerie et de mépris pour mes ordres; et la peine de son crime, — c'est la mort.

— La mort! la mort! crièrent plusieurs pirates qui étaient au premier rang; mort et justice!

— Plus de meurtres! crièrent plusieurs voix dans les rangs en arrière.

— Qui parle ainsi? demanda Caïn.

— Il y a eu assez de meurtres hier! s'écrièrent les mêmes voix; nous n'en voulons plus aujourd'hui.

— Que ceux qui parlent ainsi se mettent en avant! dit Caïn avec un regard foudroyant. — Personne ne se présenta. — En ce cas, mes amis, reprit le capitaine, descendez, et amenez ici Francisco.

Tous les pirates descendirent à l'instant, mais tous n'avaient pas les mêmes intentions. Les uns voulaient s'emparer de Francisco pour le conduire à la mort; les autres avaient résolu de le protéger. Un bruit confus s'éleva, et l'on entendit crier, d'un côté : — Saisissez-le! Arrê-

tez-le! et de l'autre : —Assez de meurtres! plus de meurtres!

Les deux partis avaient pris les armes. Ceux des pirates qui épousaient la cause de Francisco se joignirent aux Kroumans, tandis que les autres cherchaient à s'emparer de lui pour l'entraîner sur le pont; il s'ensuivit une légère escarmouche, dans laquelle personne ne fut blessé; les deux partis se séparèrent. Francisco, se voyant appuyé par un corps nombreux de pirates, cria à ses partisans de le suivre, monta sur le pont par l'écoutille de l'avant, et prit possession du gaillard d'avant. Les pirates qui le soutenaient lui fournirent des armes, et Francisco se mit à la tête de son parti. Hawkhurst et ceux qui s'étaient déclarés contre Francisco montèrent de leur côté par l'écoutille de l'arrière, et allèrent se ranger sur le gaillard d'arrière autour du capitaine, qui était appuyé sur le cabestan. On pouvait aisément alors calculer la force respective des deux partis. Au total, l'avantage du nombre était du côté de Francisco; mais dans les rangs opposés se trouvaient les pirates les plus anciens, les plus expérimentés et les plus déterminés. Le capitaine et son lieutenant virent pourtant le danger de

leur situation, et ils jugèrent à propos d'entrer d'abord en pourparlers, sauf à se venger ensuite. Il y eut entre eux une courte consultation à voix basse; et enfin Caïn s'avança.

— Mes amis, dit-il en s'adressant à ceux qui étaient rangés derrière Francisco, je ne prévoyais guère qu'un tison de discorde serait jeté sur ce navire. Il était de mon devoir comme votre capitaine, de faire exécuter nos lois. Maintenant dites-moi ce que vous désirez. Je ne suis qu'un de vous, quoique votre chef, et je dois prendre l'avis de tout l'équipage. — Je n'ai point d'animosité contre ce jeune homme; je l'ai aimé, je l'ai élevé; et comme une vipère, il m'en a récompensé en me piquant. Au lieu de nous menacer les uns les autres, les armes à la main, ne devrions-nous pas être unis? J'ai donc une proposition à vous faire, et la voici : Que chacun donne son vote, soit de vive voix, soit au scrutin; et quelle que soit la sentence, elle sera exécutée. — Puis-je vous en dire davantage?

Mes amis, dit Francisco à ses partisans quand le capitaine eut cessé de parler, je crois qu'il vaut mieux accepter cette proposition que d'en venir à répandre le sang. Ma vie est de bien

peu d'importance, consentez donc à ce qui vous est proposé, et dites que vous êtes soumis à ces lois, qui, comme le dit le capitaine, ont été faites pour assurer la discipline à bord de ce navire.

Les pirates, rangés autour de Francisco, jetèrent les yeux sur leur parti, et voyant qu'ils étaient évidemment en plus grand nombre, ils déclarèrent qu'ils acceptaient la proposition du capitaine. En ce moment Hawkhurst s'avança et s'écria : — Il est bien entendu que les Kroumans n'ont pas le droit de voter, car ils ne font point partie de l'équipage.

Cette objection était importante, car il se trouvait vingt-cinq Kroumans, et ce nombre déduit, la majorité en faveur de Francisco devenait plus que douteuse. Francisco et ses partisans rejetèrent cette proposition, et reprirent de nouveau une attitude défensive.

— Un moment, dit Francisco en s'avançant d'un pas ou deux; avant que ce point soit définitivement réglé, je désire avoir votre opinion à tous sur une de vos lois. — Je vous demande, Hawkhurst, et je le demande aussi à tout l'équipage, n'en avez-vous pas une qui dit : Sang pour sang?

— Oui ! oui ! oui ! crièrent tous les pirates, sans distinction de parti.

— En ce cas, que votre capitaine s'avance, et qu'il réponde, s'il l'ose, à l'accusation que je vais porter contre lui.

Caïn sourit avec dérision, et s'avança à quelques pas de Francisco.

— Eh bien ! jeune homme, dit-il, me voici : de quoi m'accusez-vous ?

— D'abord, capitaine Caïn, je vous demanderai, — à vous qui désirez tellement que vos lois soient exécutées; — si la loi sang pour sang est une loi équitable?

— Très-équitable, et quand le sang a été versé, celui qui s'en venge ne peut être traité comme coupable.

— Fort bien. — Maintenant, scélérat, réponds-moi. — N'as-tu pas assassiné ma mère ?

Caïn tressaillit à cette accusation.

— N'as-tu pas assassiné ma mère? s'écria une seconde fois Francisco. — Dis la vérité, ou meurs comme un lâche et un mécréant.

Les lèvres et tous les muscles du visage de Caïn tremblèrent, mais il ne fit aucune réponse.

— *Sang pour sang !* s'écria Francisco, et pre-

nant un pistolet, il fit feu sur le capitaine, qui chancela un instant, et tomba sur le pont.

Hawkhurst et plusieurs autres pirates coururent au capitaine et le relevèrent.

— Il faut qu'elle le lui ait dit la nuit dernière, dit Caïn parlant avec difficulté, et le sang coulant de sa blessure.

— C'est lui-même qui me l'a appris, dit Francisco aux pirates qui l'entouraient.

On porta Caïn dans sa cabine; on examina sa blessure, et l'on vit qu'elle n'était pas mortelle, mais il avait perdu beaucoup de sang, et il était dans un état de grande faiblesse.

Au bout d'un quart d'heure, Hawkhurst remonta sur le pont. Il fut un peu surpris de voir que le nombre des partisans de Francisco avait augmenté. Mais la loi de sang pour sang était regardée comme sacrée. — Elle était scrupuleusement observée; si un pirate en blessait un autre, cet autre avait le droit de lui ôter la vie, sans pouvoir en être puni ; et c'était ce qui prévenait les querelles sanglantes qui auraient eu lieu tous les jours entre des hommes dont le poignard aurait été la réponse du moindre affront, réel ou supposé. C'était une sorte de parodie des lois sur le duel, et ces hommes dé-

pravés se trouvaient par là obligés de vivre ensemble en bonne intelligence.

Hawkhurst voyant que ce sentiment dominait même parmi ceux qui s'étaient d'abord déclarés contre Francisco, jugea à propos d'entrer encore en pourparlers.

— Hawkhurst, dit Francisco, je n'ai qu'une demande à faire, et si elle m'est accordée, elle mettra fin à toute cette altercation. Cette demande est que vous m'envoyiez sur le rivage de la première terre que nous verrons. Si vous et vos amis vous y obligez, j'engagerai ceux qui m'ont donné leur appui à rentrer dans l'obéissance.

— J'en donne ma parole, s'écria Hawkhurst, et tous les autres en feront autant, — n'est-il pas vrai, mes amis?

— Oui, oui! crient tous les pirates. Et jetant bas les armes à l'instant, les deux partis se mêlèrent ensemble, comme s'ils n'eussent jamais eu la moindre querelle.

Un vieux proverbe dit qu'il y a de l'honneur parmi les brigands. Il n'existait pas un seul homme sur le navire qui ne sût que cette convention serait strictement exécutée; et Fran-

cisco se promena alors sur le pont aussi tranquillement que s'il ne fût rien arrivé.

Hawkhurst savait qu'il ne pouvait se dispenser d'exécuter sa promesse, et descendant sur le pont, il se mit à examiner ses cartes avec soin. Il remonta ensuite sur le tillac, et changea la marche du schooner de deux quarts vers le nord. Le lendemain matin, il monta sur le haut du grand mât, y resta une bonne demi-heure, et quand il en fut descendu, il changea encore quelque chose à la marche du navire. Vers neuf heures on aperçut sous le vent une petite île basse et sablonneuse. Quand on en fut à un demi-mille, il ordonna qu'on mît en panne, et qu'on lançât à la mer la plus petite barque. Il fit ensuite venir tout l'équipage sur le pont.

— Mes amis, dit-il, nous avons promis à Francisco de l'envoyer sur le rivage de la première terre que nous verrions, et nous devons tenir notre promesse. — Voilà la terre. Et un sourire malin anima les traits du mécréant tandis qu'il allongeait le bras vers l'île basse, ou plutôt le banc de sable stérile qui ne promettait à celui qui y serait jeté qu'une mort lente amenée par la faim. Une partie de l'équipage murmura; mais Hawkhurst était soutenu

par son parti, et il avait pris la précaution d'enfermer toutes les armes, excepté celles de ses adhérents déterminés.

— Une convention est une convention, ajouta-t-il, c'est ce qu'il a demandé lui-même, et ce que nous avons promis d'exécuter. — Qu'on appelle Francisco !

— Je suis ici, Hawkhurst, s'écria le jeune homme, et je vous dirai que, tout désolé que paraît cet endroit, je préfère y descendre plutôt que de rester plus long-temps en votre compagnie. — Je vais aller chercher ma caisse.

— Non, non, s'écria Hawkhurst, il n'est pas question de caisse dans la convention.

— Chacun ici a droit à ce qui lui appartient, dit Francisco. J'en appelle à tout l'équipage.

— Oui, oui, c'est juste ! crièrent un grand nombre de pirates ; et Hawkhurst se trouva de la minorité.

— A la bonne heure, dit-il.

Quelques Kroumans allèrent chercher la caisse de Francisco, et la placèrent dans la barque.

— Est-ce tout? demanda Hawkhurst.

— Mes amis, dit Francisco, ne dois-je avoir ni eau ni vivres?

— Non! s'écria Hawkhurst.

— Il faut qu'il en ait! — il en aura! crièrent les pirates.

Hawkhurst n'osa persister dans son opposition, et les Kroumans mirent dans la barque deux petits barils d'eau, du porc salé et du biscuit.

— Vous prendrez ceci, massa, dit Pompée en lui donnant une ligne et quelques hameçons.

— Je vous remercie, Pompée; mais j'ai oublié — ce livre dans la cabine — vous savez ce que je veux dire?

— Oui, massa, oui, répondit Pompée. Et il descendit sous le pont.

Il se passa quelque temps avant qu'il revînt, et Hawkhurst commença à s'impatienter. La barque qui avait été mise en mer était très-petite. Elle avait une voile de tréou et deux paires de petites rames, et elle se trouvait complétement pleine quand on y eut mis la caisse de Francisco, et les autres objets dont il a été parlé.

— Allons, allons, je n'ai pas le temps d'attendre, dit Hawkhurst, descendez dans la barque.

Plusieurs hommes de l'équipage vinrent serrer la main de Francisco, et lui faire leurs

adieux ; car, maintenant que l'on voyait que ce pauvre jeune homme allait être abandonné sur une île déserte et stérile, ceux mêmes qui avaient pris parti contre lui éprouvaient pour la plupart un mouvement de pitié. Ils se disaient qu'il était indispensable qu'il quittât le schooner ; mais ils rendaient justice à son courage déterminé, et cette qualité était toujours pour eux une puissante recommandation.

— Qui va le conduire à terre, et ramener la barque? demanda Hawkhurst.

— Ce ne sera pas moi, dit un des pirates; ce souvenir ne me quitterait jamais.

— Ni moi — ni moi — ni moi, cria-t-on de toutes parts; et personne ne se présenta pour le conduire. Francisco sauta dans la barque.

— Je n'ai besoin de personne, s'écria-t-il, d'ailleurs il n'y a place que pour moi. — Adieu, mes amis, adieu !

— Un moment! s'écria Hawkhurst; il ne faut pas qu'il conserve la barque, — il pourrait s'échapper de l'île.

— Et pourquoi lui en ôter les moyens ? dit un pirate. Qu'il garde la barque, le pauvre diable!

— Oui, oui, qu'il garde la barque! s'écrièrent presque tous les pirates.

Hawkhurst vit qu'il avait encore une fois la majorité contre lui.

— Massa Francisco! s'écria Pompée revenant de la cabine, vous attendre un moment! voilà le livre.

— Qu'est-ce que cela, monsieur? demanda Hawkhurst en lui arrachant le livre des mains.

— Etre la Bible de massa Francisco, massa.

Francisco attendait qu'on lui donnât sa Bible.

— Partez! lui cria Hawkhurst.

— Donnez-moi mon livre, monsieur.

— Non! s'écria le misérable en lançant le livre dans la mer; il ne l'aura pas! — J'ai entendu dire que les affligés trouvent des consolations dans ce livre.

Francisco saisit ses rames, et après en avoir donné deux ou trois coups, il reprit sa Bible, qui était encore à fleur d'eau, et il l'étendit sur le banc d'arrière des rameurs pour que le soleil la séchât. Pendant ce temps, le schooner avait déployé sa voile de misaine, et était déjà à un quart de mille. Avant que Francisco eût gagné le banc de sable, il n'en pouvait plus voir que les mâts.

# CHAPITRE X.

## LE BANC DE SABLE.

Francisco employa la première demi-heure qu'il passa dans ce séjour de désolation à regarder le schooner, qui continuait à s'éloigner en se dirigeant vers le nord. Les pensées aux-

quelles il se livrait étaient vagues et sans liaisons. Son esprit errant au milieu des scènes qu'il avait vues se passer à bord de ce navire, lui rappelait le caractère des scélérats qu'il venait de quitter. Et cependant, malgré le désir qu'il avait eu depuis long-temps de se séparer de gens avec lesquels il n'avait vécu que contre son gré et en dépit de l'horreur qu'ils lui inspiraient, — en voyant les voiles du schooner disparaître peu à peu à ses yeux à mesure qu'il s'éloignait, il se demanda plus d'une fois s'il n'aurait pas été plus heureux de rester même à bord de ce navire détesté, que de se trouver dans une situation si déplorable. — Non, non! s'écria-t-il après quelques instants de réflexion, plutôt périr ici, que de continuer à voir les scènes dont j'ai été forcé d'être témoin.

Il jeta un dernier regard sur les voiles blanches du schooner, qui n'étaient plus qu'un point presque imperceptible, et assis sur les sables mouvants, il resta plongé dans une profonde rêverie jusqu'au moment ou l'ardeur brûlante du soleil lui rappela sa situation. Il se leva sur-le-champ, songea à ce qu'il avait à faire, et aux mesures qu'il pouvait prendre dans la position où il se trouvait. Il tira sa barque

sur le rivage, et l'amarra à une de ses rames qu'il enfonça profondément dans le sable. Il examina ensuite le banc sur lequel il avait été abandonné, et il vit qu'il n'y en avait qu'une petite partie qui ne fût pas couverte d'eau quand la marée était haute; car, quoiqu'elle ne s'élevât jamais beaucoup, le banc était si bas, que l'eau coulait presque par-dessus. La partie la plus élevée n'avait pas plus de quinze pieds au-dessus des marques laissées par la haute marée, et ne formait qu'un espace d'environ cinquante pieds de circonférence.

Il résolut de transporter tous ses effets en cet endroit. Il retourna donc à sa barque, et en ayant tiré sa caisse, son eau et ses provisions, il traîna tous ces objets les uns après les autres jusqu'au lieu où ils paraissaient devoir être en sûreté. Il y porta ensuite les rames et la petite voile, qui heureusement y avait été laissée; enfin, il ne lui resta plus qu'à y transporter la barque. Ce fut l'opération la plus difficile et la plus pénible, et il n'y réussit qu'en en soulevant alternativement la poupe et la proue, ne pouvant avancer ainsi que de trois à quatre pieds à la fois.

Épuisé de fatigue, il prit de l'eau dans un

des deux barils, et en but pour se rafraîchir. A mesure que le jour avançait, la chaleur était devenue insupportable, mais elle ne fit que l'exciter à faire de nouveaux efforts; il retourna la barque, et parvint à en placer la proue et la poupe sur deux petites hauteurs, de sorte que les bords étaient élevés à environ trois pieds au-dessus du niveau du sable. Il étendit la voile par-dessus la quille, et se servit des toulets en guise de chevilles pour en attacher les bouts dans le sable. Il plaça alors son eau et ses provisions sous la barque, et laissa en dehors sa caisse, qui ne pouvait y entrer. S'étant ainsi formé un abri contre l'ardeur du soleil et la fraîcheur de la nuit, il y entra en rampant, et y resta jusqu'à ce que la chaleur du jour fût passée.

Quoique Francisco eût été bien rarement sur le pont du schooner, il savait à peu près dans quels parages il était alors. Prenant une carte dans sa caisse, il examina la côte pour voir à quelle distance il s'en trouvait, et s'il pouvait espérer de se tirer de sa malheureuse position. Il calcula qu'il était sur un des bancs de sable qui sont à la hauteur de la côte de Loango, et à environ sept cents milles de l'île de Saint-

Thomas, — le lieu le plus voisin où il pût s'attendre à trouver des Européens. Il était certain qu'il ne pouvait être à plus de quarante ou cinquante milles de la côte, mais pouvait-il se hasarder à se jeter au milieu des peuplades de nègres sauvages qui l'habitaient? Il savait combien ils avaient à se plaindre des Européens; car, à cette époque, il arrivait souvent que les trafiquants d'esclaves ne se bornaient pas à en acheter sous des latitudes plus septentrionales, mais qu'ils débarquaient plus au sud, et enlevaient tous les habitants qu'ils rencontraient. Cependant quelques bâtiments faisaient encore le commerce d'ivoire et de poudre d'or sur cette côte, et il pouvait avoir le bonheur d'en trouver un.

Nous ne connaissons pas, — nous ne pouvons nous figurer une situation plus déplorable que celle où se trouvait alors Francisco. Seul, — sans aucun espoir d'assistance, — n'ayant des vivres que pour quelques jours, — séparé du reste de ses semblables, — ayant à peine autour de lui ce qu'il lui fallait de sol pour ne pas être englouti par les vagues de l'Océan, avec lequel il voyait l'horizon se confondre de toutes parts, — quelle chance de

salut lui restait-il? Il était à des centaines de milles de tout secours, et, pour aller en chercher, il n'avait qu'une petite barque, — une vraie coquille de noix, — que le premier grain de vent devait infailliblement submerger.

Telles furent les premières idées qui se présentèrent à l'esprit de Francisco; mais il ne se laissa point accabler par le découragement. Il était jeune, plein de courage, et l'espoir n'était pas encore éteint à ses yeux. Il y a d'ailleurs un sentiment de fierté, et de confiance dans nos ressources et dans nos efforts, qui s'accroît en proportion de nos dangers, et des difficultés dans lesquelles nous nous trouvons. C'est l'intrépidité de l'âme, et elle en prouve l'origine céleste et l'immortalité.

La chaleur avait été si intense, que Francisco, au bout de quelques heures, quoique placé sous sa barque, pouvait à peine respirer l'air brûlant. Pas un souffle de vent ne ridait la surface de la mer; toute la nature était silencieuse et dans un calme presque effrayant. Ce ne fut que lorsque l'ombre de la nuit commença à couvrir sa retraite que Francisco se hasarda à sortir. Il n'en éprouva pourtant aucun soulagement. L'air n'était pas moins étouf-

fant, et il sentait une sorte de suffocation, extraordinaire même dans ce climat. Il leva les yeux sur la voûte du ciel, et fut surpris de n'y voir aucune étoile. Des vapeurs grisâtres couvraient tout le firmament. Il regarda autour de lui pour examiner l'horizon, mais sa vue ne put y atteindre; une large bande noire le couvrait de toutes parts. Il s'avança jusqu'au bord du banc de sable; la mer ne roulait pas une seule vague; tout l'Océan semblait dans un état de léthargie et comme frappé de stupeur.

Il sépara les cheveux qui tombaient sur son front brûlant, et jetant encore un regard sur cette plaine liquide, stagnante, et qu'on aurait dit ne contenir aucun germe de vie, il céda à l'accablement qui l'oppressait et se jeta sur le sable. Il y resta quelques heures, dans un état voisin du désespoir. Enfin, il s'arracha à ses idées mélancoliques, et, se mettant à genoux, il supplia le ciel de lui accorder du courage, et se soumit à sa volonté.

Lorsqu'il se fut relevé, il jeta encore un coup d'œil sur la mer, et il s'aperçut qu'un grand changement s'apprêtait. La raie noire qui ceignait l'horizon s'était élevée beaucoup plus

haut, et paraissait alors une masse opaque. Il entendait un murmure sourd, comme si le vent eût sifflé dans le haut des airs, quoique la surface de la mer fut encore lisse comme celle d'un lac. Bientôt ce murmure devint un son bruyant; — de temps en temps un coup de vent se faisait sentir, et il n'aurait pu dire d'où il venait, car il ne durait qu'un seul instant, et cessait après avoir ridé pendant une seconde la surface des eaux. Enfin, le vent siffla et rugit dans le lointain; le tonnerre gronda, et d'instant en instant les explosions en devenaient plus terribles; la masse noire se répandait avec une rapidité incroyable sur la mer, finit par la couvrir entièrement, et l'ouragan éclata tout à coup et avec toute sa force sur Francisco.

Son premier souffle fut si impétueux et si inattendu, que le jeune homme en fut renversé. La prudence lui inspira l'idée de rester dans cette position, car le sable enlevé par le vent l'aurait aveuglé, et il formait un nuage solide qui remplissait l'atmosphère, et qui ne lui permettait pas de voir à deux pieds de lui. Il aurait voulu pouvoir regagner sa barque en rampant pour y trouver un abri; mais il ne savait

de quel côté se diriger. Cet état de choses ne dura pas long-temps. L'eau était portée sur les ailes vigoureuses de l'ouragan, et le sable, saturé de pluie, cessa de voler et devint ferme.

Francisco sentit bientôt que tous ses vêtements étaient percés, et il souleva la tête. Tout ce qu'il put découvrir fut que le firmament était couvert d'une obscurité horrible par son intensité, et que la mer offrait une masse d'écume bouillante, blanche comme du lait, mais encore calme, comme si le pouvoir du vent l'eût forcée à rester dans cet état. Mais l'eau s'était avancée; elle couvrait déjà la moitié du banc de sable, et l'écume envahissait le reste.

Et maintenant les cataractes du ciel s'ouvrirent, et une pluie battante se joignant à l'eau que l'ouragan faisait jaillir du haut des vagues, qui s'étaient enfin formées, tomba sur le malheureux jeune homme, qui était encore étendu à l'endroit où il avait été renversé. Mais tout-à-coup une première vague qui l'atteignit l'avertit qu'il ne pouvait y rester plus long-temps; la mer se soulevait rapidement, et avant qu'il eût pu faire quelques pas, appuyé sur les mains et sur les genoux, une seconde vague, comme si elle l'eût poursuivi dans son courroux, lui

annonça une seconde fois le danger qu'il courait. Il fut donc obligé de se relever, pour tâcher de regagner le plus promptement possible l'endroit plus élevé où il avait laissé sa barque et ses autres effets.

Aveuglé comme il l'était par l'eau de la pluie, et par celle que le vent chassait du haut des vagues, il n'aurait pu rien distinguer quand même les ténèbres eussent été moins profondes, et il n'avait d'autre moyen de se diriger que de marcher en sens inverse de la pente du terrain. Tout-à-coup son pied heurta contre quelque chose, il tomba, et sa tête frappa contre le haut de sa caisse. Cette chute l'étourdit, et il resta quelques minutes sans connaissance. Quand il revint à lui, il s'aperçut que l'objet qui l'avait fait tomber était un des barils d'eau qu'il avait placé sous la barque. Mais qu'était-elle donc devenue? Il fallait que la violence de l'ouragan l'eût enlevée. Hélas! il avait donc perdu avec elle tout espoir de quitter cet horrible banc de sable, et si les vagues courroucées l'épargnaient, il ne lui restait plus qu'à mourir, après avoir prolongé encore quelques jours sa misérable existence.

Quand il reprit l'usage de ses sens, la scène

avait encore changé autour de lui. La mer semblait agitée de convulsions, et les mugissements des vagues se mêlaient aux rugissements des vents. Tout le banc de sable était alors couvert d'eau, à l'exception de quelques pieds tout autour de l'endroit où il était, et quelquefois même une vague plus forte que les autres couvrait ses pieds d'écume. Francisco se prépara à mourir.

Enfin l'obscurité diminua, et l'horizon commença à s'éclaircir. Francisco espéra. — Hélas ! que pouvait-il espérer ? — qu'il serait sauvé de la mort dont les eaux de la mer le menaçaient en cet instant, pour en subir une plus lente et plus cruelle ; — qu'il serait préservé de la fureur des vagues, qui en quelques minutes auraient amené la fin de ses souffrances, pour périr, faute de nourriture, sous un soleil ardent, sans avoir une goutte d'eau pour rafraîchir ses lèvres brûlantes. En songeant à ce destin terrible, Francisco tendit les bras vers le ciel, et s'écria : — O mon Dieu ! que ta volonté soit faite ! Mais, dans ta merci, soulève, oh ! soulève encore davantage les vagues !

Mais les vagues ne se soulevèrent pas davantage. Le sifflement des vents diminua peu à

peu, et la mer écumante avait obéi à l'injonction divine; elles avaient été jusque là, mais pas plus loin. Le jour parut, le ciel s'éclaircit, et les premières teintes, annonçant le retour de la lumière et de la chaleur, se montraient du côté de l'horizon, quand les yeux du jeune homme au désespoir aperçurent une masse noire sur les eaux encore en tumulte. C'était un vaisseau, mais il ne lui restait qu'un seul mât. Il avait un roulis pesant, et le vent le poussait rapidement vers le banc de sable sur lequel était Francisco. Tantôt le corps du navire se montrait sur le haut des vagues, tantôt il disparaissait dans le gouffre qui s'ouvrait entre elles. — Il sera brisé en pièces, pensa Francisco; il fera naufrage, ils ne peuvent voir ce banc de sable! — Il leur aurait fait un signal pour les avertir, s'il en eût eu quelque moyen, car la vue du danger qu'ils couraient lui faisait oublier un instant son propre péril.

Tandis que Francisco suivait des yeux ce navire, le soleil se leva, et lança ses rayons brillants et joyeux sur cette scène d'inquiétude et de douleur. Cependant le vaisseau arrivait, cédant à l'impulsion du vent, pendant que les vagues se brisaient sur ses flancs comme si

elles eussent voulu l'engloutir. Il était effrayant de le voir courir si rapidement vent arrière, et non moins désespérant de savoir qu'il courait infailliblement à sa perte.

Enfin il put distinguer ceux qui se trouvaient à bord. Il fit des signes avec ses bras, agita son mouchoir, mais on ne l'aperçut pas. Il poussa de grands cris, mais le vent en emportait le son en sens contraire. Le navire avançait toujours, comme condamné par le destin. Il n'était plus qu'à la distance de deux câbles du banc de sable, quand ceux qui étaient à bord s'aperçurent de leur danger; il était trop tard. Ils voulurent le doubler, mais le vent et les vagues continuèrent à les faire marcher en ligne droite. Le bâtiment toucha; son dernier mât tomba sur le côté à babord, et les vagues s'apprêtèrent à achever l'œuvre de destruction et de mort.

[illegible]

[illegible]

# CHAPITRE XI.

## LE RADEAU.

Les yeux de Francisco étaient fixés sur ce vaisseau, contre lequel les vagues se brisaient alors avec une violence terrible. Il paraissait y avoir sur le pont huit à neuf hommes, qui

s'accrochaient à tous les agrès, à toutes les manœuvres qui existaient encore, pour ne pas être entraînés par quelque lame d'eau. Chaque vague, en se brisant sur le flanc du navire, couvrait tout le tillac d'écume, et le poussait encore plus avant sur le banc de sable. Enfin il fut porté si haut, que la fureur des vagues était à demi épuisée avant qu'elles arrivassent jusqu'à lui.

Si ce vaisseau eût été solide et bien construit, si c'eût été un bâtiment charbonnier suivant les côtes de l'Angleterre, il est probable qu'il aurait pu résister à la fureur de la tempête, et qu'en restant à bord, l'équipage aurait pu se sauver. Mais c'était, comme Francisco le supposa avec raison, un brick américain. On n'avait guère songé en le construisant qu'à en faire un excellent voilier, et les bois en avaient été assemblés très-légèrement.

On peut aisément croire que les yeux de Francisco furent constamment fixés sur le seul objet qui pouvait alors l'intéresser, — le danger imminent de plusieurs de ses semblables, jetés inopinément par la tempête sur ce lieu désolé. Il vit deux hommes descendre par les écoutilles, et ceux qui étaient restés sur le pont ne

les fermèrent point, quoique les vagues continuassent à couvrir le vaisseau, et dussent jeter beaucoup d'eau dans l'intérieur. Au bout de quelques minutes, ce mystère fut expliqué. D'abord l'un après l'autre, et ensuite douzaine par douzaine, Francisco vit monter sur le pont les malheureux esclaves africains qui avaient été enchaînés à fond de cale, et qui composaient la cargaison du bâtiment échoué. Les deux marins avaient été briser leurs fers par humanité, pour leur laisser du moins la même chance de sauver leur vie qu'ils avaient eux-mêmes. Le tillac en fut bientôt entièrement couvert, et pourtant personne ne songea à quitter le navire. Serrés les uns contre les autres comme un troupeau de moutons, les Européens et les Africains étaient confondus ensemble, sans distinction de couleur, et ne pensaient qu'à résister aux efforts des vagues qui balayaient le pont à chaque instant.

La scène ne tarda pas à changer. Le corps du vaisseau ne put résister plus long-temps à la violence des ondes courroucées, et tout-à-coup Francisco le vit se fendre par le milieu, et les deux parties furent englouties sur-le-champ dans la mer. Chacun alors fit les derniers

efforts pour sauver sa vie; l'eau fut couverte de plusieurs centaines d'hommes luttant contre un élément furieux, et l'on voyait distinctement au milieu de l'écume blanche les têtes des nègres qui cherchaient à gagner le banc de sable. Cette scène parut terrible à Francisco. Voir en un instant un si grand nombre de ses semblables devenir le jouet des vents et des ondes, et toucher à la porte de l'éternité! Quelquefois une vague énorme les poussait presque sur le rivage, et au même instant elle les entraînait de nouveau dans la mer en se retirant. De tous ceux qu'il avait vus nager à la surface de l'eau, la moitié avait déjà disparu; et il vit avec douleur que le nombre des autres diminuait rapidement, et qu'aucun n'avait encore pu arriver jusqu'aux sables. Enfin il saisit les drisses de la voile de sa barque qui étaient près de lui, et courut jusque sur le bord de la mer pour donner à ces infortunés tous les secours qui dépendraient de lui. A mesure que les vagues jetaient sur le rivage un corps en apparence inanimé, il l'entourait de ses drisses et le traînait sur les sables jusqu'à un endroit où elles ne pouvaient plus l'atteindre pour le reporter dans la mer. Ses efforts ne furent pas

sans succès, il en sauva ainsi plusieurs, et continuant ce travail aussi pénible que charitable, il arracha ainsi quinze nègres à la fureur des flots. Quoique épuisés et sans connaissance, ils n'étaient pas morts, et avant qu'il eût ravi le quinzième à la vague qui voulait l'entraîner, plusieurs de ceux qu'il avait sauvés les premiers revinrent à la vie sans autre secours que la chaleur du soleil.

Francisco aurait continué la tâche que son humanité lui avait fait entreprendre, mais le navire avait été complétement brisé par les vagues, et le rivage était couvert de fragments de toute espèce que la mer y jetait, qu'elle remportait ensuite, et qui flottaient sur toute sa surface. Les coups réitérés qu'il avait reçus au milieu de ces débris flottants le privèrent enfin de toutes ses forces, et il tomba épuisé sur le sable. Dans le fait, tous les efforts qu'il aurait encore pu faire auraient été inutiles. Tout ce qui était à bord du bâtiment naufragé avait été précipité dans la mer au même instant, et ceux qui n'étaient pas alors sur le banc de sable étaient engloutis pour toujours dans son sein.

Dès que Francisco eut repris quelques forces, il s'avança vers les nègres qu'il avait sauvés, et

il en trouva douze qui avaient recouvré l'usage de leurs sens, et qui étaient accroupis sur leurs talons. Les trois autres ne donnaient encore aucun signe de vie. Il monta alors jusqu'à l'endroit où il avait laissé ses provisions, s'assit le dos appuyé contre sa caisse, et examina la scène qui l'entourait.

Le vent s'était calmé, le soleil brillait, et la mer était moins courroucée. Les vagues étaient moins fortes, et, n'étant plus poussées avec violence par l'impétuosité de l'ouragan, elles venaient se briser sur le sable avec une majesté solennelle, mais non avec la fureur qu'elles déployaient deux heures auparavant. Tout le rivage était couvert de débris du navire, de fragments de mâts de rechange et de vergues, et de tonneaux de toute grandeur; et çà et là on voyait rouler dans l'écume le corps d'un nègre s'avançant ou se retirant, au gré de la vague qui l'entraînait, et finissant par disparaître.

Il passa une heure à examiner ce spectacle et à réfléchir. Il se leva ensuite, et retourna vers l'endroit où il avait laissé les nègres qu'il avait sauvés, à environ cent pas de lui. Ils étaient assis, et il vit qu'ils étaient maigres et qu'ils

avaient l'air d'être souffrants et épuisés. Mais comme ils appartenaient tous à une peuplade habitant la côte d'Afrique, et qu'ils étaient dès leur enfance accoutumés à passer des journées entières dans la mer, ils avaient pu se soutenir sur l'eau plus long-temps que les nègres qu'on avait amenés de l'intérieur pour les vendre aux Européens, et que l'équipage du navire, dont pas un seul homme n'avait échappé à la mort.

Le soleil, dont les rayons ardents faisaient tellement souffrir Francisco, produisait un effet contraire sur les Africains, et contribuait à les ranimer. Ils commençaient alors à échanger quelques mots entre eux. Tous avaient repris le sentiment, mais ceux qui semblaient avoir le plus grand besoin d'aide étaient négligés par les autres. Francisco leur fit quelques signes, mais à peine étaient-ils en état d'y faire attention, et ils ne le comprirent pas. Il les quitta pour aller chercher de l'eau dans une cafetière d'étain qu'il avait dans sa caisse, et la leur apporta. Il présenta le vase à l'un d'eux, qui le saisit avec avidité, car l'eau pure est un objet de luxe qu'on obtenait rarement à bord d'un bâtiment négrier, et il l'aurait vidé, si

Francisco ne le lui eût repris pour le donner à un autre. Il fut obligé d'aller le remplir trois fois pour pouvoir offrir à tous le même soulagement. Il leur distribua ensuite du biscuit, et il les quitta promptement, car il réfléchit que s'ils apercevaient ses provisions, ils les auraient bientôt dévorées, et qu'il se trouverait ainsi qu'eux sans aucune ressource.

Il se hâta donc, pendant qu'ils ne songeaient qu'à satisfaire leur appétit, de creuser avec ses mains un trou dans le sable mobile; il y plaça ses barils d'eau et ses autres provisions, et les recouvrit de sable avec le plus grand soin. Lorsqu'il eut fini cette tâche, sans qu'aucun des nègres s'en fût aperçu, le soleil était déjà descendu sous l'horizon, et il avait conçu le projet de construire un radeau avec les débris du navire, et d'essayer de gagner le continent à l'aide des nègres. Il s'étendit sur le sable pour passer une seconde nuit dans ce séjour de désolation, et s'étant recommandé à la protection du Tout-Puissant, il ne tarda pas à s'endormir.

Il ne s'éveilla le lendemain que lorsque les rayons ardents du soleil le forcèrent à ouvrir les yeux, tant il avait été fatigué par les efforts

qu'il avait faits la veille, et par la tempête de la nuit précédente qu'il avait passée sans dormir. Il se leva, s'assit sur sa caisse, et la scène qui s'offrit à ses yeux était bien différente de celle qu'il avait vue la veille. L'Océan semblait dormir paisiblement; le ciel était serein, pas un seul nuage ne se dessinait sur l'azur du firmament, l'horizon était clair et bien marqué; une douce brise ridait à peine la surface de la mer, qui était rentrée dans ses limites, et qui, abandonnant le banc de sable, l'avait laissé tel qu'il était quand Francisco y avait abordé. Là se terminait la beauté de l'aspect qui s'offrait à sa vue. L'avant-scène était horrible à voir. Tout le rivage était couvert de débris du malheureux navire, de tonneaux, les uns entiers, les autres brisés; ces tristes fragments étaient tantôt séparés les uns des autres, tantôt empilés confusément ensemble, et ils étaient entremêlés de membres mutilés et de cadavres. Quelques corps avaient été jetés plus haut sur le sable, et l'on en voyait encore quelques-uns rouler dans les vagues qui venaient se briser sans bruit sur le rivage. C'était une scène de mort et de désolation.

Les nègres que Francisco avaient sauvés

étaient réunis ensemble et serrés les uns contre les autres, et ils étaient encore plongés dans un profond sommeil, quand le jeune homme descendit de la hauteur qu'il occupait, et s'avança vers la mer, pour voir si le malheur arrivé à d'autres pourrait lui fournir les moyens de quitter un lieu qui, sans cela, devait être son tombeau. A sa grande joie il vit sur le rivage une grande quantité de tonneaux, dont plusieurs étaient pleins d'eau fraîche, de biscuit, et d'autres provisions, ce qui lui fournissait tant pour lui que pour les nègres des moyens de subsistance pour un temps assez considérable. Il y trouva aussi tous les matériaux qui pouvaient lui être nécessaires pour construire un grand radeau.

Il s'approcha ensuite des nègres et les appela; mais, bien loin de lui répondre, aucun d'eux ne fit le moindre mouvement. Il en poussa quelques-uns, et ils restèrent encore immobiles. Le cœur lui battit vivement, car il craignit qu'ils ne fussent morts par suite de l'épuisement causé par les efforts qu'ils avaient faits la veille en disputant leur vie aux vagues. Enfin il en tira un par le bras, et ce ne fut qu'en employant une force dont il n'aurait pas usé en toute autre cir-

constance, qu'il parvint à le tirer de l'espèce de léthargie dans laquelle il était plongé. Enfin le nègre ouvrit les yeux, regarda autour de lui avec un air de surprise, et se leva. Francisco, qui savait un peu la langue des Kroumans, s'en servit pour lui adresser la parole, et le nègre lui répondit dans une langue qui, sans être tout-à-fait la même, y avait assez d'analogie pour qu'ils pussent s'entendre l'un l'autre. Le nègre employa moins de cérémonie pour éveiller ses compagnons que ne l'avait fait Francisco, et ils entrèrent en conversation.

Francisco leur fit bientôt comprendre qu'il fallait qu'ils construisissent un radeau, sur lequel il les reconduirait dans leur pays, et leur expliqua que s'ils restaient sur le banc de sable, l'eau et les provisions seraient bientôt épuisées, et qu'ils y périraient tous. Ces pauvres gens ne savaient trop s'ils devaient le considérer comme un être surnaturel. Ils se souvenaient qu'il leur avait donné la veille de l'eau fraîche et du biscuit, et ils ne concevaient pas où il avait pu en trouver alors; ils savaient fort bien d'ailleurs qu'il ne faisait point partie de l'équipage du bâtiment naufragé, et ils ne savaient que penser de lui.

Quelles que pussent être leurs idées, elles produisirent un heureux effet; car il en résulta qu'ils le regardèrent comme un être supérieur et bienveillant, et qu'ils lui obéirent avec docilité. Les ayant alors conduits sur la hauteur, il leur dit de creuser dans le sable, et leur fit une nouvelle distribution d'eau fraîche et de biscuit. Peut-être la manière dont ses provisions s'offrirent à leurs yeux les étonna-t-elle autant que tout ce qui s'était déjà passé. Francisco mangea avec eux, et ayant pris dans sa caisse le peu d'outils qu'il possédait, il les conduisit sur le rivage. Là il sépara les tonneaux pleins, de ceux qui étaient vides, qu'il réserva pour servir à la construction du radeau. Les vergues et les mâts, soit brisés, soit entiers, furent mis à part; et l'on en sépara soigneusement les cordages qui y tenaient encore, et qui devaient servir à attacher ensemble les différentes parties du radeau. On recueillit toutes les planches, et l'on étendit pour les faire sécher deux voiles qui étaient roulées sur deux mâts. Enfin on examina ce que contenaient les tonneaux, et l'on mit à part ceux qui étaient remplis d'eau fraîche et de vivres, ainsi qu'une caisse qui renfermait du linge et des vêtements.

Les nègres travaillèrent avec ardeur et montrèrent même de l'intelligence; et avant la fin de la journée, on avait réuni tous les objets qui pouvaient être utiles. La mer jeta encore sur le sable quelques corps morts, et des fragments de bois dont on ne pouvait tirer aucun parti.

Il nous faudrait trop de temps et d'espace pour détailler tout ce que firent Francisco et les nègres pendant quatre jours qu'ils travaillèrent sans relâche. La nécessité est véritablement la mère de l'industrie, et il leur fallut inventer bien des ressources pour pouvoir construire un radeau assez grand pour les porter sur l'Océan avec leurs provisions. Enfin leur tâche fut accomplie, et le cinquième jour Francisco et les nègres s'embarquèrent. Ils avaient élevé un mât solidement attaché au radeau, y avaient adapté une vergue, et placé une voile, et quand ils se furent mis en mer en poussant le banc de sable à l'aide de leurs avirons, ils déployèrent leur voile, et s'avancèrent vers la côte d'Afrique avec une bonne brise, ayant le vent arrière, et faisant environ trois milles par heure.

Ce ne fut que lorsqu'ils furent à un demimille du banc de sable qu'ils furent délivrés de l'odeur épouvantable causée par la putré-

faction de tant de corps, qu'il aurait fallu trop de temps pour enterrer dans le sable. Cette circonstance avait rendu presque insupportable leur séjour sur le banc de sable pendant les deux derniers jours, l'odeur infecte qu'exhalaient ces cadavres étant une source de dégoût et d'horreur même pour les nègres.

Mais avant la nuit, et quand ils eurent fait sur leur radeau environ huit lieues, il survint tout-à-coup un calme; il continua la matinée suivante, et alors une brise arriva du sud-est, ils déployèrent donc leur voile, et s'avancèrent vers le nord.

Ce vent, et la marche qu'il les forçait à suivre, les écartaient de la terre; mais ils ne pouvaient mieux faire, et Francisco rendit grâce au ciel d'avoir assez d'eau et de provisions pour pouvoir supporter quelques jours de vent contraire sans avoir à craindre d'en manquer. Mais la même brise dura plus long-temps que de coutume, et ils étaient alors à la hauteur de la baie de Benin. Du reste, le temps était superbe, la mer calme; une foule de poissons volants s'élevaient dans l'air et retombaient sur le radeau, qui, forcé d'obéir au vent, continuait à s'avancer vers le nord.

Francisco et son équipage nègre passèrent

ainsi quinze jours à flotter sur l'Océan, sans qu'aucun objet s'offrît à leurs yeux; chaque jour ressemblait au précédent; c'était toujours le ciel et l'eau. D'après le calcul de Francisco, ils ne devaient pourtant pas être à une très-grande distance de la terre, quand, dans l'après-midi du quinzième jour, ils aperçurent deux voiles au nord.

Le cœur de Francisco bondit de joie, et fut plein de reconnaissance pour le ciel. Il n'avait pas de télescope pour les examiner, mais ces deux navires paraissaient en panne; le vent poussait le radeau de ce côté, et, au commencement de la soirée, il reconnut que c'étaient un brick et un schooner.

Tandis que Francisco les examinait, et cherchait à s'assurer de ce qu'ils pouvaient être, le soleil se coucha derrière ces deux navires, car il y avait eu un léger changement de vent qui en avait nécessairement occasionné un dans la marche du radeau; et quand cet astre descendit sous l'horizon, la forme des deux bâtiments se dessina pendant quelques minutes avec une précision et une clarté remarquables. Il ne pouvait y avoir de méprise. Francisco fut convaincu que le schooner était le *Vengeur*, et son

premier mouvement fut de courir à une grande rame qu'il avait attachée à l'arrière du radeau pour servir, autant que possible de gouvernail, afin de tâcher de s'en écarter, et de voguer vers le nord, quoique le vent les poussât à l'ouest.

Un moment de réflexion le fit changer d'avis. Il plia sa voile, tant pour ne pas être aperçu que pour avancer moins vite, et il résolut de surveiller les mouvements de ces deux navires pendant le peu d'instants de clarté qui restaient encore. Il ne doutait nullement que le brick n'eût été capturé, et que les pirates n'en eussent ensuite massacré tout l'équipage, suivant leur coutume. Il en était alors à environ quatre milles, et à l'instant où l'obscurité allait faire disparaître les deux bâtiments à sa vue, il s'aperçut que le schooner s'éloignait à toutes voiles du brick en se dirigeant vers l'ouest. Voyant alors qu'il ne courait aucun danger de rencontrer les pirates, il déploya sa voile dans l'espoir d'arriver au brick, avec le dessein, si les pirates n'en avaient pas percé la quille pour le faire couler à fond, d'y monter avec ses nègres, et de s'en servir pour aborder au port le plus voisin de la côte.

Mais à peine le radeau avait-il avancé d'un

demi-mille, que Francisco vit briller une grande clarté, il s'aperçut que le brick était en feu, et il n'eut pas le moindre doute que ce ne fût l'ouvrage des pirates. Il devenait inutile de s'en approcher, et il songeait à tourner de nouveau l'avant de son radeau vers le nord, quand, réfléchissant au caractère et à la cruauté de ces scélérats, il lui vint à l'esprit qu'ils pouvaient avoir laissé à bord quelques infortunés destinés à périr dans les flammes. Il ne changea donc rien à sa marche, et resta debout les yeux fixés sur ce malheureux bâtiment.

Les flammes augmentaient de violence; elles s'élançaient le long des mâts, et dévoraient toutes les voiles l'une après l'autre. La brise avait fraîchi, et le brick se maintenait vent arrière, circonstance qui confirma Francisco dans l'idée qu'il restait du monde à bord. D'abord le brick semblait gagner du terrain sur le radeau; mais quand toutes ses voiles eurent été consumées, sa course se ralentit considérablement, et au bout d'une heure le radeau l'avait atteint, et était placé sous son écusson.

Ce navire était alors une masse de feu depuis la proue jusqu'au grand mât. Sa grande cale vomissait un immense volume de flammes qui

s'élevaient à la hauteur de ses mâts, et qui se terminait par un épais nuage de fumée que la brise chassait en avant. Le feu ne s'était pas encore communiqué au gaillard d'arrière; mais la chaleur y était si terrible que tous ceux qui étaient à bord s'étaient réunis près du couronnement. Ils y restaient, les uns poussant de grands cris et se tordant les bras, les autres plongés dans un désespoir muet; car les pirates, dans leur barbarie, avaient mis toutes les barques hors d'état de servir, afin que personne ne pût s'échapper.

A la faveur de la clarté que les flammes répandaient autour de ce navire, ils avaient vu s'approcher le radeau qui venait à leur secours, et dès qu'il eut cargué sa voile et qu'il se fût placé sous l'écusson, ils se hâtèrent d'y descendre, les uns par l'échelle de poupe, les autres à l'aide de cordes, et d'y prendre place. En moins de cinq minutes, et presque sans qu'il eût été échangé une parole, ils étaient tous hors du brick; et à l'instant où Francisco venait de repousser son radeau à quelques pieds du navire, les flammes sortirent par les fenêtres des cabines en jet horizontal, comme des langues de serpents. Le radeau, encombré alors de

douze personnes de plus, fut dirigé de nouveau vers le nord, et aussitôt qu'on eut distribué à ceux qui venaient d'être secourus si à temps, de l'eau dont ils avaient grand besoin en sortant d'un bâtiment qui était devenu une fournaise ardente, Francisco obtint d'eux tous les détails qu'il désirait avoir.

Ce brick était un navire de Carthagène, dans l'Amérique méridionale. Il avait conduit à Lisbonne un certain don Cumanos, qui avait des propriétés considérables sur les bords de la rivière de la Madeleine, et qui avait désiré aller voir une partie de sa famille qui était en Portugal. En repartant d'Europe, il avait touché aux îles Canaries, où il avait aussi quelques propriétés ; et de là il avait mis à la voile pour retourner à Carthagène. Un vent contraire l'avait porté trop au sud. C'était alors que le *Vengeur* avait aperçu le brick et lui avait donné la chasse. Ce navire étant bon voilier, le pirate avait été obligé de le poursuivre assez longtemps. Cependant il avait fini par l'atteindre, et l'avait pris sans résistance. Mais quand, après l'avoir visité, les pirates virent qu'il ne s'y trouvait pas de cargaison, puisque, ce navire ayant été frété par don Cumanos, il ne rapportait de

Portugal que quelques meubles pour son usage, et qui n'avaient aucune valeur pour des pirates, ils regrettèrent le temps qu'ils avaient perdu, leur désappointement excita leur courroux ; ils brisèrent toutes les barques pour que personne de l'équipage ne pût se sauver, mirent le feu au brick, et ne s'en éloignèrent que lorsqu'ils virent qu'il était devenu impossible de l'éteindre. C'était ainsi que ces mécréants avaient condamné douze hommes aussi innocents qu'infortunés à périr dans les flammes au milieu de l'Océan.

Lorsque don Cumanos, qui parlait fort bien anglais, eut fait ce récit à Francisco, celui-ci lui raconta à son tour comment il avait quitté le schooner des pirates, et ce qui lui était arrivé depuis ce temps. Francisco devint alors très-impatient de voir la terre, car douze hommes de plus surchargeaient son radeau, il y avait plus de quinze jours qu'il était en mer, ses provisions commençaient à diminuer rapidement avec douze bouches de plus, et il fut même obligé de réduire la ration d'eau.

Cependant, la fortune le favorisa, après l'avoir soumis à tant d'épreuves. Le troisième jour, ils virent un navire en panne, et ils

eurent le bonheur d'en être aperçus. Le capitaine fit voile vers eux, et les reçut sur son bord. C'était un schooner trafiquant sur la côte pour y acheter de l'ivoire et de la poudre d'or. Mais les offres libérales que don Cumanos fit au capitaine déterminèrent celui-ci à renoncer à cette spéculation, et à traverser l'Atlantique pour le conduire à Carthagène. Peu importait à Francisco où il irait, et il avait trouvé en don Cumanos un ami sincère.

— Vous m'avez sauvé la vie, lui dit don Cumanos; permettez-moi de vous en prouver ma reconnaissance, et puisque aucun lien ne vous attache ailleurs, venez demeurer avec moi.

La société de don Cumanos plaisant également à Francisco, il accepta cette offre. Ils arrivèrent sans accident à Carthagène, et de là ils se rendirent dans les possessions de don Cumanos, sur les bords de la Madeleine.

## CHAPITRE XII.

### LE LIEUTENANT.

La dernière fois que nous avons parlé d'Édouard Templemore, il était lieutenant du vaisseau amiral en station dans les Indes-Occidentales, et commandait le schooner qui était

en quelque sorte le navire d'ordonnance de l'amiral. Ce bâtiment se nommait l'*Entreprise*. Deux schooners avaient été construits à Baltimore en même temps et sur le même modèle, tous deux également remarquables comme excellents voiliers, et comme réunissant tout ce qu'on peut désirer dans un vaisseau; tous deux avaient été construits pour la traite des nègres, et tous deux avaient cessé d'être employés à ce trafic. Mais quelle différence dans leur destination actuelle! l'un arborait le pavillon britannique, et croisait sous le nom de l'*Entreprise*; l'autre, portant un pavillon noir, était la terreur des mers, sous le nom du *Vengeur*.

L'*Entreprise* était équipée à peu près de même que le schooner que nous pourrions nommer son frère; c'est-à-dire elle avait au milieu du tillac un long canon de cuivre, et des caronades des deux côtés. Mais il y avait une grande différence dans le nombre de son équipage, car elle n'avait à bord que soixante-cinq hommes, qui appartenaient au vaisseau amiral; elle était occupée, comme l'étaient ordinairement alors les navires d'ordonnance de la plupart des amiraux, à porter tantôt des offres de provi-

sions ou de services, tantôt un billet doux pour quelque belle amie, mission qui n'était certainement pas sans importance; mais c'est un sujet délicat à toucher. Tout en remplissant ces fonctions diverses, l'*Entreprise*, de même que tous les autres vaisseaux de Sa Majesté, était chargée de saisir, brûler, détruire ou couler à fond tous les bâtiments ennemis qu'elle rencontrerait; mais comme elle portait ordinairement des dépêches dont naturellement elle ne connaissait pas l'importance, elle ne devait pas s'écarter de sa route pour les chercher.

Édouard Templemore s'en écartait pourtant un peu quelquefois, et dans une de ces occasions, il avait pris un beau bâtiment corsaire, après une forte résistance. Il avait espéré que ce succès lui vaudrait le rang de capitaine; mais l'amiral le jugea trop jeune pour ce grade; ayant eu, peu de temps après, un capitaine à nommer, il fixa son choix sur un de ses neveux, oubliant qu'il était encore plus jeune qu'Édouard.

Édouard rit en apprenant cette nomination quand il revint à Port-Royal; et l'amiral, qui s'attendait à le voir mécontent et désappointé, fut si charmé de la bonne humeur qu'il mon-

tra, qu'il fit vœu de le nommer capitaine à la première occasion qui se présenterait. Cependant ce vœu fut encore oublié parce que Templemore se trouvait en croisière quand ce moment arriva; et les absents ont toujours tort, est un proverbe qui est devenu un principe si général, qu'on peut le faire valoir comme une excuse pour un homme qui avait à penser à autant de choses que l'amiral chargé du commandement de la station des Indes occidentales.

Le lieutenant Templemore avait donc commandé l'*Entreprise* depuis près de deux ans, sans faire entendre un seul murmure, car il avait le plus heureux caractère et il se trouvait toujours content. M. Witherington continuait à avoir pour lui une affection vraiment paternelle, et lui permettait de tirer sur lui toutes les sommes dont il pouvait avoir besoin, soit pour lui-même, soit pour obliger un ami. Les croisières dont il était chargé étaient pour lui une source de divertissements; et entre autres amusements, il était devenu éperdûment amoureux.

Dans une de ses croisières parmi les îles du Vent, il avait secouru un navire espagnol qui

avait fait une voie d'eau, et à bord duquel était le nouveau gouverneur de Porto-Rico avec toute sa famille. Édouard l'avait conduit dans cette île, et l'Espagnol écrivit à l'amiral une belle lettre de remercîments de ce service, la terminant en lui souhaitant modestement mille ans de vie; il écrivit aussi à Édouard Templemore pour l'inviter à venir le voir quand il se trouverait dans les parages de Porto-Rico; ce qui, comme la plupart des invitations faites en termes généraux, pouvait passer pour un compliment à peu près semblable au désir exprimé à la fin de sa lettre à l'amiral. Le hasard voulait pourtant que le gouverneur espagnol eût une fille unique qui était charmante, et qui était sous la garde d'une duègne rigide, et d'un moine qui était le confesseur de la famille du gouverneur. Édouard avait fait sa connaissance en reconduisant son père à Porto-Rico, et ce fut avec elle qu'il tomba dans l'hérésie de l'amour.

Clara était véritablement belle, et comme toutes ses compatriotes elle ne pouvait aimer à demi. Le peu de jours qu'elle passa à bord de l'*Entreprise* pendant que ce schooner conduisait son père dans son gouvernement, suffit

pour embraser le cœur de deux êtres aussi inflammables que Clara d'Alfurez et Édouard Templemore. Le moine, la duègne et toute la suite du gouverneur étaient restés sur le bâtiment espagnol qu'on avait conduit dans l'île la plus voisine pour le radouber, car il n'y avait pas assez de place sur le schooner pour les loger tous, et don Félix de Maxos y Cobas de Manilla d'Alfurez était trop occupé de son cigare pour faire grande attention à sa fille.

Quand ils furent débarqués, le gouverneur invita Édouard à venir voir sa résidence, qui était située sur le bord d'une jolie baie à l'extrémité méridionale de l'île ; il avait une maison dans la capitale, mais il y faisait trop chaud pour qu'il l'habitât. Il fallait seulement y passer quelques heures par jour pour s'occuper des affaires publiques, et il y tenait sa cour les jours d'apparat.

Edouard Templemore passa quelques jours à Porto-Rico; et lors de son départ, il reçut du gouverneur la lettre dont nous avons déjà parlé pour l'amiral, et de sa fille les assurances d'une fidélité inviolable pour le jeune lieutenant anglais. En arrivant à Port-Royal, il présenta la lettre du gouverneur espagnol à l'a-

miral, et celui-ci se montra satisfait de sa conduite.

Lorsqu'il reçut ordre de faire une croisière, ce qui arrivait toujours quand l'amiral n'avait pas à le charger de quelque autre service, il lui demanda s'il ne lui donnerait pas une réponse pour le gouverneur de Porto-Rico, dans le cas où les circonstances le conduiraient dans les parages de cette île. L'amiral approuva cette idée, car il sentait qu'il était à propos d'entretenir des relations amicales avec les étrangers qui avaient des possessions dans cette mer, et il lui donna une lettre à remettre au gouverneur espagnol, *si l'occasion s'en présentait.* Edouard avait bien résolu que l'occasion ne lui manquerait pas, et il aborda à Porto-Rico. Sa seconde entrevue avec Clara fut encore plus cordiale que la première de la part de cette jeune personne, comme on peut bien le supposer; mais elle ne le fut pas autant de la part de la duègne et du père Ricardo, qui craignirent que Clara ne fût en danger de laisser entrer dans son esprit des opinions hérétiques.

Les mesures de précaution devinrent nécessaires, et comme le mystère ajoute un nouveau charme à l'amour, Clara reçut d'Edouard une

longue lettre et un télescope. Il lui disait, dans cette lettre, qu'il viendrait sur son schooner, aussi souvent qu'il le pourrait, à la hauteur de la partie méridionale de Porto-Rico; qu'il y attendrait un signal convenu qu'elle ferait à une certaine croisée pour l'avertir qu'elle avait reconnu son schooner; et que la nuit suivante, il se rendrait à terre sur sa barque, et irait la trouver dans un endroit désigné. Tout cela était un peu romanesque et par conséquent délicieux, et il en résulta que, pendant l'année suivante, Edouard Templemore réussit quatre à cinq fois à voir Clara en secret, sans être découvert; et chaque fois ils se renouvelèrent leurs vœux d'amour et de fidélité. Enfin, Clara lui promit que, lorsqu'il quitterait cette station, elle abandonnerait la maison de son père pour le suivre, et qu'elle confierait le soin de son bonheur à un Anglais, à un hérétique.

Quelques lecteurs pourraient être surpris que l'amiral n'eût pas découvert les fréquentes visites qu'Édouard faisait à Porto-Rico, puisque, lorsqu'il était de retour d'une croisière, il était obligé de remettre son registre de loch pour qu'il fût examiné. Mais l'amiral était satisfait de la conduite d'Édouard, et surtout de

l'ardeur qu'il montrait pour faire une croisière quand il n'avait pas quelque autre mission. Il remettait à son secrétaire le registre de loch de Templemore sans ouvrir l'enveloppe qui le renfermait, et le secrétaire jetait le paquet sur son bureau et n'y songeait plus. D'ailleurs, l'officier qui ne saurait arranger son registre de loch de manière à pouvoir supporter un examen, ne serait pas digne d'avoir le commandement d'un navire. Une certaine latitude est toujours permise sous quelque degré que ce soit de latitude ou de longitude.

L'*Entreprise* reçut des dépêches pour Antigoa, et Édouard pensa que c'était une excellente occasion pour aller rendre une visite à Clara d'Alfurez. A son retour de sa mission, il mit donc en panne à la hauteur du promontoire près duquel il avait coutume de se montrer, et il ne tarda pas à voir le rideau de mousseline blanche dont le bout pendait par la croisée convenue.

— Le voilà, monsieur, dit un midshipman qui était près de lui ; — car Édouard avait si souvent débarqué à Porto-Rico, que tout son équipage était convaincu que c'était l'amour qui l'y conduisait ; — le pavillon de trêve est arboré.

— Trève de sornettes, monsieur Warren! dit Édouard en riant; comment pouvez-vous parler ainsi?

— Je juge de la cause par les effets, monsieur, et je sais que j'aurai ce soir à vous conduire à terre sur votre barque, et à vous y attendre au moins une couple d'heures.

— Cela n'est pas impossible; mais faites déployer la voile de misaine; il faut à présent que nous nous retirions derrière le promontoire.

Le midshipman avait raison. Dans la soirée, un peu avant minuit, il conduisit son commandant à terre, l'*Entreprise* étant à l'ancre, avec une lanterne à son pic.

— Chère Clara! je vous revois donc encore une fois! s'écria Édouard en levant le grand voile qui lui couvrait le visage.

— Oui, Édouard, encore une fois! — Mais hélas! je crains bien que ce soit la dernière. — Inez, ma femme de chambre, a été dangereusement malade, et elle s'est confessée au père Ricardo. Elle se croyait à la veille de mourir, et je crains que, dans sa frayeur, elle ne lui ait tout dit. Elle va pourtant mieux à présent.

— Et pourquoi aurait-elle agi ainsi ?

— Oh ! Édouard ! vous ne pouvez concevoir de quelles frayeurs elle est tourmentée quand elle est malade. — Notre religion n'est pas comme la vôtre.

— Non, j'en conviens; mais je vous en apprendrai une meilleure.

— Ne parlez pas ainsi, Édouard ! Sainte Vierge ! si le père Ricardo vous entendait ! — Je crois qu'Inez lui a tout avoué, car il fixe sur moi ses yeux noirs avec tant de sévérité ! — Hier il m'a dit qu'il y avait bien long-temps que je ne m'étais confessée.

— Dites-lui de se mêler de ses affaires.

— Mais c'est son affaire, et j'ai été obligée de me confesser à lui hier soir ; — je lui ai dit bien des choses, et il m'a demandé si c'était tout. — Ses yeux semblaient vouloir percer jusqu'au fond de mon cœur. Comme je tremblais en lui répondant que je n'avais rien de plus à lui dire !

— Je ne confesse mes péchés qu'à mon créateur, Clara; et ce n'est qu'à vous que je confesse mon amour. Faites de même que moi.

— Je suivrai votre avis à moitié, Édouard ; je ne lui parlerai pas de mon amour.

— Et vous n'avez aucun péché à lui confesser, Clara ; par conséquent vous suivrez mon avis en totalité.

—Aucun péché, Édouard ! Comment pouvez-vous parler ainsi ? Qui de nous est exempt de péché ? J'en commets un bien grand peut-être en vous aimant, vous qui êtes un hérétique. Si c'en est un, que la Sainte Vierge me le pardonne, car je ne puis m'en empêcher.

— Si c'est là votre seul péché, Clara, je puis vous en donner l'absolution.

— Ne plaisantez pas sur ce sujet, Édouard ; mais écoutez-moi. — Si Inez a tout avoué, on me cherchera ici, et nous ne devons plus nous revoir, — du moins en cet endroit. — Vous connaissez la petite baie du promontoire ; ce n'est pas beaucoup plus loin, et il y a dans le rocher une caverne où je puis vous attendre. La prochaine fois, ce sera notre rendez-vous.

— Bien volontiers, ma chère Clara ; mais n'est-ce pas trop près de la mer ? Ne craindrez-vous pas d'être vue par l'équipage de ma barque ?

— Je ne sortirai de la caverne qu'après votre départ, Édouard. Au surplus, c'est le père Ricardo, c'est Dona Maria, que je crains. —

Ciel miséricordieux ! si mon père savait tout, nous serions perdus. Nous serions séparés pour toujours !

Et Clara, appuyant son front sur l'épaule d'Édouard, ne put retenir ses larmes.

— Il n'y a rien à craindre, Clara, dit Templemore. — Chut ! j'entends du bruit dans ce bosquet d'orangers. — Écoutez !

— Oui, oui, dit Clara à demi-voix, quelqu'un s'approche certainement. — Partez, cher Édouard, partez vite !

Elle le quitta elle-même à la hâte, et entra dans le bosquet d'orangers. Édouard fit aussi sa retraite, et descendant un sentier étroit et rocailleux qui serpentait à travers un taillis, il fut bientôt sur le bord de la mer, et monta dans sa barque.

Quelques jours après, l'*Entreprise* jeta l'ancre à Port-Royal, et le lieutenant alla annoncer son arrivée à l'amiral.

— J'ai de la besogne pour vous, monsieur Templemore, lui dit l'amiral, et il faut vous préparer à remettre à la voile sur-le-champ. Nous vous avons trouvé un ennemi qui vous fournira à qui parler.

— J'espère le trouver aussi, monsieur, répondit Édouard.

— Je le souhaite pour vous, car si vous en rendez bon compte, cela vous vaudra une seconde épaulette sur les épaules. Le schooner pirate qui a si long-temps infesté l'Atlantique a été vu et chassé à la hauteur des Barbades par l'*Amélie;* mais il paraît qu'il n'y a pas dans toute mon escadre un seul navire qui puisse l'atteindre, si ce n'est l'*Entreprise.* Il a capturé depuis ce temps deux bâtiments frétés pour les Indes occidentales, et on l'a vu se diriger avec eux vers la côte de la Guyane. Je vais donc ajouter trente hommes à votre équipage et vous charger du soin de le chercher.

— Je vous en remercie, monsieur, répondit Édouard, sa physionomie rayonnant de plaisir.

— Quand serez-vous prêt à partir?

— Demain matin, monsieur.

— Fort bien. Dites à M. Hadley de m'apporter les instructions nécessaires, je les signerai. Mais souvenez-vous, monsieur Templemore, que vous aurez affaire à forte partie. Soyez prudent; — car, pour brave, je sais que vous l'êtes.

Édouard Templemore lui promit tout, comme la plupart des commandants le font en pareil cas; et avant le lendemain soir, l'*Entreprise* était en pleine mer, toutes ses voiles déployées.

## CHAPITRE XIII.

### LE DÉBARQUEMENT.

Le domaine sur lequel don Cumanos demeurait avec sa famille, et où Francisco l'avait accompagné, s'étendait depuis l'embouchure du fleuve de la Madeleine jusqu'à plusieurs

milles au-delà. C'était un riche sol, formé peu à peu par les alluvions du fleuve, et couvert de magnifiques prairies sur lesquelles on voyait paître de nombreux troupeaux. La maison n'était pas à plus de cinquante toises de ce beau fleuve, et une petite crique qui s'enfonçait pourtant assez loin dans la terre, baignait presque les pieds des bâtiments adjacents. Car don Cumanos possédait en outre une propriété dont la valeur était encore plus grande, — une mine d'or près de la ville de Jambrano, à environ quatre-vingts milles plus haut, et qui, depuis quelque temps, était devenue extrêmement productive. On en apportait le minerai sur des barques qui descendaient le fleuve, et on le faisait fondre dans des bâtiments qui avaient été construits sur les bords de la petite crique dont nous venons de parler.

Il est nécessaire de faire remarquer ici que l'établissement du noble Espagnol était très-nombreux, car il avait à son service une centaine de personnes, soit attachées à sa maison comme domestiques, soit employées dans les fonderies.

Francisco y resta quelque temps heureux et content. Il était devenu en quelque sorte le

surintendant de toute la maison de don Cumanos, qui lui avait donné toute sa confiance et qui avait reconnu qu'il en était digne, et il était regardé et traité comme un des membres de la famille.

Un matin, comme Francisco était allé à la fonderie pour ouvrir les écoutilles des petites barques pontées qui venaient d'arriver de Jambrano avec du minerai, le surintendant des mines ayant toujours soin de les fermer avec un cadenas dont une double clef restait entre les mains de don Cumanos, un des principaux ouvriers lui dit qu'un navire avait jeté l'ancre la veille près de l'embouchure du fleuve; qu'il venait de la lever, et qu'il semblait vouloir remonter le fleuve.

— C'est probablement un bâtiment de Carthagène.

— *Valga me dios*, je n'en sais rien, monsieur, répondit Diégo. Je n'y aurais pas fait tant d'attention sans une circonstance singulière; mais Giacomo et Pedro, qui sont allés pêcher hier soir, ne sont pas rentrés avant minuit suivant leur coutume, et on ne les a pas revus depuis ce temps.

— Vraiment! cela est étrange. Leur est-il jamais arrivé de tarder si long-temps à revenir?

— Jamais, monsieur; et il y a maintenant sept ans qu'ils pêchent ensemble.

Francisco donna la clef à Diégo qui ouvrit les cadenas et la lui rendit.

— Tenez, monsieur, le voilà! dit Diégo en montrant les voiles d'avant du navire qui se dessinaient à l'horizon pendant qu'il doublait une pointe qui était à la distance d'environ quatre milles. Francisco le regarda quelques instants avec attention, et, sans faire une seule remarque, il retourna à la maison en courant.

— Eh bien! Francisco, dit don Cumanos qui tenait en main une petite tasse de chocolat, quelles nouvelles ce matin?

— L'Aguilla et la Nostra Sénora del Carmen sont arrivées, monsieur, et je viens d'en ouvrir les cadenas. Mais il y a près de la pointe un navire qu'il faut que j'examine, et je viens chercher le télescope.

— Qu'il faut que vous examiniez, Francisco! Et pourquoi?

— Parce que Giacomo et Pedro, qui sont allés pêcher hier soir, ne sont pas revenus et qu'on ne sait ce qu'ils sont devenus.

— Voilà qui est étrange; mais quel rapport cela a-t-il avec ce navire?

— C'est ce que je vous dirai dès que je l'aurai bien examiné.

Francisco prit le télescope, en plaça le bout sur l'appui de la croisée, et mettant un genou en terre, il examina quelque temps le navire en silence.

— Oui, par le Dieu vivant! s'écria-t-il enfin en se relevant; c'est le *Vengeur!* ce ne peut être que lui!

— Que voulez-vous dire? dit don Cumanos.

— C'est le schooner des pirates qui ont incendié sur l'Océan le navire à bord duquel vous étiez, s'écria Francisco; c'est le *Vengeur*, j'en réponds sur ma vie! — sur ma vie! — Il faut prendre vos mesures, don Cumanos. Je sais qu'ils parlent depuis long-temps de faire une descente sur cette partie du continent, et qu'ils s'y promettent un butin considérable, et ils ont à bord des hommes qui connaissent parfaitement la côte. La disparition de vos deux pêcheurs me fait regarder comme certain qu'ils ont envoyé leurs barques faire une reconnaissance la nuit dernière, et qu'ils se sont emparés d'eux. La torture arrachera d'eux les informa-

tions dont les pirates ont besoin, et quand ils sauront combien vous avez en ce moment de lingots d'or en cette maison, je ne doute nullement qu'ils ne se décident à vous attaquer.

— Vous pouvez avoir raison, dit don Cumanos d'un air pensif; — c'est-à-dire, si vous êtes bien sûr que ce soit le schooner des pirates.

— Si j'en suis sûr, don Cumanos! il ne s'y trouve pas une planche, pas un morceau de bois, pas une voile, pas un cordage que je ne connaisse. Quoique à la distance de quatre milles, avec un aussi bon télescope que celui-ci, je puis distinguer jusqu'aux plus petites différences qui existent entre ses agrès et ceux de tout autre navire. — Je prêterais serment que c'est lui, ajouta Francisco après avoir examiné une seconde fois le navire avec le télescope.

— Et s'ils nous attaquent, Francisco?

— Il faudra nous défendre, don Cumanos, et, comme je l'espère, les forcer à se retirer. S'ils avançaient en plein jour sur le schooner, et qu'ils jetassent l'ancre en face de nous, nous aurions peu de chance de pouvoir nous défendre; mais ils ne peuvent se douter que je

suis ici, et qu'ils ont été reconnus, et je suis convaincu qu'ils nous attaqueront pendant la nuit, et qu'ils arriveront sur leurs barques.

— Que me conseillez-vous donc de faire, Francisco?

— D'envoyer toutes les femmes chez don Téodoro, — ce n'est qu'à cinq milles d'ici, — et de rassembler tous nos hommes le plus tôt possible. Nous sommes en état de repousser leur attaque, si nous barricadons la maison. Ils ne peuvent débarquer plus de quatre-vingt-dix à cent hommes; car il faut qu'ils en laissent pour garder le schooner, et nous en avons un pareil nombre à leur opposer. — Peut-être sera-t-il à propos de promettre une récompense à nos hommes, s'ils font bien leur devoir.

— Ce ne sera que justice, dit don Cumanos. Et quant aux lingots...

— Le mieux est de les laisser où ils sont. Il faudrait trop de temps pour les emporter. D'ailleurs il faudrait des hommes pour les conduire et les escorter, et cela nous affaiblirait. — Il faut abandonner les fonderies, après en avoir retiré tous les objets précieux qui peuvent s'y trouver; il me paraît probable qu'ils y mettront le feu. Dans tous les cas, le temps ne nous man-

que pas pour prendre toutes nos mesures, si nous commençons sur-le-champ.

— Eh bien! Francisco, agissez comme commandant en chef; je vous laisse le soin de prendre tous les arrangements convenables, et j'irai avertir dona Isidora de ce qui se passe. Faites venir nos hommes, parlez-leur, promettez-leur une récompense. — En un mot, agissez en tout comme n'ayant de compte à rendre qu'à vous-même.

— J'espère vous prouver que je suis digne de votre confiance, répondit Francisco.

— *Carambo!* s'écria le vieil Espagnol en se retirant, nous sommes heureux que vous ayez été ici. Nous aurions pu être tous assassinés cette nuit dans nos lits.

Francisco fit venir sur-le-champ tous les ouvriers et tous les domestiques, et leur apprit quelle était la situation des choses. Il leur expliqua les mesures qu'il avait dessein de prendre pour défendre la maison, et les exhorta à y concourir avec courage et résolution, attendu qu'ils avaient affaire à des ennemis impitoyables, qui ne faisaient jamais quartier à personne, et qui massacraient avec barbarie tous ceux qui avaient le malheur de tomber

dans leurs mains. Enfin il leur promit, au nom de don Cumanos, de récompenser généreusement leurs services, quand ils auraient forcé les pirates à se rembarquer sur leur navire.

Les Espagnols sont naturellement braves, et, encouragés par Francisco, ils lui promirent de défendre la maison contre les pirates jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

La maison de don Cumanos était en état de résister à une attaque du genre de celle à laquelle Francisco s'attendait. Elle était construite en pierres, et formait un grand parallélogramme. La façade était ornée d'un grand balcon en bois, qui s'étendait sur toute la longueur du seul étage qu'eût la maison, il n'y avait au rez-de-chaussée qu'une porte d'entrée et deux fenêtres; mais les croisées étaient beaucoup plus nombreuses au premier étage. Le style de l'architecture était moitié moresque, moitié espagnol. Le grand point était d'empêcher les assaillants de pénétrer dans la maison par le rez-de-chaussée, car alors ils combattraient avec beaucoup de désavantage. On commença donc par fermer les volets des deux croisées, en les assurant par de grosses pierres empilées dans l'intérieur jusqu'au plafond. On

fit ensuite tous les préparatifs nécessaires pour pouvoir barricader solidement la porte en peu d'instants dans la soirée. Enfin on plaça deux échelles contre le balcon pour conserver les moyens d'entrer dans la maison et d'en sortir, quand la porte serait barricadée, sauf à les tirer en haut quand on voudrait s'y renfermer, et l'on garnit de matelas et de planches les balustrades du balcon, pour garantir des balles les hommes qui seraient derrière.

Dona Isidora et toutes les femmes qui se trouvaient dans la maison, furent envoyées chez don Téodoro dans l'après-midi; et à la sollicitation de Francisco, appuyé par les instances de dona Isidora, don Cumanos consentit à les accompagner. Avant de partir, il fit assembler tout son monde, dit qu'il laissait Francisco comme son représentant, que chacun devait obéir à tous ses ordres, et déployer autant d'activité que de courage, et qu'il exécuterait fidèlement toutes les promesses qui avaient été faites en son nom. Serrant ensuite la main de Francisco, il se mit à la tête de la cavalcade, et on la perdit bientôt de vue dans les bois qui bordaient les prairies situées sur les bords du fleuve.

On ne manquait ni d'armes ni de munitions. Quelques hommes s'occupèrent à fondre des balles, d'autres examinèrent si les mousquets, dont on ne s'était pas servi depuis long-temps, étaient en bon état, et l'on fit l'épreuve de toutes les pierres à fusil. Avant que le soir arrivât, tout était prêt, et chacun avait reçu ses armes et ses munitions. Francisco eut alors le temps de faire plus d'attention au schooner, qui, pendant la journée, s'était éloigné davantage de la terre, mais qui commençait en ce moment à s'en rapprocher. Une bonne demi-heure avant que la nuit tombât, il vira de bord, et sa poupe fut tournée de nouveau du côté de la mer.

— Ils nous attaqueront cette nuit, dit Francisco, j'en suis presque sûr. Leurs vergues, leurs palans d'étai, tout est préparé pour hisser la grande barque et la mettre à la mer.

— Qu'ils viennent, senor, dit Diégo, à qui Francisco avait donné le commandement en second ; ils verront qu'ils seront reçus chaudement.

Quand l'obscurité ne permit plus de distinguer le schooner, Francisco et Diégo firent ren-

trer tout leur monde dans la maison, à l'exception de cinq hommes qu'ils gardèrent avec eux. Les autres travaillèrent alors à barricader la porte avec de grosses pierres qu'on avait portées dans le vestibule pendant la matinée, et qu'on empila de la même manière qu'on l'avait fait derrière les deux croisées. Pendant ce temps Francisco posta ses hommes le long de la rivière, à environ cinquante toises les uns des autres, pour qu'ils donnassent avis, en tirant un coup de fusil, de l'instant où l'un d'eux verrait les barques des pirates s'approcher. Il rentra ensuite dans la maison avec Diégo, en montant par l'échelle appuyée contre le balcon. Tout fut tranquille jusqu'à dix heures, et alors ils en sortirent pour aller inspecter leurs avant-postes.

— Senor, dit Diégo quand ils furent sur le bord de la rivière, — à quelle heure croyez-vous que ces scélérats nous attaqueront?

— Il serait difficile de le dire, répondit Francisco. S'ils ont encore le même capitaine qui les commandait quand j'étais à bord, ils n'arriveront pas avant que la lune soit couchée, et elle ne se couche aujourd'hui qu'à minuit; mais s'ils en ont un autre, ce qui n'est pas im-

possible, il peut se faire que son successeur ne soit pas aussi prudent.

— Sainte Vierge, senor! Avez-vous donc jamais été à bord de ce navire?

— Oui, Diégo, j'y ai été bien long-temps, mais contre ma volonté; si je n'y avais pas été, comment aurais-je pu le reconnaître?

— Vous avez raison, senor. Nous devons rendre grâce à tous les saints de ce que vous avez été pirate.

— Je n'ai jamais été pirate, Diégo, répondit Francisco en souriant; mais j'ai été témoin, à bord de ce schooner, de scènes horribles dont le souvenir me glace encore le sang dans les veines.

Et pour passer le temps, il lui fit le tableau de quelques-unes des scènes d'horreur qu'il avait vues, sans jamais y prendre part, à bord du *Vengeur;* et il n'avait pas encore fini son récit, quand il entendit un coup de fusil, tiré par la sentinelle la plus éloignée.

— Écoutez, Diégo, s'écria-t-il.

Les quatre autres coups partirent successivement à une minute ou deux d'intervalle les uns des autres, et quelques instants après les cinq hommes, suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu,

arrivèrent près d'eux, et leur annoncèrent que les pirates remontaient le fleuve sur trois barques, et qu'ils étaient à moins d'un quart de mille du lieu ordinaire du débarquement.

— Rentrez dans la maison avec ces cinq hommes, Diégo, et voyez si tout est prêt, dit Francisco; je resterai ici encore quelques moments; mais qu'on ne tire pas un coup de fusil avant que je ne sois arrivé.

Diégo partit avec les cinq hommes, et Francisco resta sur le bord de l'eau.

Deux minutes après il entendit distinctement le bruit des rames, et il écouta avec la plus grande attention pour voir s'il pourrait reconnaître le son de quelques voix. — Oui, pensa-t-il, vous êtes venus ici avec des projets de meurtre et de pillage, mais j'espère que le ciel m'y a conduit pour les déjouer. Quand les barques furent plus près, il entendit la voix d'Hawkhurst. Les cinq coups de mousquet avaient annoncé aux pirates qu'ils avaient été découverts, et qu'ils trouveraient probablement de la résistance; le silence ne leur était donc plus nécessaire.

—Cessez de ramer! camarades, s'écria Hawkhurst, cessez de ramer!

La première barque s'arrêta, et les deux autres en firent autant le moment d'après. Francisco pouvait alors les voir distinctement, à la distance d'environ un câble, et la brise de la nuit portait leurs voix sur la surface de l'eau.

— Il y a ici une crique, monsieur, dit Hawkhurst, et elle conduit à ces bâtiments détachés de la maison. Ne ferions-nous pas bien d'y entrer, pour nous en emparer, s'ils ne sont pas occupés. Si nous éprouvons une résistance sérieuse, il peut nous être utile d'en être en possession.

— Vous avez raison, Hawkhurst, répondit une voix que Francisco reconnut sur-le-champ pour celle de Caïn.

— Il n'est donc pas mort! pensa-t-il; et ma mère n'est pas encore vengée.

— A vos rames, camarades, à vos rames! cria Hawkhurst!

Les trois barques entrèrent dans la crique, et Francisco se hâta de retourner dans la maison.

— Maintenant, mes amis! s'écria-t-il dès qu'il eut remonté l'échelle, voici l'instant de montrer du courage et de la résolution, car nous avons affaire à des hommes déterminés,

et qui ne feraient quartier à personne. J'ai reconnu les voix du capitaine et de son premier lieutenant; il n'y a donc plus le moindre doute que ce ne soit le pirate dont je vous ai parlé. Ils remontent la crique sur trois barques, et ils vont débarquer près de la fonderie. — Retirez cette échelle, et couchez-la le long du balcon. Songez-bien à ne pas tirer un seul coup sans avoir bien visé! — Silence, mes amis, silence! les voici!

On vit alors les pirates, en nombre formidable, s'avancer du côté de la fonderie. Dans cette direction, on ne pouvait faire feu que d'un des côtés du balcon, et huit à dix hommes seulement pouvaient tirer en même temps. Francisco ordonna donc que les premiers se retirassent, dès qu'ils auraient lâché leur coup, pour faire place à d'autres et recharger leurs mousquets, et que tous les autres fissent successivement la même manœuvre.

Quand les pirates furent à mi-chemin entre la fonderie et la maison, Francisco donna ordre de faire feu. Les pirates répondirent à cette décharge par une autre, et continuèrent à s'avancer en poussant de grands cris, Caïn et Hawkhurst marchant à leur tête. Une seconde

volée fut encore tirée de part et d'autre, et comme les Espagnols ne pouvaient tirer qu'une dizaine de coups à la fois, les pirates s'imaginèrent que leurs ennemis étaient moins nombreux qu'ils ne l'étaient réellement. Ils firent donc de nouvelles dispositions, et se plaçant en demi-cercle en face du grand balcon, ils maintinrent un feu continuel pendant près d'un quart d'heure; mais alors les Espagnols pouvaient se ranger sur toute la longueur du balcon, et ils répondirent à ce feu de telle sorte que les pirates reconnurent bientôt qu'ils avaient affaire à des forces plus redoutables qu'ils ne se l'étaient imaginé.

L'obscurité était profonde, et l'on ne pouvait distinguer personne de part et d'autre qu'à la lueur des éclairs momentanés qui partaient des armes à feu. Caïn et Hawkhurst, laissant leurs hommes continuer l'attaque, s'avancèrent jusqu'à la maison sous le balcon, et y prirent position. Ils en examinèrent la porte et les deux fenêtres, et ils reconnurent qu'il leur serait impossible de pénétrer par-là dans la maison; mais il leur vint sur-le-champ à l'esprit qu'en plaçant leurs hommes sous le balcon, ils seraient à l'abri du feu des Espagnols, et

pourraient tirer sur eux à travers les planches du balcon.

Hawkhurst se retira sur-le-champ, et revint aussitôt avec la moitié des pirates, laissant les autres continuer leur attaque. L'avantage de cette manœuvre fut bientôt évident; les balles des pirates perçaient les planches, et plusieurs Espagnols furent blessés. Francisco fut donc obligé d'ordonner à ses hommes de rentrer dans la maison, et de se borner à tirer par les croisées.

Mais ce genre de guerre ne dura pas longtemps. Les piliers qui soutenaient le balcon étaient de bois très-sec; les pirates y mirent le feu; le feu gagna bientôt les balustres, et en quelques minutes le balcon ne fut plus qu'une masse de flammes. C'était un grand avantage pour les assaillants, car, à la lueur des flammes, ils pouvaient distinguer les Espagnols dans la chambre et tirer sur eux, tandis que ceux-ci pouvaient à peine voir les pirates. Quelques Espagnols furent tués et blessés; et enfin la fumée et la chaleur, se répandant dans tout le premier étage, devinrent si insupportables, que, par l'avis de Francisco, ils descendirent tous au rez-de-chaussée.

— Qu'allons-nous faire à présent, senor? demanda Diégo d'un air grave.

— Ce que nous allons faire? répondit Francisco; ils ont brûlé le balcon, voilà tout. Le feu ne peut prendre à la maison, puisqu'elle est construite entièrement en pierres. Le toit peut s'enflammer, mais nous n'en serions pas moins en sûreté. Je ne vois pas qu'ils soient plus avancés qu'ils ne l'étaient. Dès que le balcon sera entièrement brûlé, nous remonterons au premier étage, et nous recommencerons à faire feu par les fenêtres.

— Écoutez, senor; ils cherchent à enfoncer la porte.

— Ils pourront le chercher long-temps. Ils auraient dû l'essayer tandis que le balcon les mettait à l'abri de nos balles. Dès qu'il sera tombé nos mousquets les écarteront de la porte. Mais je vais monter pour voir où en sont les choses.

— N'en faites rien, senor, — cela serait inutile. A quoi bon vous exposer ainsi? Ne voyez-vous pas comme les flammes brillent encore? La lumière pénètre encore à travers les fentes des volets.

— Elles y pénétreraient de même si le balcon

était tombé et que les débris brûlassent par terre. Il faut que je voie ce qui en est. — Pendant ce temps, faites porter les blessés dans la chambre du nord; ils y seront plus à l'aise, et gêneront moins nos mouvements.

Francisco monta l'escalier de pierre, et gagna le premier étage. Les chambres étaient tellement pleines de fumée, qu'il ne pouvait rien distinguer. Une balle tirée au hasard lui siffla aux oreilles. Il s'approcha des fenêtres, et se mit à l'abri derrière le mur qui en séparait deux.

Les flammes n'avaient plus la même violence, et la chaleur, quoique encore forte, était plus supportable. Au bout de quelques instants, un craquement, qui fut immédiatement suivi d'un autre, lui annonça la chute du balcon. Il avança un moment la tête à la fenêtre, et il vit que toute la masse de bois embrasée était tombée devant la maison, et avait forcé les assaillants à s'en éloigner. Il ne restait du balcon que les bouts des solives fixées dans le mur au-dessus des croisées et les pieds des piliers qui l'avaient soutenu, et qui brûlaient encore.

Mais la fumée qui sortait de cette masse de ruines brûlantes ne tarda pas à se dissiper en

partie, et deux ou trois coups de mousquet avertirent Francisco qu'il avait été aperçu.

— A présent, la toiture ne court plus de danger, pensa-t-il en se retirant de la croisée, et je ne sais si la perte du balcon ne sera pas heureuse pour nous.

Il eût été difficile de deviner quelles étaient les intentions des pirates, car ils cessèrent tout-à-coup de faire feu, et on ne les entendit plus. Francisco descendit au rez-de-chaussée, et comme la fumée commençait à se dissiper au premier étage, ils y remontèrent tous. Mais que faire? Ils ne pouvaient apercevoir les pirates qu'à la lueur des coups de mousquet que ceux-ci tiraient, et leur feu avait entièrement cessé. Ils ne faisaient plus aucune tentative pour enfoncer la porte ou les fenêtres, on n'entendait pas le moindre bruit à l'endroit qu'ils avaient occupé, et Francisco se creusait en vain l'imagination en formant des conjectures sur le nouveau plan qu'ils pouvaient avoir adopté.

Près d'une demi-heure se passa dans l'incertitude, et quelques Espagnols commencèrent déjà à croire que les pirates avaient battu en retraite, s'étaient retirés sur leurs barques, et

qu'ils ne les reverraient plus. Mais Francisco les connaissait trop bien pour partager cette opinion. Voyant que la fumée qui restait encore incommodait ses hommes, il les fit redescendre au rez-de-chaussée, et n'en garda près de lui que deux ou trois avec Diégo ; car il ne voulait pas quitter le premier étage afin de surveiller les mouvements des pirates.

— Saint François ! s'écria Diégo ; quelle nuit terrible, senor ! — Et combien de temps avons-nous encore à attendre le jour ?

— Au moins deux heures, répondit Francisco ; mais je crois que l'affaire sera décidée auparavant.

— Que tous les saints nous protégent ! s'écria Diégo quelques instants après ; n'entendez-vous rien du côté de la fonderie, senor ?

Francisco écouta, et entendit un bruit qui annonçait la marche d'un grand nombre d'hommes, et deux minutes après il entrevit les pirates qui s'avançaient de nouveau dans la direction indiquée par Diégo.

— De par le ciel ! Diégo, ce sont eux, s'écria-t-il ; et ils ont fait des échelles pour monter à l'assaut par les fenêtres. — Appelez prompte-

ment tout notre monde ; c'est à présent qu'il faut vaincre ou mourir.

Les Espagnols arrivèrent à la hâte, et remplirent la chambre, qui avait trois croisées donnant du côté de la rivière, et en avant desquelles était le balcon maintenant brisé, et dont les débris brûlaient encore par terre.

— Ferons-nous feu, senor? demanda Diégo.

— Non, non, répondit Francisco ; il ne faut tirer qu'à bout portant. Ils ne peuvent monter plus de deux à la fois à chaque croisée. — Souvenez-vous, mes amis, qu'il faut maintenant faire les plus grands efforts ; il y va de notre vie à tous, car jamais ils ne font quartier à personne.

Le bout des échelles se montra alors sur l'appui de chaque croisée. Elles étaient grossièrement construites, mais très solidement, et à peu près de même largeur que les fenêtres. Les pirates poussèrent de grandes acclamations, et montèrent sur-le-champ à l'assaut.

Francisco était à la fenêtre du centre quand Hawkhurst s'y montra le sabre à la main, le pirate releva d'un bras un mousquet dont le bout était appuyé sur sa poitrine, et la balle lui sifflant aux oreilles, alla tomber dans la ri-

vière. Un pas de plus et il était dans la chambre, mais Francisco lui tira un coup de pistolet, et la balle lui entra dans l'épaule gauche; il chancela, et un Espagnol, le poussant du bout de son mousquet, lui fit perdre tout-à-fait l'équilibre, il tomba à bas de l'échelle, et entraîna dans sa chute deux ou trois de ses compagnons qui l'avaient suivi.

Francisco prévit que la chute du lieutenant des pirates rendrait l'attaque moins vive de ce côté, et il courut à la fenêtre qui était à gauche, ayant reconnu la voix de Caïn qui encourageait ses hommes à le suivre. Il ne s'était pas trompé. Caïn était devant la fenêtre, et cherchait à en forcer l'entrée. Diégo et quelques autres Espagnols résistaient à ses efforts : mais le capitaine des pirates avait sa ceinture pleine de pistolets, il en avait déjà tiré trois, et ces trois coups avaient porté, car il avait blessé Diégo et deux autres Espagnols, tandis que ceux qui étaient encore davant lui étaient épouvantés de sa taille colossale. Francisco se précipita vers lui pour l'attaquer; mais que pouvait le bras d'un si jeune homme contre la force d'un second Hercule? Cependant Francisco lui serrait la gorge de la main gauche, et

il tenait un pistolet de la droite, quand la lueur de l'amorce d'un autre pistolet tiré par le pirate qui le suivait, montra un instant à Caïn les traits de Francisco, à l'instant où celui-ci, avant de lâcher son coup, s'écriait : *Sang pour sang !* C'en fut assez. Le chef des pirates poussa un cri de terreur en voyant ce qui lui sembla une apparition surnaturelle, et il tomba sans connaissance du haut de l'échelle au milieu des débris fumants du balcon.

La chute de leurs deux chefs et la résistance déterminée des Espagnols arrêtèrent l'impétuosité des pirates. Ils se consultèrent quelques instants, et ils finirent par battre en retraite en emportant leurs blessés. Les Espagnols poussèrent de grands cris de joie, et suivant Francisco, ils se servirent des échelles placées par les pirates pour sortir de la maison, les poursuivirent, et devinrent à leur tour les assaillants.

Cependant les pirates firent leur retraite avec ordre. Le dernier rang se retournait pour faire feu sur les Espagnols, et courait ensuite se mettre en avant des autres, qui en faisaient autant chacun à leur tour. Ils tinrent ainsi les Espagnols en échec jusqu'au moment où ils ar-

rivèrent à leurs barques, et alors il y eut un combat général. Mais les pirates avaient perdu beaucoup de monde, et leur capitaine n'étant pas en état de leur donner des ordres, ils étaient découragés.

Hawkhurst, malgré sa blessure, était encore sur pied, et commandait, à défaut du capitaine, avec autant de sang-froid que jamais. Pendant le combat, qui ne fut pas de longue durée, il aperçut Francisco, et le saisissant au collet, il l'entraîna au milieu des pirates, en leur criant : — Ne le laissez pas échapper ! On combattait sur le bord de la crique, cinq ou six pirates se précipitèrent sur Francisco, le terrassèrent en dépit de tous ses efforts, et le jetèrent dans une de leurs barques. Leurs compagnons parvinrent enfin à y entrer, et ils s'éloignèrent de la rive à force de rames, pour éviter les coups de mousquets des Espagnols, qui les poursuivirent le long de la crique aussi long-temps que les pirates furent à leur portée.

# CHAPITRE XIV.

## LA RUSE.

Les pirates arrivèrent à leur navire complétement désappointés. Ceux qui étaient restés à bord, et qui se préparaient à recevoir des lingots d'or, n'eurent à y transporter que des bles-

sés, et plusieurs de leurs camarades avaient été tués pendant l'attaque de la maison de don Cumanos, et dans le combat qui avait eu lieu à l'instant du débarquement. Leur capitaine avait l'air sombre et rêveur, et Hawkhurst souffrait tellement de la blessure qu'il avait reçue à l'épaule gauche, qu'aussitôt qu'il fut arrivé, il fallut le porter sous le pont pour le faire panser. La seule prise que les pirates eussent faite pendant leur débarquement, était leur ancien compagnon Francisco, qui fut mis aux fers en arrivant, en vertu du dernier ordre que donna Hawkhurst tandis qu'on le portait dans sa cabine. On hissa les barques sans bruit pour les replacer sur le schooner, à bord duquel tout prit une teinte lugubre. Cependant on déploya toutes les voiles; et quand le jour parut, les Espagnols virent le navire bien avant dans la mer, et cinglant vers le nord.

Le bruit se répandit bientôt sur tout le schooner que Francisco avait été la cause de cette défaite. Ce n'était certainement qu'une conjecture; mais les pirates se disaient que lui seul avait pu les reconnaître, et que, s'ils n'avaient pas été reconnus, les Espagnols n'auraient pas été préparés à les recevoir si chaude-

ment. Il s'élevait contre lui des présomptions assez vraisemblables, et ils les regardaient comme des preuves positives. Il devint donc pour un grand nombre un objet d'inimitié déclarée, et ils attendaient avec impatience sa condamnation à mort, dont ils regardaient son emprisonnement comme l'annonce.

— St! st! massa Francisco, lui dit une voix basse près de l'endroit où le jeune homme, chargé de fers, était assis sur une caisse.

Francisco se retourna, et reconnut le Krouman, son ancien ami.

— Ah! Pompée! dit Francisco. Etes-vous encore tous à bord?

— Tous? non, non! — Les uns morts, — les autres enfuis. — N'être plus que quatre, répondit Pompée en secouant la tête. Mais, massa Francisco, comment vous être revenu à bord? — Tout le monde vous avoir cru mort; — moi seul dire : Non, non, lui pas mort, — lui avoir un livre, et ce livre être un charme.

— Si c'est un charme, Pompée, je le possède encore, dit Francisco en tirant sa petite Bible de sa poche. Car, quelque étrange que cela puisse paraître, il avait pour cette Bible un attachement presque superstitieux, et il la por-

tait toujours sur lui depuis qu'il l'avait retirée de la mer où Hawkhurst l'avait jetée.

— Moi en être bien aise, massa Francisco. En ce cas vous n'avoir rien à craindre. Mais voici Johnson ; — lui méchant homme, — moi m'en aller.

Pendant ce temps Caïn s'était retiré dans sa cabine, livré à une foule d'idées qu'il serait impossible d'analyser. Son esprit était un vrai chaos. Malgré la blessure que lui avait faite Francisco à bord du schooner, il n'aurait jamais souffert que Hawkhurst le mît à terre sur un banc de sable qui ne lui promettait qu'une mort lente et misérable. Quelque courroucé qu'il fût de la manière dont ce jeune homme l'avait ouvertement bravé, il l'aimait sincèrement, — il l'aimait beaucoup plus qu'il ne s'en doutait lui-même. Quand il fut guéri de sa blessure, et qu'il apprit en quel lieu on l'avait abandonné, il en fit de sanglants reproches à Hawkhurst, et employa, en lui parlant, des termes que celui-ci n'oublia ni ne lui pardonna jamais. Son imagination lui peignait Francisco, victime de la faim, sur un banc de sable aride, et cette image le désespérait. Du moment qu'il supposa qu'il l'avait perdu pour toujours, son

affection pour lui prit dix fois plus de force, et depuis ce moment personne n'avait jamais vu Caïn sourire. Il était devenu plus sombre et plus féroce que jamais, et tout son équipage tremblait quand il se montrait sur le pont.

L'apparition inattendue de Francisco, après un si long intervalle, et dans une partie si différente du monde, produisit sur Caïn l'effet que nous avons déjà décrit. Quand on eut transporté le capitaine des pirates sur sa barque, toutes ses idées étaient encore confuses, et ce ne fut que lorsqu'il fut sur le point de monter à bord qu'il s'aperçut que ce jeune homme était à son côté. Il l'aurait volontiers embrassé et serré dans ses bras, car Francisco était pour lui une prise plus précieuse que toutes les richesses des Indes. Un seul sentiment pur et louable vivait encore dans le cœur de Caïn, quoiqu'il fût souillé de tous les crimes, qu'il eût si souvent trempé ses mains dans le sang de ses semblables, et qu'il fût devenu l'ennemi de tout le genre humain. Ce sentiment, l'affection, y brûlait encore, semblait ne pouvoir s'éteindre, et pouvait devenir un phare qui le dirigerait vers le repentir et les bonnes œuvres.

Mais d'autres sentiments agitaient aussi l'es-

prit et le cœur de Caïn. Il connaissait la fermeté et la résolution de Francisco. Il savait que, par quelques moyens inexplicables, et que Caïn considérait comme surnaturels, ce jeune homme avait appris qu'il avait causé la mort de sa mère, et il l'avait entendu l'en accuser. Comment Francisco répondrait-il à son affection ? ne serait-ce pas par un esprit de haine et de vengeance ? Il n'en pouvait douter, et son caractère sombre et féroce reprenait alors l'ascendant, et il ne songeait plus qu'à le punir d'avoir attenté à sa vie. C'était ainsi qu'il passait d'une idée à une autre, et enfin il prit la résolution de le faire venir devant lui.

Un homme au teint basané, dont les traits annonçaient la férocité, et qui ne faisait point encore partie de l'équipage du *Vengeur* quand Francisco était à bord, exécuta les ordres du capitaine, détacha ses fers, et le conduisit dans la cabine.

Dès qu'il y fut entré, Caïn se leva et ferma la porte.

— Je ne m'attendais guère à vous revoir ici, Francisco, lui dit-il.

— Très-probablement, répondit Francisco avec hardiesse ; quoi qu'il en soit, m'y voici.

Je suis de nouveau en votre pouvoir, et vous pouvez assouvir votre vengeance.

— Je n'en ai nulle envie, Francisco ; et je n'aurais pas souffert que vous fussiez abandonné dans le lieu horrible où l'on vous a laissé, si j'en eusse été informé. Même en ce moment où vous venez de faire échouer notre dernière entreprise, je ne suis pas courroucé contre vous, quoique je sache que j'aurai quelque difficulté à empêcher les autres de vous faire éprouver les effets de leur ressentiment. — Véritablement, Francisco, je suis charmé d'être assuré que vous vivez encore, car j'ai déploré amèrement votre mort.

En achevant ces mots, Caïn lui tendit la main.

Francisco croisa ses bras, et ne répondit rien.

— Quoi! dit le capitaine, nourrissez-vous tant de fiel et de rancune? Je ne vous dis que la vérité.

— Je crois que vous dites la vérité, capitaine Caïn; car je sais que vous êtes trop fier et trop hardi pour vouloir mentir. — En ce qui me concerne, je vous pardonne aussi complétement que vous pouvez le désirer; mais je ne

puis toucher la main que vous m'offrez. — Nos comptes ne sont pas encore réglés.

— Que voulez-vous de plus? Ne pouvons-nous nous réconcilier. — Je ne vous demande pas de rester à bord. Vous êtes libre d'aller où vous voudrez. — Allons, Francisco, prenez ma main, et oublions tout ce qui s'est passé.

— La main qui est teinte du sang de ma mère! jamais.

— Non, de par Dieu! s'écria Caïn; non, non! mon crime ne va pas si loin. — Dans un accès de colère, j'ai frappé votre mère, j'en conviens. Je n'avais nul dessein de la blesser, mais je le fis sans le vouloir, et elle en mourut. — Voilà le fait; et c'est un fait aussi que je l'ai pleurée bien long-temps. — Ce fut un malheureux coup sous tous les rapports, ajouta Caïn dans une sorte de soliloque, portant la main à son front, et oubliant un instant que Francisco était devant lui; car ce furent les suites qu'il eut qui firent de moi ce que je suis, en me rendant indifférent à tout. — Francisco, ajouta Caïn en relevant la tête, j'avais bien des vices, mais je n'étais pas pirate quand votre mère vivait. Il y a une malédiction sur moi. Ceux que j'aime le plus sont ceux que je traite le plus

mal. — Il n'existait dans le monde entier personne que j'aimasse autant que votre mère, et cependant j'ai causé sa mort, quoique involontairement. Après votre mère, dont je chéris et révère la mémoire, à qui je ne puis songer sans trembler, et qui m'apparaît presque toutes les nuits ; — après elle, Francisco, il n'est personne que j'aie aimé et que j'aime encore autant que vous, et pourtant combien de maux ne vous ai-je pas occasionnés ! — Vous étiez sans cesse à me blâmer, à m'accuser, à me contrarier, et vous aviez raison. — Si vous aviez eu tort, je m'en serais mis peu en peine ; mais vous aviez raison, je le sentais, et c'est ce qui me mettait en fureur. — J'ai eu à supporter vos remontrances chaque jour, et celles de votre mère toutes les nuits.

Francisco se sentit ému. Si les paroles du pirate n'annonçaient pas le repentir, elles prouvaient du moins qu'il sentait ses crimes.

— En vérité, dit-il, vous m'inspirez de la compassion.

— Ce n'est pas assez, Francisco, il faut m'accorder votre affection, répondit Caïn en lui offrant la main encore une fois.

— Non, dit Francisco ; je ne puis toucher

cette main, — elle est couverte de trop de sang.

— C'est ce que dirait votre mère, si elle vivait encore. — Mais, écoutez-moi, Francisco, ajouta le pirate en baissant la voix comme s'il eût craint d'être entendu; — je suis las de la vie que je mène, — je regrette peut-être de l'avoir jamais embrassée, — j'ai le dessein d'y renoncer. — J'ai un trésor considérable caché dans un endroit qui n'est connu que de moi. — Dites-moi, Francisco, quitterons-nous ce schooner ensemble? Vous partagerez tout ce que je possède, et nous vivrons heureux sans nuire désormais à personne. — Cela vous convient-il?

— J'apprends avec plaisir que vous avez résolu de renoncer à votre vie criminelle, capitaine Caïn; mais sachant de quelle manière vous avez acquis vos richesses, je ne puis les partager avec vous.

— Je ne puis en faire la restitution, Francisco; mais je les emploierai à faire du bien. — Je..... je me..... je me repentirai. Et le chef des pirates lui tendit encore la main.

Francisco hésita.

— Je le ferai, Francisco; — oui, Dieu m'en

est témoin ! — Je me repens déjà, s'écria Caïn.

— Et moi, comme chrétien, dit Francisco en prenant la main que le capitaine lui présentait encore, je vous pardonne, — oui, je vous pardonne tout, et puisse Dieu vous pardonner de même?

— Amen! dit le pirate d'un ton solennel en se couvrant le visage des deux mains.

Il resta quelques minutes dans cette situation, Francisco le regardant en silence; enfin Caïn releva la tête, et Francisco, à sa grande surprise, vit que les yeux du pirate étaient humides, et qu'une larme coulait sur sa joue. Il n'attendit plus que le capitaine lui offrît la main, il s'avança vers lui, la lui prit et la serra fortement.

— Dieu vous bénisse, jeune homme! Dieu vous bénisse et vous protége! dit Caïn; mais en ce moment je voudrais être seul.

Francisco remonta sur le pont, le cœur plus léger, et plein de reconnaissance pour le ciel. Sa physionomie apprit bientôt à ceux qui le virent qu'il n'avait pas été condamné, et plusieurs des pirates qui avaient autrefois pris son parti, et qui n'avaient pas osé jusqu'alors faire attention à lui, vinrent le saluer. L'homme

qui lui avait ôté ses fers par ordre du capitaine, le regardait d'un air sinistre. C'était une créature de Hawkhurst, et il ne savait ce qu'il devait faire. Francisco le remarqua, fit un geste de la main pour lui ordonner de descendre sous le pont, et il n'osa désobéir. Chacun sentit que Francisco avait alors de l'autorité à bord du schooner, et la preuve en fut que ce fut lui que le second lieutenant vint avertir qu'on apercevait une voile des bossoirs du vent.

Francisco prit le télescope pour l'examiner. C'était un schooner voguant à toutes voiles. Ne voulant pas qu'un autre que lui entrât dans la cabine en ce moment, il y descendit lui-même, frappa à la porte, et fit son rapport au capitaine.

— Je vous remercie, Francisco, dit Caïn; il faut que vous remplissiez pour le moment les fonctions de Hawkhurst; — mais ce ne sera pas pour long-temps. Et ne craignez pas que je fasse quelque nouvelle prise, je vous jure que je n'en ferai plus. — Mais ce schooner, Francisco, — je le connais fort bien; il y a quelque temps qu'il nous cherche, et il y a huit jours j'aurais voulu le rencontrer, afin d'avoir une occasion de répandre le sang. Mais aujour-

d'hui je ferai tout ce qui dépendra de moi pour l'éviter et lui échapper. — C'est tout ce que je puis faire, Francisco ; je ne dois pas me laisser prendre.

— J'en conviens avec vous ; mais il vous sera peu difficile de l'éviter ; nul navire n'est aussi bon voilier que le *Vengeur*.

— Excepté, je crois, l'*Entreprise*, car ces deux vaisseaux sont frères. — De par le ciel ! ce serait combattre à armes égales ! s'écria Caïn, en qui l'amour des combats parut renaître un instant, et j'aurai l'air d'un lâche si je refuse le défi. — Mais ne craignez rien, Francisco ; je vous ai donné ma parole, et je la tiendrai.

Caïn monta sur le pont, et examina le schooner à l'aide du télescope.

— Oui, il faut que ce soit l'*Entreprise*, dit-il assez haut pour être entendu par les pirates. Je sais que l'amiral l'a chargé de croiser pour nous chercher, et qu'il a mis à bord ses meilleurs marins. — Quel dommage que nous n'ayons pas plus de bras sur notre bord !

— Je crois que nous en avons encore assez, monsieur, dit le contre-maître.

— Sans doute, répondit Caïn, si nous avions à gagner autre chose que des coups ; mais c'est

tout ce que nous pouvons attendre de ce schooner, et je ne veux pas m'exposer à perdre plus de monde. — Virez de bord! s'écria-t-il en marchant vers l'arrière.

L'*Entreprise*, car c'était bien véritablement ce navire qu'on apercevait, était alors à environ cinq milles des pirates, et se dirigeait vers le *Vengeur*, qui était au vent. Dès que le *Vengeur* eut viré, l'*Entreprise* déploya ses bonnettes de hunes, et pinça le vent. Cette manœuvre plaça l'*Entreprise* sur la hanche du vent du *Vengeur*, qui alors déploya toutes ses voiles. Les pirates, un peu découragés par la manière dont ils avaient été repoussés quand ils avaient attaqué la maison de don Cumanos, et qui n'étaient stimulés ni par la présence de Hawkhurst, retenu dans sa cabine par sa blessure, ni par les désirs et les discours de leur capitaine, montrèrent alors autant d'empressement pour éviter le combat, qu'ils en montraient ordinairement pour l'engager.

A la première épreuve de leurs voiles que firent les deux schooners, on ne put remarquer entre eux aucune différence, et ils se maintinrent à la même distance pendant une demi-heure. Au bout de ce temps, Édouard

Templemore consulta pour la seconde fois son sextant, et il ne put s'assurer qu'il eût gagné la longueur d'un câble sur le *Vengeur*.

— Nous nous éloignerons d'un demi-quart, dit Édouard à son commandant en second ; nous pouvons faire cette manœuvre et conserver l'avantage du vent.

Cette manœuvre fut exécutée, et elle accéléra la marche de l'*Entreprise*, qui gagna sur le *Vengeur* plus d'un quart de mille.

— Il gagne du terrain sur nous, dit Francisco ; il faut nous éloigner d'un quart.

Cette manœuvre aurait fait regagner au *Vengeur* la distance qu'il avait perdue, si l'*Entreprise* n'eût encore pincé le vent davantage.

Les deux schooners continuèrent ainsi à changer alternativement leur marche ; ils déployèrent toutes leurs bonnettes hautes et basses ; et enfin leur position relative ne fut plus la même, l'*Entreprise* se trouvant sur la hanche à tribord du *Vengeur*, au lieu d'être sur celle à babord. La distance qui les séparait était encore d'environ trois milles et demi, et l'*Entreprise*, qui changea encore sa marche d'un quart, avait la perspective d'une chasse longue et fa-

tigante. Les deux navires s'avançaient alors vers l'orient.

Environ une heure avant la nuit, une autre voile se montra en droite ligne avec la proue du *Vengeur*, et il fut bientôt évident que c'était une frégate. Cette circonstance malheureuse alarma les pirates, car il était très probable que ce vaisseau était un croiseur anglais, et que, même en cas contraire, il aiderait le schooner à s'emparer d'un bâtiment pirate. La frégate avait évidemment aperçu les deux schooners, car elle avait déployé toutes ses voiles, et elle manœuvrait avec soin de manière à conserver sa position relative. L'*Entreprise*, qui avait aussi aperçu la frégate, chercha à attirer son attention en faisant feu de son long canon sur le *Vengeur*, quoi qu'il fût hors de portée.

— Les choses prennent une posture peu agréable, dit Caïn.

— Il fera nuit dans moins d'une heure, répondit Francisco; et c'est notre seule chance.

Caïn réfléchit une minute.

— Préparez le long canon, mes amis, dit-il aux pirates; nous lui rendrons son feu. — Et en même temps, Francisco, nous arborerons le

pavillon américain. En tout événement, cela mettra la frégate dans l'embarras, et la nuit pourra faire le reste.

— Je ne voudrais pas faire feu du long canon, dit Francisco; ce serait montrer notre force, et nous n'aurions aucun motif à alléguer pour chercher à fuir. Si, au contraire, nous tirions nos caronades, la différence d'explosion pourrait faire croire à la frégate que nous sommes réellement un bâtiment américain.

— Vous avez raison, dit Caïn; et comme l'Amérique est en paix avec le monde entier, elle en conclurait probablement aussi que le bâtiment qui nous poursuit est un pirate. — Rattachez le long canon, vous autres, et ouvrez les sabords de tribord. — Ayez soin que ce pavillon soit bien déployé.

Le *Vengeur* commença à faire feu de ses caronades, dont le bruit se faisait à peine entendre à bord de la frégate, tandis que la détonation du long canon de l'*Entreprise* volait sur la surface des ondes, et arrivait aisément à la frégate qu'elle avait sous le vent.

Telle était la situation des choses quand le soleil descendit sous l'horizon, et les ténèbres couvrirent tellement les trois vaisseaux, qu'ils

ne pouvaient plus se voir les uns et les autres qu'à l'aide de leurs télescopes de nuit.

— Qu'avez-vous dessein de faire, capitaine? demanda Francisco.

— Je suis déterminé à un coup de hardiesse, répondit Caïn. J'avancerai vers la frégate comme pour chercher un refuge; je lui dirai que l'autre schooner est un pirate, et je lui demanderai sa protection. —Fiez-vous ensuite à moi pour leur échapper. La lune ne se lèvera guère qu'à une heure après minuit.

— C'est véritablement une ruse hardie. Mais quand vous serez une fois sous sa batterie, si l'on vient à soupçonner qui vous êtes?

— Alors je lui montrerai les talons. Je me soucierais fort peu de cette frégate et de sa batterie, si ce schooner n'était pas là.

Une heure après, le *Vengeur* était près de la frégate, ayant marché vers elle en droite ligne. Caïn fit carguer ses voiles graduellement, comme s'il n'eût eu que quelques hommes d'équipage; et ordonnant à presque tous ses pirates de descendre sous le pont, il arriva presque sous la proue de la frégate.

— Ohé, schooner! qui êtes-vous?

— L'*Éliza*, de Baltimore, venant de Car-

thagène, répondit Caïn en virant sous le vent du vaisseau de guerre; et le navire qui nous chasse est un pirate. — Enverrai-je une barque à bord ?

— Non ; marchez de conserve avec nous.

— Oui, monsieur, oui.

— Du monde sur le pont ! — Virez de bord !

Le sifflet du contre-maître se fit entendre à bord de la frégate, et une minute après, elle courait une autre bordée. Le *Vengeur* en fit autant, et se tint près du couronnement de la frégate.

Pendant ce temps, Édouard Templemore et tous ceux qui étaient à bord de l'*Entreprise*, qui, par la marche qu'elle suivait, s'était graduellement approchée des deux autres navires, examinaient leurs mouvements avec leurs télescopes de nuit, et ne savaient qu'en penser. Tantôt ils croyaient qu'ils avaient fait une méprise, et que ce schooner n'était pas le pirate qu'ils cherchaient; tantôt ils supposaient que l'équipage s'en était révolté, et avait forcé le le capitaine à se rendre à la frégate. Voulant s'assurer positivement des faits, Édouard pinça le vent, et avança en droite ligne vers les deux navires.

Le capitaine de la frégate, qui n'avait jamais perdu de vue l'*Entreprise*, fut surpris de la hardiesse du pirate supposé.

— Je suppose que ce drôle n'a pas dessein de nous attaquer à l'abordage? dit-il à son premier lieutenant.

— Qui pourrait le dire, monsieur? vous savez quelle est sa réputation. Il y a des gens qui assurent qu'il a trois cents hommes à bord, et en ce cas son équipage serait de même force que le nôtre.

— Dans tous les cas, nous lui préparerons une bordée, dit le capitaine; détachez les canons de tribord, et retirez-en les tampons. — Faites monter sur le pont tout le quart de tribord.

L'*Entreprise* s'approcha de la frégate du côté du vent, dans le dessein de virer derrière sa poupe, afin ensuite de pouvoir suivre sa marche.

— Il ne cargue encore aucune de ses voiles, monsieur, dit le premier lieutenant voyant le schooner arriver à environ la distance d'un câble du bossoir du vent.

— Et son tillac est couvert d'hommes, mon-

sieur, ajouta le maître, qui l'examinait avec un télescope de nuit.

— Tirez un coup de canon, dit le capitaine.

Le coup partit, la fumée se dessina, et l'on vit tomber sur le côté du navire la voile du petit hunier, qu'on s'occupait à carguer. Le boulet avait frappé le mât de misaine, et l'avait coupé en dessous du trélingage des haubans. L'*Entreprise* était, pour le moment, complétement désemparée.

— Ohé! schooner! qui êtes-vous?

— Le schooner de Sa Majesté, l'*Entreprise*.

— Envoyez une barque à bord sur-le-champ.

— Oui, monsieur, oui.

— Tout le monde sur le pont! — Carguez les voiles!

Les basses voiles et celle de perroquet furent carguées, et la grande voile fut pliée contre son mât.

— Où est cet autre schooner à présent? demanda le capitaine.

— L'autre schooner, monsieur? sur notre arrière, répondit l'homme qui était en vigie, et qui, comme tout le reste de l'équipage, avait été si occupé à suivre tous les mouvements de l'*Entreprise*, qu'il avait négligé de surveiller

ceux du prétendu schooner américain. Il avait répondu au hasard, et quand il le chercha des yeux, il ne le vit plus.

Caïn avait épié avec le plus grand soin tout ce qui s'était passé à bord des deux navires, et il s'était préparé à pouvoir s'échapper au premier instant favorable. Dès qu'il avait vu que le coup de canon tiré par la frégate avait fait tomber le mât de misaine de l'*Entreprise*, il avait viré de bord, avait fait déployer toutes ses voiles, et était parti vent arrière. Le télescope de nuit le fit apercevoir à un demi-mille en arrière, et la ruse fut aussitôt découverte. Les voiles de la frégate furent déployées, et elle partit sur-le-champ. Édouard Templemore, qui arrivait sur sa barque, fut obligé de retourner sur son bord, car la frégate n'avait pas le temps de l'attendre. Elle vira de bord et se mit en chasse du pirate. Mais le *Vengeur* était trop bon voilier pour qu'elle pût l'atteindre, et il augmenta tellement sa distance pendant la nuit, qu'au point du jour elle ne le vit plus.

Cependant Édouard Templemore avait suivi la frégate dès que son navire avait été en état de marcher; il était furieux de la manière dont il avait été joué, et jurait qu'il traduirait le ca-

pitaine devant une cour martiale. Vers midi, la frégate le rejoignit, et il s'ensuivit une explication. Les deux commandants et tous leurs officiers mouraient de dépit de ne pas avoir capturé le pirate; mais ils convinrent que par son audace et son sang-froid, il avait mérité de leur échapper. On reconnut que le mât de misaine du schooner pouvait servir encore. Les charpentiers de la frégate furent envoyés à bord, et en deux jours de temps, cette avarie fut réparée. Édouard Templemore mit alors à la voile pour continuer à chercher le *Vengeur*.

## CHAPITRE XV.

### LA MÉPRISE.

Le *Vengeur* se dirigeait vers le nord en faisant force de voiles. Il avait laissé bien loin derrière lui ceux qui le poursuivaient, et l'on n'apercevait pas un point noir à l'horizon, quand Fran-

cisco, qui partageait de nouveau la cabine du capitaine, monta sur le pont le surlendemain matin. Malgré les instances de Caïn, Francisco avait refusé de prendre aucune part au commandement du schooner, s'y regardant comme passager, ou comme prisonnier sur parole. Il n'était sur le tillac que depuis quelques minutes quand il reconnut les deux pêcheurs appartenant à l'établissement de don Cumanos, et qui étaient à converser ensemble sur l'avant du schooner. Il avait tout-à-fait oublié qu'ils avaient été pris par les pirates, et il alla les trouver. Ils furent très-surpris de le voir, et il leur apprit tout ce qui s'était passé. Ils lui racontèrent à leur tour ce qui leur était arrivé, et lui montrèrent leurs pouces, que les pirates avaient serrés dans des écrous pour obtenir d'eux les informations qu'ils voulaient avoir. Ils n'étaient pas encore guéris, et le récit de ce qu'ils avaient souffert fit frémir Francisco. Il les consola en leur promettant qu'ils ne tarderaient pas à être remis en liberté, et qu'ils pourraient aller rejoindre leur ancien maître.

Comme Francisco retournait vers l'arrière, il trouva Hawkhurst sur le pont. Leurs yeux se rencontrèrent et se lancèrent un éclair de haine.

Hawkhurst avait perdu beaucoup de sang, ce qui l'avait rendu pâle, et il était évident qu'il souffrait encore de sa blessure. Mais il avait appris la réconciliation du capitaine avec Francisco; il savait aussi de quelle manière le capitaine avait évité un combat avec l'*Entreprise*, et quelque chose lui disait que quelque grand changement se préparait à bord du schooner. Tout souffrant qu'il était, il avait résolu de voir par lui-même ce qui se passait, de surveiller de près Caïn et Francisco, ayant voué une haine mortelle à l'un et à l'autre, et de chercher une occasion favorable pour se venger. A présent, ils étaient trop puissants pour qu'il pût les attaquer ouvertement, mais il se flattait que le moment de son triomphe n'était pas éloigné.

Francisco passa à côté d'Hawkhurst sans lui parler.

— Vous êtes en liberté, à ce que je vois, lui dit le premier lieutenant en ricanant.

— Dans tous les cas, répondit Francisco avec hauteur, si je suis libre et si je vis encore, ce n'est pas à vous que j'en suis redevable.

— Non certainement, répliqua Hawkhurst;

mais je crois que c'est à vous que je suis redevable de la balle que j'ai reçue dans l'épaule?

— Vous ne vous trompez pas, dit Francisco avec le plus grand sang-froid.

— Comptez bien que c'est une dette que je vous paierai avec les intérêts.

— Je n'en doute nullement, si cela est jamais en votre pouvoir, mais je ne vous crains pas.

Tandis que Francisco lui faisait cette réponse, le capitaine montait sur le pont. Hawkhurst se détourna et s'avança vers la proue.

— Cet homme médite des projets sinistres, Francisco, dit le capitaine à demi-voix, il faut le surveiller de près, mais je sais à peine à qui me fier. Il cherche à gagner les hommes de mon équipage, et il y a déjà quelque temps qu'il fait cette manœuvre. Ce n'est pas que j'y attache une grande importance, pourvu qu'il veuille se tenir tranquille encore un certain temps. Je consens alors qu'il prenne le commandement de ce schooner; mais s'il essaie d'y arriver trop tôt....

— Je sais à qui vous pouvez vous fier, dit Francisco, descendons dans votre cabine.

Lorsqu'ils y furent, Francisco fit venir Pompée, le Krouman, et lui donna ses instructions en présence du capitaine.

La nuit suivante, Hawkhurst, à la surprise générale de tout l'équipage, fit son quart sur le pont; il continua de même par la suite, et, malgré la fatigue qui en résultait, sa blessure paraissait se guérir rapidement.

Plusieurs jours se passèrent sans aucun événement remarquable, et le schooner continua à s'avancer vers le nord. Personne ne savait quelles étaient les intentions du capitaine : Francisco seul les connaissait.

— Nous commençons à être à court d'eau, monsieur, lui dit Hawkhurst un matin; et je ne sais s'il en reste assez pour arriver où nous allons.

— Pour combien de jours de ration entière en reste-t-il?

— Tout au plus pour douze jours.

— En ce cas, il faut nous réduire à demi-ration.

— L'équipage désire savoir où nous allons, monsieur.

— Vous a-t-on chargé de me le demander?

— Pas précisément, mais je désire moi-même le savoir, monsieur, répondit Hawkhurst d'un ton insolent.

— Faites assembler tout l'équipage sur le pont, dit Caïn ; et comme vous en faites partie, vous apprendrez en même temps que tous les autres ce que vous désirez savoir.

L'équipage fut bientôt réuni sur l'arrière du schooner, et Caïn y monta.

— Mes amis, dit-il, le premier lieutenant vient de me donner à entendre que vous désirez savoir où nous allons. Je vous dirai donc qu'ayant à bord un si grand nombre de blessés, et une si grande quantité de butin dans la cale, mon dessein est de gagner l'ancien rendez-vous que nous avions pris autrefois, quand nous naviguions dans cette partie du monde, — les Caïques. Y a-t-il quelque autre question que vous désiriez me faire?

— Oui, répondit Hawkhurst. Nous désirons savoir quelles sont vos intentions à l'égard de ce jeune homme, — de Francisco. Nous avons perdu des richesses immenses, — neuf de nos hommes ont péri dans l'attaque, — trente ont été blessés et sont encore dans leurs hamacs, — j'ai eu l'épaule percée d'une balle. — C'est

lui qui a été la cause de tout cela, et nous demandons justice.

— Justice! justice! s'écrièrent plusieurs pirates, qui étaient du nombre des partisans du premier lieutenant.

— Vous demandez justice, mes amis; vous l'obtiendrez, dit Caïn. Vous savez tous que j'ai élevé cet enfant comme mon fils, depuis sa première enfance il n'a jamais aimé notre genre de vie; il a souvent demandé à nous quitter, et cette permission lui a toujours été refusée; il m'a attaqué en vertu d'une de nos propres lois, — sang pour sang; il m'a blessé; et je n'en ai conservé aucun ressentiment contre lui, parce que je savais que son accusation était juste. Si j'avais su qu'on allait le laisser sur un banc de sable pour y périr de faim, je ne l'aurais pas permis. Quel crime a-t-il commis? En supposant qu'il en ait commis un, c'est contre moi, et c'est moi seul qui aurais le droit de me plaindre; il a donc été injustement condamné à mort, et vous avez vous-mêmes réclamé contre cette sentence. — Tout cela est-il vrai?

— Oui, oui, oui! cria une grande majorité.

— Eh bien! — il échappe à la mort, comme

par miracle; — un homme lui confie le soin de ses propriétés; — a-t-il commis un crime en les défendant? — Il est ensuite fait prisonnier, et vous demandez justice; vous l'obtiendrez. — En supposant qu'il doive perdre la vie pour ce prétendu crime, vous l'avez déjà condamné à mort injustement; vous l'avez abandonné sur des sables arides pour y subir cette sentence : ne devez-vous donc pas aujourd'hui lui faire grâce? Je vous le demande, mes amis, non seulement comme une justice qu'il a droit d'attendre de vous, mais comme une faveur que vous accorderez à votre capitaine.

— C'est juste! — qu'il vive! — nous y consentons! s'écria la grande majorité de l'équipage.

— Je vous en remercie, mes amis, dit Caïn; et pour vous en prouver ma reconnaissance, dès que nous serons arrivés aux Caïques, la portion qui m'appartient dans le butin qui est à bord sera partagée entre vous.

Cette promesse changea totalement la face des choses; les acclamations en faveur du capitaine furent unanimes, et même ceux des pirates qui avaient été les partisans les plus décidés du premier lieutenant prirent alors parti

pour Caïn. Hawkhurst avait l'air d'un démon.

— Que ceux qui veulent se vendre acceptent vos présents, s'écria-t-il ; quant à moi, je n'en veux point. Il me faut sang pour sang. La vie de ce jeune homme m'appartient, et il la perdra de ma main, je vous en avertis. Empêchez-m'en si vous le pouvez.

Et il fit quelques pas vers le capitaine, le menaçant de son poing fermé.

Le sang monta jusqu'au front de Caïn ; il se redressa un instant de toute la hauteur de sa taille, et saisissant un anspect qui était près de lui, il lui en déchargea un tel coup que Hawkhurst tomba sur le pont.

— Prenez cela pour votre mutinerie ! s'écria Caïn en lui appuyant un pied sur le cou. — Mes amis, j'en appelle à vous. Cet homme est-il digne de vous commander comme mon premier lieutenant ? Mérite-t-il même de vivre ?

— Non, non ! s'écrièrent tous les pirates ; la mort ! la mort !

Francisco s'avança : — Mes amis, leur dit-il, vous venez d'accorder une faveur à votre capitaine, accordez-m'en une autre, — la vie de cet homme. Souvenez-vous combien de fois il vous a conduits à la victoire, et vous a donné

l'exemple de la brovoure. Songez qu'il souffre encore de la blessure qu'il a reçue, et c'est ce qui le rend irritable. — Il ne doit plus vous commander, puisqu'il ne peut plus avoir la confiance de votre capitaine; mais laissez-lui la vie, et bornez-vous à le renvoyer de ce navire.

— J'y consens si vous y consentez, dit Caïn aux pirates; je ne demande pas sa mort.

Les pirates y consentirent. On releva Hawkhurst, et on le conduisit dans sa cabine, où il fut convenu qu'il resterait, gardé par les Kroumans, jusqu'à ce qu'on trouvât une occasion pour le mettre à terre. Le second lieutenant fut nommé à sa place, et le capitaine laissa à l'équipage le choix de celui qui remplacerait le second lieutenant.

Pendant les trois jours qui suivirent cette scène, l'ordre et la tranquillité régnèrent à bord du schooner. Caïn, ayant alors mûri ses plans, fit part à Francisco de ce qu'il avait définitivement résolu de faire, et le présent qu'il avait fait à son équipage de sa part du butin qui était à bord, parut au jeune homme une preuve des bonnes intentions du capitaine. Il s'établit alors entre eux une sorte de cordialité qui n'avait jamais existé auparavant; mais le

pirate ne dit jamais un seul mot ni de la mère de Francisco, ni des événements de sa propre vie. Plus d'une fois Francisco lui fit quelques questions sur ces deux sujets, mais le pirate lui répondait toujours : — Vous saurez tout quelque jour, Francisco, mais pas encore à présent; je craindrais que vous ne me haïssiez trop.

Le *Vengeur* avait alors passé les îles anglaises, et longeait les côtes de Porto-Rico. Dans la soirée du jour où ils aperçurent la pointe méridionale de cette île, le schooner fut surpris par un calme, à environ trois milles du rivage, et le nouveau premier lieutenant proposa d'y envoyer une barque pour y faire de l'eau, à une petite cataracte qu'on avait vue avec le télescope à très peu de distance de la mer. Comme on était sur le point d'en manquer, le capitaine y consentit, et la barque partit remplie de barils vides.

Le hasard voulut que ce calme retînt le *Vengeur* précisément en face de la maison de campagne du gouverneur don Alfarez. Clara avait vu le schooner, et elle avait fait le signal d'usage, en laissant flotter hors de sa croisée le rideau de mousseline blanche; car, de cette distance, un marin même n'aurait pu remarquer

aucune différence entre le *Vengeur* et l'*Entreprise*. Elle se hâta de courir sur le rivage, et entra dans la caverne pour y attendre l'arrivée d'Edouard Templemore. A la nuit tombante, la barque du pirate aborda précisément en face de la caverne, et le second lieutenant sauta à terre. C'était un jeune homme de l'âge et de la taille d'Edouard; Clara le prit pour lui dans l'obscurité, courut à sa rencontre, et ne reconnut son erreur que lorsque le pirate la saisit par le bras.

— Sainte Vierge! qui êtes-vous? s'écria-t-elle en cherchant à se dégager.

— Un homme qui n'est pas fâché de rencontrer une jolie fille, répondit le pirate continuant à la retenir.

— Laissez-moi, misérable! s'écria Clara; savez-vous à qui vous parlez?

— Non, et je m'en inquiète fort peu, répondit le pirate en riant.

— Vous vous en inquiéterez peut-être davantage quand vous saurez que je suis la fille du gouverneur de cette île, dit Clara en le repoussant.

— Oui-dà! De par le ciel! vous avez raison, belle dame; je m'en inquiète beaucoup, car,

dans tous les cas, la fille d'un gouverneur doit valoir une bonne rançon. — Ici, camarades, ici; il me faut un peu d'aide, car elle est vigoureuse comme une jeune mule. Ne songez plus à faire de l'eau, rejetez les barils dans la barque; j'ai fait une prise qui vaut la peine qu'on s'en assure.

Clara poussa de grands cris, mais ce ne fut qu'un seul instant, car on la bâillonna avec un mouchoir. On la porta ensuite dans la barque, qui retourna sur-le-champ au schooner.

Quand le second lieutenant fut de retour à bord, et qu'il eut fait connaître la prise qu'il venait de faire, tout l'équipage fut dans des transports de joie, car personne ne doutait que le gouverneur ne consentît à payer une forte rançon pour obtenir la liberté de sa fille. Caïn ne pouvait ni blâmer le second lieutenant, ni renvoyer Clara à terre; cette conduite aurait été trop différente de celle qu'il avait tenue jusqu'alors, et elle aurait confirmé les soupçons que Hawkhurst avait déjà sourdement cherché à inspirer contre lui, et que le capitaine désirait particulièrement en ce moment réussir à dissiper. Il fit donc conduire Clara dans la cabine, et comme une brise ve-

nait de se lever, il fit hisser la barque sur le schooner, et l'on mit à la voile.

Pendant ce temps, Francisco consolait la malheureuse Clara en l'assurant qu'elle n'avait rien à craindre, et que le capitaine la protégerait ainsi que lui.

La pauvre fille pleura amèrement, et ce ne fut que lorsque Caïn fut descendu dans la cabine, et qu'il eut confirmé toutes les assurances que Francisco lui avait données, qu'elle reprit quelque degré de calme. Mais trouver des amis sur un navire où elle n'attendait que des insultes et des outrages, — car Francisco ne lui avait pas caché qu'elle était entre les mains de pirates, — était du moins une consolation. Le ton de douceur et les attentions de Francisco réussirent enfin à lui rendre quelque tranquillité.

Le lendemain, elle lui avoua le motif qui l'avait conduite sur le rivage, et la méprise qu'elle avait faite en prenant le *Vengeur* pour l'*Entreprise*. Francisco et Caïn lui promirent que, sans attendre la réponse de son père, ils paieraient eux-mêmes sa rançon à l'équipage. Pour détourner ses pensées de sa situation, Francisco lui fit beaucoup de questions sur

Edouard Templemore, et c'était un sujet sur lequel Clara ne se lassait jamais de parler. Aussi Francisco fut-il bientôt instruit de toute l'histoire de leurs amours.

Cependant le *Vengeur* n'arriva pas à son ancien rendez-vous aussitôt qu'il s'y attendait. Quand il fut au nord de Porto-Rico, une frégate anglaise lui donna la chasse, et il fallut prendre la fuite pour lui échapper. Faire voile vent arrière est toujours ce qu'il y a de plus désavantageux pour un schooner, et la chasse continua trois jours, avec un vent frais venant du sud, jusqu'à ce que le *Vengeur* eût passé les îles de Bahama.

Le manque d'eau fit beaucoup souffrir les pirates pendant ce temps, et ils furent encore obligés de réduire la ration. Au bout de trois jours la frégate était encore en vue, quoique le *Vengeur* l'eût laissée bien en arrière quand le vent fut devenu moins fort. Un calme y succéda enfin, et il dura deux jours. Dans la soirée du second jour, la frégate mit ses barques en mer pour attaquer le schooner, qui était alors à environ cinq milles; mais pendant ce temps, une brise vint du nord; et le *Vengeur*, étant alors au vent, cessa bientôt d'apercevoir son ennemi.

Ce ne fut que le lendemain que Caïn se hasarda à tourner de nouveau la proue de son schooner vers le sud pour se procurer sur une petite île l'eau dont il avait un si pressant besoin. Il s'y en trouvait fort peu, et ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté qu'il put en faire une petite provision.

Les pirates remirent alors à la voile pour les Caïques; mais des vents et des courants contraires retardèrent tellement leur marche, que ce ne fut que trois semaines après avoir été chassés par la frégate qu'ils aperçurent les côtes basses de leur ancien rendez-vous.

Il faut maintenant que nous retournions près d'Edouard Templemore. Nous l'avons laissé à bord de l'*Entreprise* à la hauteur des côtes de l'Amérique méridionale, cherchant le *Vengeur*, qui lui avait si étrangement échappé. Edouard avait examiné toute cette côte; il avait fait le tour de la Trinité, et s'était ensuite dirigé vers les îles sous le vent, dans l'espoir d'y trouver le pirate. Il avait interrogé tous les navires qu'il avait rencontrés, sans pouvoir en obtenir aucune information; enfin il était arrivé à la hauteur de Porto-Rico.

Ce n'était pas le moment de songer à Clara, mais comme il ne se détournait pas de sa route,

il avait suivi les côtes de cette île, et, une heure avant la nuit, il avait mis en panne pour quelques instants, à la hauteur de la pointe méridionale, en face de la maison de campagne du gouverneur. Il avait eu constamment les yeux attachés sur la fenêtre où il s'attendait à voir paraître le signal ordinaire, mais le rideau de la croisée ne changea pas de place; et après avoir attendu jusqu'à ce que la nuit fût tombée, il remit à la voile, désespéré de ce désappointement, et craignant que ses entrevues avec Clara n'eussent été découvertes par don Alfarez. Le fait était pourtant qu'il était arrivé deux jours après l'enlèvement de Clara par les pirates. Il continua à chercher le *Vengeur*, et après avoir passé quinze jours à visiter inutilement toutes les criques et toutes les baies de Saint-Domingue, se trouvant presque à la fin de son eau et de ses provisions, il retourna à Port-Royal, fort mécontent de sa croisière.

Cependant la disparition de Clara avait répandu la consternation à Porto-Rico. Le gouverneur avait interrogé la suivante de sa fille en présence de la duègne et du père Ricardo, et elle avait avoué l'amour de sa maîtresse pour Édouard Templemore. On avait vu le *Vengeur*

à peu de distance de la côte le soir même où Clara avait disparu, et l'on en conclut qu'elle avait été enlevée par le lieutenant anglais. Don Alfarez fit partir sur-le-champ un navire pour la Jamaïque, et écrivit à l'amiral pour se plaindre de cet outrage, et demander qu'on lui renvoyât sa fille.

Ce navire arriva à Port-Royal quelques jours avant l'*Entreprise*, et l'amiral lut avec beaucoup de surprise la dépêche du gouverneur de Porto-Rico. Il lui fit une réponse fort polie, lui promit de faire une enquête sur cette affaire aussitôt que le schooner serait de retour, et de lui envoyer un navire pour lui en faire savoir le résultat.

— Voici une jolie affaire! dit l'amiral à son secrétaire. Je le charge de capturer un pirate, et il capture la fille d'un gouverneur! De par le ciel, M. Templemore, je vous ferai rendre compte de cette conduite!

— Je conviens que cette affaire paraît suspecte, monsieur, dit le secrétaire; mais j'ai peine à croire que cela soit possible. — Après une si courte connaissance!...

— Qui sait, monsieur Hardley? s'écria l'amiral; la connaissance peut être ancienne. — Allez

chercher ses registres de loch, nous les examinerons ensemble.

Les registres de loch de l'*Entreprise* furent soigneusement compulsés, et le mot fatal de Porto-Rico — Porto-Rico se trouvait dans chaque croisière qu'Édouard Templemore avait faite, et même dans les voyages qu'il avait entrepris pour porter des dépêches.

— Cela est assez clair, dit l'amiral. — Peste soit du jeune extravagant ! Ce n'est pas que son mariage avec cette fille soit une affaire qui me concerne ; mais me compromettre de cette manière ! — Dans tous les cas, je le punirai d'avoir désobéi à mes ordres. — Oui, de par le ciel ! je le traduirai devant une cour martiale.

Le secrétaire ne fit aucune réponse ; il savait fort bien que l'amiral n'en ferait rien.

— L'*Entreprise* a jeté l'ancre au point du jour, monsieur, dit le secrétaire le lendemain matin à l'amiral, pendant que celui-ci était à déjeûner.

— Et où est M. Templemore ?

— Il est dans l'antichambre, monsieur, on lui a dit ce dont il est accusé ; il jure qu'il n'est pas coupable ; et je le crois, car cette nouvelle

semble lui avoir fait perdre l'esprit. — Lui dirai-je d'entrer ?

— Un moment ! — Avez-vous examiné son registre de loch ?

— Oui, monsieur. Il paraît qu'il était à la hauteur de Porto-Rico le 19. Mais la lettre du gouverneur dit qu'il s'y est montré le 17, jour de la disparition de sa fille, et qu'il y a reparu le 19. Je lui en ai fait l'observation, et il m'a déclaré sur son honneur qu'il n'avait vu les côtes de Porto-Rico que le 19, comme son registre de loch le constate.

— Qu'il vienne donc, et qu'il se défende lui-même.

Édouard entra, évidemment fort agité.

— Eh bien, monsieur Templemore ! — vous avez fait des vôtres, à ce qu'il paraît. — Que veut dire cela, monsieur ? – où est cette fille, — la fille du gouverneur de Porto-Rico, monsieur ?

— Je ne puis dire où elle est, monsieur, je voudrais le savoir : mais je suis convaincu qu'elle a été enlevée par les pirates.

— Par les pirates ! — pauvre fille ! je la plains sincèrement, — et je vous plains aussi, Édouard.

— Allons, asseyez-vous, et racontez-moi tout ce qui est arrivé.

Édouard connaissait si bien le caractère de l'amiral, qu'il n'hésita pas un instant à lui faire part de tout ce qui s'était passé entre lui et Clara. Il lui expliqua ensuite de quelle manière le *Vengeur* lui avait échappé en trompant le capitaine de la frégate par une ruse aussi hardie qu'adroite, et finit par lui dire qu'il était convaincu que le schooner s'était montré le 17 sur la côte de Porto-Rico; que Clara avait été trompée par la ressemblance parfaite de ce navire avec l'*Entreprise*, et que les pirates, de manière ou d'autre, avaient trouvé le moyen de l'enlever.

Édouard aurait pu être sévèrement réprimandé, mais l'amiral en eut compassion, et par conséquent il ne lui dit rien de ses visites à Porto-Rico. Dès qu'il eut fini de déjeûner, il fit transmettre à un sloop de guerre l'ordre de se préparer à lever l'ancre, et, conformément à ses instructions, les barques de l'escadre portèrent sur-le-champ de l'eau et des vivres à bord de l'*Entreprise*.

— Maintenant, Édouard, dit-il, vous et le *Comus* vous croiserez de conserve pour cher-

cher ce maudit pirate, et j'espère que vous m'en rendrez bon compte, ainsi que de la fille du gouverneur. — Courage, jeune homme; comptez-y bien, l'espoir d'une bonne rançon lui servira de protection contre les pirates.

Dans la soirée du même jour, l'*Entreprise* et le *Comus* mirent à la voile pour leur expédition. Ils touchèrent à Porto-Rico pour envoyer au gouverneur une lettre de l'amiral, et se dirigèrent ensuite vers le nord. Le lendemain matin, ils aperçurent les Caïques précisément à l'instant où le *Vengeur* venait d'en côtoyer les récifs, et s'avançait vers l'étroite entrée qui conduit au centre de ce groupe d'îles.

— Le voilà! s'écria Édouard; le voilà, de par le ciel!

Il fit le signal qui annonce la présence de l'ennemi, et le *Comus* y répondit sur-le-champ.

FIN DU PREMIER VOLUME.